



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME VIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

—
1906

G. L.
Ford Fennel.
Touizot
4 26.55
92128

TABLE DU TOME VIII

(1906)

	Pages.
SALMON (G.). Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère. .	I
MERCIER (L.). Les Mosquées et la vie religieuse à Rabat.	99
I. Mosquées à prône.	99
II. Mosquées secondaires.	103
III. Les Mesjid.	111
IV. L'Enseignement qoranique.	113
V. Les Zàouya et les confréries religieuses.. . . .	120
VI. Les Mousem.	129
VII. L'Hagiologie d'après les auteurs.	151
VIII. L'Hagiologie d'après les traditions orales.	160
IX. Les Rbâi' ou « Sociétés ».. . . .	181
JOLY (A.). L'Industrie à Tétouan.	196
Généralités.	196
a) L'industrie des cuirs.	203
I. La Tannerie et la teinture des cuirs.	204
II. La Cordonnerie.	244
III. Fabrication des sacoches (chkâras).. . . .	257
b) L'Industrie de la terre cuite.. . . .	264
CHAP. I. — La Poterie céramique.	265
§ 1. Les Ateliers. Procédés de fabrication de la poterie servant à l'usage domestique. . . .	265

§ 2. Produits fabriqués à Tétouan dans les ateliers de potiers.	275
§ 3. Aperçu de quelques prix.	289
§ 4. Les Carreaux vernissés.	291
§ 5. Les Glaçures.	310
§ 6. Valeur industrielle et artistique de l'industrie des carreaux émaillés à Tétouan.. . . .	319
CHAP. II. -- Les Briqueteries.	325
 COUFOURIER (L.). Chronique de la vie de Moulay El-Hasan.. . . .	330
 COUFOURIER (L.). Un récit marocain du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu en 1852.	396
 JOLY (A.). Tétouan. Deuxième partie : Historique (<i>suite</i>).	
CHAP. IX. Les Négociations diplomatiques du Maroc avec l'Espagne à la veille de la guerre de 1859 à 1860.	404
CHAP. X.	452
I. Négociations pendant la guerre et traité de paix. .	452
II. Négociations après la guerre. — Paiement de l'in- demnité. — Résultats de la guerre.. . . .	498
CHAP. XI.	511
I. Les Événements depuis la guerre avec l'Espagne. .	511
II. La Vie intérieure de Tétouan au XIX ^e siècle.. . .	516

FIGURES HORS TEXTE

	Pages.
Sacoches de Tétouan (chkâras)..	258-259

SUR QUELQUES NOMS DE PLANTES EN ARABE ET EN BERBÈRE

La synonymie des noms de plantes médicinales en arabe et en berbère a donné lieu déjà à plusieurs travaux intéressants, parmi lesquels nous placerons en première ligne la traduction du *Kachef er-Romouz* d'Abd ar-Razzâq par le Dr Leclerc, celle d'Ibn Beïthar, par le même, la nomenclature des noms de plantes de Foureau, et, tout récemment, les études précises et très documentées du Dr Guigues. Ces différents traités présentent de nombreuses contradictions ; les mêmes termes arabes ou berbères désignent souvent des plantes différentes d'une région à l'autre : en outre, plus on s'avance vers l'Ouest, plus les noms arabes donnés aux plantes par les traités indigènes se retrouvent altérés. Ces altérations proviennent le plus souvent de fautes de copistes, mais les lectures erronées finissent par être adoptées par ceux qui se servent de ces ouvrages et nous sommes souvent étonnés de les retrouver dans la bouche des gens du peuple.

Il est donc intéressant de noter les noms des plantes d'une province à l'autre, et, à ce point de vue, le supplément au grand ouvrage publié par le Gouvernement général de l'Algérie sur le *Pays du Mouton*, supplément consacré aux noms de plantes en arabe et en berbère, est des plus précieux. Nous n'avons pas eu l'intention d'entreprendre un semblable travail, mais ayant rencontré à Tanger un petit vocabulaire botanique en arabe, donnant un certain

Adjestîn (fém.)¹. C'est la *cheibat el-'adjouz* ; on l'appelle aussi *cheih Roumy* الشيح الرومي.

Amliles² (masc.). C'est le *cefir* « oreille de rat » ; امليلس

1. Sans doute faute de copiste pour *afsentîn*, absinthe. Cf. Leclerc, *Kachef er-Romouz*, p. 14. « C'est le chedjret Maryem شجرة مريم et le cheibet el Adjouz شبة العجوز à Fez... Paul بولش, dit qu'on la remplace par l'Armoise pontique شيح ارمني pour fortifier l'estomac... » Le *cheih armany* (ou *roumy*) n'est donc pas synonyme de *afsentîn*. Cependant J. Herail, *Contribution à l'étude de la matière médicale algérienne*, p. 72, appelle l'*Artemisia absinthium* (grande absinthe) *Chedjeret-Meriem*, *Chaïbet el-Adjouz* et *Chih-Khoraçani* ; le mot *Chihh* tout court sera résumé à l'*artemisia herba-alba* (armoise blanche). Cf. aussi *Pays du Mouton, Supplément*, p. xxiv, *Cheibet el-Adjouz, artemisia absinthium*. De même dans Fourreau, *Essai de catalogue des noms arabes et berbères de quelques plantes...* p. 12, dans Raynaud, *Études sur la médecine et l'hygiène au Maroc*, p. 166 (Siba ou *Sedjeret meriem*, infusion et poudre pour dyspepsies et plaies). *Cheibet el-'adjouz* est aussi le nom du lichen (*ouchna*) ; Leclerc, en décrivant cette plante (p. 377), ajoute en note : « Par cheibet el-adjouz on entend au Maroc l'absinthe ».

Dans le nord-marocain, l'absinthe pilée est placée sur les abcès pour les faire crever. On l'appelle *chedjeret Meriem* (arbre de Marie) lorsqu'elle est cultivée dans les jardins, *cheibat el-'agouz* lorsqu'elle est sauvage ; plusieurs autres plantes portent le nom de Marie (nom fréquent chez les juives marocaines) : *zlift Meriem* (petit bol de Marie) petite plante grasse, *mchit Meriem* (petit peigne de Marie), *chtib Meriem* (petit balai de Marie) parce que cette dernière plante ressemble à un petit balai à main (*chtāba*). D'après les *tolba* du Soûs, le nom vulgaire de *cheibet el-agouz* serait *belsem*.

2. Leclerc, p. 50 : *Amliles* (Rhamnus), c'est le *Safira* مليلس

psrmi ses variétés se trouve le *merdekoûch*. Les Berbères l'appellent *tâizouâ* تازوا. Il en existe dont les fleurs sont jaunes avec, au milieu, une baie comme le coriandre (*kazboura*). Une autre variété est du même genre que la violette (*banafsadj*) ; elle est semblable aux *abâlib* ابالب à petites feuilles et à branches fines, minces ; elle sert en général de nourriture aux hirondelles et dégage une bonne odeur.

أكليل الملك *Iklil el-Melik*², couronne de Roi (masc.).

صيرا (aussi p. 258). *Pays du Mouton*, suppl. p. viii, *Amlilès*, *Rhamnus alaternus*, synonymes : عود الخير, مليلس, صير, فصد, مليّة. Il doit y avoir une confusion entre ce paragraphe et un autre consacré à l'*oudhen el-fâr* (oreille de rat) qui est une toute autre plante, le myosotis. Sur celle-ci, cf. Leclerc, p. 37, qui pense que la citation de *mandaqouch* est une méprise, Foureau, p. 34.

Au Maroc septentrional, on donne le nom d'*oudhinat el-fâr* (petite oreille de rat) aux premiers bourgeons qui apparaissent au printemps sur les arbres ; les petits boutons qui seront les fruits s'appellent alors *qliouat el-fâr* (petit testicule de rat), la fleur ressemblant aux oreilles et le fruit aux testicules. On dit : *ila kharjou oudinat el-fâr, ke ithqad el-lil ma' n-nahâr*. « Lorsque sortent les petites oreilles de rat, la nuit devient égale au jour. »

1. Peut-être le lierre لبالب, لبب.

2. C'est le mélilot (Leclerc, p. 12 ; P. Guigues. *Les noms arabes dans Serapion*, *Journal asiatique*, 1905, n° 3, p. 485 : *alchilelmelich*).

Comparez ουκλινος = أكليل الملك dans V. Loret, *Les livres III et IV de la Scala Magna de Schams ar-Riasah*, dans *Annales du Service des Antiquités d'Égypte*, I, p. 59. Une note marginale de notre manuscrit dit : أكليل الملك : c'est le helhâl حلال et certains botanistes l'appel-

lent *tadjrît* تاجريت (nom berbère).

On l'appelle au nord-marocain *oudnîn en-na'ja* ; on le fait cuire

Les Arabes du peuple l'appellent « oreille de brebis » اذن النعجة; c'est de cette plante qu'est tirée la *hachicha* des Arabes.

ليرون Le *Lîroûn* Alchlîkh¹ الشليخ

ترنط ternel² Al'ouqâb³ العقاب

ارشاش Irchâ³ (masc.). C'est le *kheroua'* (ricin), appelé

avec du son et on le met sur les enflures qui peuvent se produire sur les animaux; le mot *messâsa* paraît synonyme (employé contre les coupures).

1. اسليخ *islikh*, réséda. Cf. Leclerc, p. 41; *Pays du Mouton*, suppl.

p. LXXIV (ليرون).

2. Nous n'avons pu identifier ces deux noms. Il existe chez les Djebala, nous a-t-on dit, une plante appelée *ternel* qui sert aux femmes à exercer des sortilèges.

3. D'après Foureau, p. 35, le mot arabe *richa* désigne l'*echium humile* (borraginacées). Nous ne trouvons ce mot dans aucun autre

auteur, mais خروج, ricin, est cité partout: Foureau, p. 26; Guigues, *op. cit.*, *Journal asiatique*, t. VI, p. 50 (*Kerna*); Raynaud, *op. cit.*, p. 171, *sejret el-Karona*, graine de ricin, contre la constipation. Comparer aussi Loret, *op. cit.*, xxi, حب الحروع, avec ايكين.

Dans le R'arb, le ricin se trouve fréquemment en petits bois, à hauteur d'homme; la graine est toute petite, beaucoup plus petite que celle qu'on vend en France; elle sert aux *tolba* pour empêcher les femmes d'accoucher: ils prononcent quelques paroles d'incantation sur les petites baies et les donnent à manger aux femmes enceintes; une seule suffit pour empêcher l'accouchement pendant un an, deux pendant deux ans, et ainsi de suite. La fleur, la feuille et le fruit protègent contre le mauvais œil, parce que ces trois organes sont partagés en cinq parties, cinq cloisons dans le fruit, cinq pétales dans la

dans le peuple *aïkirn* ايكيرن et chez les Berbères *al-qālis* الفاليس.

*Anar'āroûs*¹ (masc.) اناغاروس qui s'appelle en berbère *aniouǧjer* انيوجر et qu'on nomme le « porc », *khenzir*; le peuple l'appelle *foụl el-kilāb*, fève des chiens.

*Andjourah*² (fém.) انجرة. C'est le *ḥeriq* حريق (ortie).

*Ās*³ (masc.) آس. C'est le myrthe (*riḥān*).

fleur, cinq doigts dans la feuille. Les médecins marocains fabriquent de l'huile de ricin comme purgatif et en font des frictions externes contre les enflures. Les branches de ricin mises bout à bout en paquets noués servent à faire des haies de jardin et des chaînes de *sānya* (roue à élever l'eau au-dessus d'un puits).

1. *Anagyris foetida* (Papillonacées). Cf. Leclerc, p. 34 الحزير; Foureau, p. 26, *kharroub el-klab* (aoufni en berbère); Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 144, *kharroub el-kelab* « carroube des chiens » ou *kh. el-maiz* (des chèvres) en kabyle aoufni.

2. Ortie. Cf. Leclerc, p. 23 (on l'appelle aussi *quāriss* فريص) ou *banāt en-nār* (filles du feu), p. 81, ou *harriq* حريق, p. 163. Hanoteau et Letourneux, *op. cit.*, p. 184 : « Les orties portent en arabe le nom de *harraïq* « brûlant » et en Kabylie celui d'*azekdouf*. »

Au nord-marocain on dit *ḥorreïq*. Il y en a de deux espèces : *ḥorreïq el-melsa* (douce) qui a l'apparence de l'ortie mais ne pique pas ; on la cuit à la vapeur comme le couscous pour se purger ; *ḥorreïq el-ḥarcha* (dure) qui est l'ortie piquante. L'*andjourah*, d'après ce qu'on nous a dit ici, serait la *ḥorreïq el-melsa*.

3. Ainsi que l'a fait remarquer le Dr Leclerc, p. 16, le mot *riḥān* est en Occident le nom vulgaire du myrte. En Orient, *riḥān* signifie plutôt basilic ou plante odoriférante. Le Dr Guigues, *op. cit.*, J. A.,

ادريون **Adrioûn**¹ (masc.). C'est la fleur d'*azouyoul* (؟) ازويول.

اسطوفدس **Astoûqoudes**² (masc.). C'est le *helhal*, حلحال, et en berbère *tifiz* تيفيز.

انجدان **Andjoudân**³ (masc.). C'est le *dryas* (thapsia); on l'appelle *'ochbat en-nisâ* (herbe des femmes).

p. 483 et 73, donne آس myrte et ريحان basilic; idem dans *Le Livre de l'Art du Trailement de Nadjm ad-Dyn Mahmoud*, vocabulaire, p. 3 et 12. Hanoteau et Letourneux, p. 155, Foureau, p. 35, et Dr Raynaud, p. 170, donnent *rihân* (*raïan* dans Raynaud) comme le *myrtus communis*. Les buissons qui ornent le *patis de los arrayanes* (cour des myrtes) au palais de l'Alhambra sont bien des myrtes. Le basilic s'appelle au Maroc *habeuq* حبق; cf. Raynaud, p. 170 : *Habek en-nahri*.

Le petit fruit noir du myrte s'appelle *moqqa* et se mange cru comme une olive; les Djebala viennent en vendre sur le marché d'El-Qçar el-Kebir.

1. Chrysantème d'après le *Kachef er-Romouz* (Leclerc, p. 48), *cyclamen* d'après quelques autres; *azouyoul* nous est inconnu.

2. Stœchas أسطوخودوس (Guigues, p. 3). Le Dr Leclerc dit: le mot *helhal* est connu par toute l'Algérie. Les Kabyles donnent à la stœchas le nom d'*Amezzir*. Cf. Hanoteau et Letourneux, p. 178; Foureau, p. 20 (*Halhal*, *lavandula dentata*; *halkal el-djebel*, *lavandula stœchas*). Raynaud donne (p. 167) *el-hal*, lavande, infusions et fumigations pour gastralgies. La lavande est cependant appelée au Maroc *ça'tar* ou *za'tar*. Les Arabes de la campagne font du thé avec le *helhal* seul, ou mélangé avec le thé. Ils hachent les feuilles et les fleurs et les mélangent avec du tabac pour fumer à défaut de *kif*.

3. L'*andjoudân* est la fêrûle d'*assa* d'après le *Kachef er-Romouz*, p. 32, qui ajoute: « c'est l'*azîr* أزيز dans la langue du Maghreb. On l'appelle encore *'achbat el-hezzâz*. C'est le végétal qui fournit l'*asa*

اكلیل الجبل *Iklil el-Djebel*¹ (masc.). C'est l'*azîr* أزیر en dialecte populaire du Maghreb.

اللوب *Alloûbab*². Baie qu'on mange comme aphrodisiaque; connue au Maghreb où on la cultive. C'est aussi le nom d'un animal dans les îles de la mer.

أبد *Abed*³ (masc.). *Aoudd*, اوداد, en berbère.

foetida. » La synonymie de l'*andjoudân* et du *driâs* n'est donc pas établie. Sur le *driâs*, cf. Foureau, p. 15; Hanoteau et Letourneux, p. 160; Raynaud, p. 169 (*Drias bou nafa*, thapsia, révulsif.) On appelle le *driâs* *boû nâfa* « l'utile » parce qu'il est fréquemment employé pour toutes sortes de maladies.

'*Ochbat en-nisî* indique que le *driâs* sert aux accouchements. Il y a le *driâs* mâle et femelle; c'est cette dernière qui est employée dans ce cas. On prend l'herbe, on l'écrase dans un mortier, on la mélange avec de la pâte à pain et on en pétrit un pain le soir. On fait coucher ce pain « aux étoiles ». Le lendemain, on le fait cuire dans la poêle à frire (*maqla*) et la femme le mange après s'être mise toute nue. Cette opération se fait avec cette herbe ou avec le *fâr el-'azef* (rat de feuille du palmier nain) petit et zébré (musaraigne?). Les vertus du *driâs* sont si évidentes que les femmes disent :

elli ma ouldet chi 'al-driâs, r'îr t-qaṭṭa' l-yas (has).

« Celle qui n'accouche pas au moyen du *driâs* n'a plus à s'en occuper (n'accouchera jamais). »

1. Le Romain, d'après *Kachef er-Romouz* (Leclerc, p. 12); Guigues, J. A., p. 518, *Elkialgebeck*, Foureau, p. 4, *Aklil, kelil, Azir*; *Pays du Mouton*, p. vii, syn.: عبوتران, أزیر, یازیر, کلیل, بری. اذن النعجة, کراویة.

Dans le nord-marocain, l'*azîr* sert en fumigations pour la petite vérole et le *morbus gallicus* (en même temps que la salsepareille).

2. Non identifié. Au R'arb et chez les Djebala il existe une baie rouge de ce nom (synonyme, 'eunnab عنب ressemblant à un grain de maïs; les bêtes en mangent et cela les fait gonfler.

3. Non identifié. Nous avons trouvé une racine appelée *edlad* qu'on

اميربارس **Amîrbâres'** (masc.). Fleur de l'arbre *arr'is* ارغيس en berbère ; on l'appelle aussi *berdjâres* برجارس.

اسفراط المكي **Asqrât el-Mekky'** (de La Mecque) (masc.). Appelé *kandouï* dans le peuple.

اترُنج **Atouroundj'** (masc.). C'est le *touroundj* (limon). Voir plus loin.

brûle pour faire des fumigations contre le rhume; les femmes enceintes qui en respirent la fumée voient leur accouchement facilité.

1. Ce sont les *berbères* en général. Cf. Leclerc, p. 32. « On l'appelle aussi *arr'is* ارغيس... Les berbères lui donnent le nom de *Airâra* ايرارا (le ms. d'Alger dit *aizara*). » Le D^r Leclerc ajoute en note : « Daoud el Antaki transcrit son nom berbère *alizar* ايزار. Cf. Foureau, p. 5 ; Guigues, J. A., p. 486 : *amirberis*, épine-vinette).

2. Aspalathe. Cf. Leclerc, p. 194 (كندول... c'est l'aspalathe دارشيشان. On l'écrit encore avec un *qaf*).

3. D'après le D^r Leclerc, p. 14, اترنج ou الطرنج est le citron. En Égypte, ce mot désigne aussi le citron, dont on distingue trois espèces : *baladí*, *rachidi* et *rihâni* (Cf. G. Salmon, *Note sur la flore du Fayyôûm*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. I).

Au Maroc, le *Fouroundj* est le cédrat; le citron se dit *limoun* et on en distingue trois espèces : le *limouïn bouï sorra* (au nombril) ou *limouïn daqq* (mince); le *limouïn chott* (acide); le *limouïn helouï* (doux).

Le *limouïn troundja* ou *troundj* (cédrat) ne fait pas partie de ces trois variétés ; il se mange cru ou cuit; il existe aussi un faux cédrat appelé en Orient *zenbou'* et au Maroc *mguergueb*. Ce dernier ne peut être mangé que confit. Ce sont généralement les Juifs qui font confire le cédrat dans un sirop de sucre. Les musulmans se servent de feuilles ou de fragments d'écorce pour parfumer leur thé.

اسيل **Asil**¹ (masc.). C'est le *semmâr*.

اتيل **Atil**² (masc.). C'est le *tâkaoût*, تَاكَوُت.

مساتق **Abnoûs**³ (masc.). C'est le *msâtiq*, ابنوس.

الافرسان **Alaqarçân**⁴ (masc.). Appelé *abnoûdj*, ابنوج en dialecte des gens de Fès.

1. Jonc. Cf. Leclerc, p. 40 (اسل *assal*, c'est le *soumâr* سمار), *Pays du Mouton*, p. cii. Dans le nord-marocain, le jonc se dit *smâr*; il sert à faire de la vannerie, des nattes; on fait une infusion avec la racine pour combattre la fièvre et la rétention d'urine. On l'appelle aussi *haïn an-nabat* هين النبات « facile à planter » parce que le vent ne l'emporte pas.

2. Tamarisc (*Tamarix articulata*). Cf. Leclerc, p. 21 (note: l'*atsel* se dit *tâkoût* au Maroc); p. 392, طربا tamarisc (chez les Berbères du Maroc on l'appelle aussi *Tâkoût*), Foureau, p. 16 (*Ethel, itel, tabra-ket*); Raynaud, p. 169 (*takaout*, galle de tamaris, infusion pour gastralgies, entérites); Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 173 (La galle des tamaris, nommée *takaout*, est un des meilleurs tanins connus...); De Foucault, *Reconnaissance au Maroc*, p. 286; De Clermont-Gallerande, *Le mouvement commercial entre Beni-Ounif et le Tafilelt*, dans le Bulletin de la Société géographique d'Alger, 1905, 4. Ce dernier auteur explique la préparation des cuirs *filali* au *takaout*. Le *takaout* ne teint pas en rouge, comme l'ont cru certains auteurs; il enlève la couleur du tan et décolore le cuir pour le teindre après. Le *takaout* est apporté en grains à Fès, du Touat et du Tafilelt. Outre la préparation des cuirs, il sert encore à faire le *ḥarqoûs*, préparation noirâtre pour le tatouage des femmes sur les mains, la figure, les mouches, etc.

3. Ebène. Cf. Leclerc, p. 50. Nous ne trouvons *msâtiq* dans aucun auteur.

4. Mot précédé sans doute de l'article. *Abnoûdj* doit être l'*anthemis babounej* à Fès, *babnoûj* à Tanger et El-Qçar.

أبهل **Abhal**¹ (masc.). C'est l'*'ar'âr*, mâle.

الاسبرنج **El-Asfrandj**² (masc.). C'est le *sekoûm*, سكوم
et on l'appelle aussi *el-heïlouïn*, الهيلون.

السوسان الازرق **Irissa**³. Le lis bleu,

اسرواسج **Aserouâsedj**⁴ (sic). C'est le *fesoukh*, c'est-à-dire
la résine de *kelkh* (férule).

1. أبهل *Abhouïl* d'après une note marginale de notre manuscrit.
Le *Kachef er-Romouz* dit : « *abhel* (sabine), c'est le grand *'ar'ar*, son fruit est comme celui du *taga* التاكة. Elle-même est une variété de l'*arar*. » Le Dr Guigues, J. A., p. 480, identifie l'*abhal* avec la sabine. L'*'ar'ar* paraît être surtout le thuya, bien qu'on appelle aussi de ce nom la sabine et le genévrier. Les Djebala connaissent deux *'ar'ar*, l'un plus grand et plus fort que l'autre (ce serait l'*'ar'ar* mâle). Le fruit de l'*'ar'ar* se vend à l'*achchâbîn* comme vomitif.

2. Asperge. Cf. Leclerc, p. 113 هليون *hiliaouïn* (on l'écrit encore en plaçant l'*ia* devant la lettre *lam*... C'est le *sekkoum*). Ibn Beïthar dit que le mot *sekkoum* est berbère. D'après Guigues, J. A., p. 530, l'asperge porte encore le nom d'*al-asfara* الاسفراع, altération du mot 'Ασπάργος. Foureau, p. 23 (*sekkoum*).

3. Iris. Cf. Leclerc, p. 17. Le *soûsân* est le lis blanc. On le distille pour en faire une eau de toilette, qu'on boit aussi en lui attribuant des propriétés aphrodisiaques. On trouve aussi chez les *'atlarîn* un genre d'iris petit et blanc appelé *fenn* qui vient de Constantinople et dont on fait une essence qui coûte jusqu'à 25 douros le tout petit flacon.

4. Ce mot est une contraction des deux noms اشن واشج *ouchchaq* et *ouchchâdj* qui désignent tous deux la gomme de la férule كلخ (gomme ammoniacque) dans le *Kachef er-Romouz*, ce qui prouve que cet ar-

Achefqâs ¹ اشيفقاس (fém.). C'est la *sâlmâ*, سالما et on l'a appelée *al-moufçaḥa* « celle qui rend éloquent » parce qu'elle donne de l'éloquence à celui qui la mange ; sa propriété est connue. Les Andalous connaissent cette plante sous le nom de *sâlma*, سالة.

Achqîl ² اشقىل (masc.). C'est le 'ançal (scille) ; on l'appelle aussi *baçal el-far* (oignon de rat), *baçal el-Khanzir* (oignon de porc) et *baçal F'ara'ouñ* (oignon de Pharaon).

ticle est extrait d'Abd ar-Razzâq. *Le Pays du Mouton*, p. LXI, parle de la *كلخة* *ferula communis* « dont la tige contient une moelle qui brûle comme de l'amadou et dont les nomades algériens se servent pour conserver le feu ou le transporter. » *Fesouikh* n'est pas donné comme synonyme dans cet ouvrage, mais il est cité dans Raynaud, p. 169 (*fassok*, gomme ammoniacque). Dans le nord-marocain on l'emploie pour la confection du sirop de benjoin liquide ; c'est excellent pour combattre les démons.

1. Sauge, اسفافس *asfâqous*, لسان الابل langue de chameau, ناعمة *nâ 'ama*, سالة *sâlma* et سواك النبي *stouak ennabi* dans Leclerc, p. 40. *Asfa-qous* ou *achefqâs* est la corruption du grec *elelisphacon*. Raynaud p. 170, donne *souak ennebi*, sauge, infusion contre les douleurs de ventre. Dans le nord-marocain on la boit avec le thé pour guérir le rhume. La feuille sèche réduite en poudre arrête les saignements de nez.

2. Scille. Leclerc, p. 15 et 273, donne comme synonymes فرعونة *feruuna*, بصلة *bisla* et بصل الخنزير *bisla el-khanzir*, عنصل *en-sal*. Une note marginale de notre manuscrit appelle encore cette plante اجدل *adjfal*. Raynaud, p. 168, dit *bselt ed-dib* (*scilla maritima*).

Cuite avec du beurre et étalée sur la peau, la scille guérit les maladies de peau, au Maroc.

أفتمون **Aftmoûn**¹ (masc.). C'est la plante qui se suspend au thym; les racines qui s'en détachent ressemblent aux fils jaunes tissés par l'araignée.

أنسيون **Anisioûn**² (masc.). C'est la graine douce (sucrée), حبة حلاوا.

ادخير **Adkhîr**³ (masc.). Connue dans le peuple sous le nom de *ladkhîr*, لادخير.

أزروت **Anzeroût**⁴ (masc.). Dans les boutiques des droguistes, on l'appelle *semîd el-'amzarouît*, semoule d'amzarouît.

اسارون **Asâroûn**⁵ (masc.). Plante médicinale importée d'Orient.

1. Epithym ou cuscute. أفشيمون dans Guigues, *Nadjm ad-Dîn*, vocabulaire, p. 4; *Efitimo* dans Guigues, J. A., p. 517; Leclerc, p. 15. افشيمون.

2. Anis, appelé généralement *habbat halaoua* (graine douce) en Algérie (Leclerc, p. 22) et au Maroc (Raynaud, p. 167). Dans le nord-marocain le mot *anissoûn* est même inconnu; l'anis sert en infusion contre les pesanteurs d'estomac; on l'emploie beaucoup dans la confection des pains pour les fêtes religieuses, des *sqâqes* et des *bejmât* (biscuits). Le *Kachef er-Romouz* l'appelle encore كمن ابيض cumin blanc.

3. Jonc odoriférant, *Id'Khîr* ou *tibna* de la Mekke dans Leclerc, p. 15; *idkhir*, *adcher*, schœnanthe dans Guigues, J. A., p. 482.

4. Sarcocolle. Syn.: عذروت, كحل فارس (Leclerc, p. 20). Cf. Guigues, J. A., p. 488; *Ansarot*.

5. Asarum. Ce sont des racines ligneuses qui ressemblent à des

إسفداج **Isfidâdj**⁵ (masc.). On l'appelle *bayâd el-ouajh* (blanc du visage); c'est connu.

الانك **El-Anâk**⁶ (masc.). C'est le plomb (*reçâç*); on l'appelle aussi *abar*, أبر.

أفون **Afloûn**⁷ (masc.). C'est le lait du pavot (*khechkhâch*).

queues de rat (Leclerc, p. 19). Les *Moufarrâdat* de Daoud al-Antaky, par Si 'Abd as-Salâm al-'Alamy, dont nous possédons un manuscrit, appellent cette plante *فصة الحية*, crête de serpent.

5. Céruse. Cf. Leclerc, p. 2 (رماد الرصاص, اسفيداج); Guigues, J. A., p. 483, affidegi.

6. Leclerc, p. 24: « انك *anouk* c'est le *quasdir* فصدير ou étain... (note: le mot *anouk* dont Abderrezzaq fait l'étain signifie généralement le plomb). » Guigues, J. A., p. 520: « L'étain portait autrefois le nom de *raçâç* رصاص, *qala'* قلعي, *anouk* آنك; ce dernier mot signifie plomb chez Avicenne, mais on le trouve avec le sens bien net d'étain dans la traduction des alchimistes arabes par M. Houdas (Berthelot, *La Chimie au moyen âge*). De nos jours, l'étain s'appelle *qaçdyr* فصدير et le plomb *raçâç*. » أبار est cité dans Guigues, J. A., p. 67, comme synonyme de رصاص اسود (plomb).

7. Opium. Cf. Leclerc, p. 17. Dans le nord-marocain, le pavot s'appelle *afiouin*; on le sème et on le cultive pour en tirer l'opium. Ceux qui se livrent à cette culture sont très peu nombreux. En général, l'opium, dont on fait une grande consommation dans les classes élevées de la population, est importé d'Europe. La vente de l'opium est un monopole du Makhzen qui le vend à des concessionnaires; ceux-ci s'approvisionnent en Europe. Cependant nous avons connu à El-Qçar un homme qui cultivait le pavot, préparait l'opium et le vendait.

الاسوسود **El-Asoûsoûd**¹. Le *Samary* سمرى (p).

ابرسيم **Abersim**² (masc.). C'est la soie (*harîr*).

اسفناح البحر **Isfnâh el-bah**³ (Éponge de mer, fém.).
C'est la *djeffâfa*, جمافة.

انفحت **Infahat**⁴ (fém.). Ce sont les plantes qu'on trouve dans le ventre des animaux à la mamelle et avec lesquelles on caille le lait.

اجاص **Idjâç**⁵ (masc.). C'est la prune (*barqouq*) et on l'appelle « œil de bœuf » عين البفر.

1. Non identifié.

2. Cocon, *ibrissam* ابريسم بلوط الحرير (gland de soie). Cf. Leclerc, p. 25.

3. *isfoundj bah'ry*, اسفنج بحرى, éponge, d'après Leclerc, p. 26 et Guigues, J. A., p. 488. Il ne faut pas confondre ce mot avec اسباناخ, épinards.

4. C'est la présure. Le *Kachefer-Romouz* l'appelle انبة et مجنة *moud-jabbina*, Leclerc, p. 22.

5. Le *Kachefer-Romouz* dit : « *iddjâss*, c'est l'aïn عين appelée *Berqouq* برقوق dans le Mogreb. » Le Dr Leclerc ajoute en note : « *Iddjâss* n'est pas employé dans le Mogreb, seulement la poire se dit vulgairement *Indjâss* انجاص. »

اجاص et *انجاص* sont très probablement le même mot, et il est curieux de constater que le mot qui désigne la prune en Orient, désigne la poire en Occident ; c'est ce qui est arrivé pour *rihân*, basilic en

اسنباح **Aṣenbâh**¹. Genre d'acef, عصب (?).

بارة الخيل **Ben 'aroučh**² (masc.). Appelé aussi « souris des chevaux ».

اكتمكت **Iktamakt**³ (masc.). S'appelle *ḥadjar an-nasr* « pierre de vautour » et *ḥadjar al-ṭalq* « pierre de talc » parce qu'elle s'agite. J'ai entendu citer parmi ses propriétés que lorsqu'elle est pendue au cou d'une femme au moment de l'accouchement, cette opération se fait rapidement, avec la permission de Dieu !

انجار **Andjabar**⁴. Plante médicinale qui croît sur le bord

Orient, myrte en Occident. En réalité on ne dit pas *Indjâss* au Maghreb, mais *lindjâs* لنجاص, et plus souvent *lingâz* (poire).

1. Nous n'avons pas pu identifier ces deux noms.

2. C'est la belette, ابن عرس dans Guigues, *Najm ad-Dyn*, vocab. p. 3.

3. Talc. Cf. Leclerc, p. 162 et Guigues, J. A., p. 526: « Hager achtamach, pierre d'aigle, *hajar al-iktamacht* حجر الاكتمكت. Porte oencre les noms de حجر العقاب *hajar al-'ouqâb*, pierre d'aigle, حجر النسر *hajar an-nasr*, pierre de vautour. C'est un minéral de fer en forme de géode, contenant un fragment libre à l'intérieur. » C'est la mobilité de ce fragment libre qui fait dire à notre auteur « qu'elle s'agite » ; le mot *ṭalq* voudrait dire « libre, lâché en liberté » et non *talc*. La propriété relative à l'accouchement est attribuée à l'hématite par le Dr Raynaud, *op cit.*, p. 126.

4. Chèvrefeuille. « C'est le *soultan er'r'aba* سلطان الغابة roi de la broussaille. Sa feuille ressemble à celle du caroubier, sinon qu'elle est plus petite. Son bois est rouge. Sa fleur est rouge au dehors et blanche en dedans », Leclerc, p. 30.

des rivières et des canaux, près de l'eau ; sa fleur est rouge et sa feuille est semblable à la feuille de légume, بقل. Elle est acide et amère au goût.

اطليلان **El-'Arîlân**¹ (masc.). C'est l'*aṭlîlân*, العريلان.

أصحيص **Açhiç**² (masc.). C'est le *mourâd*, مراد (?).

الرملة **Er-Remla**³ (masc.). C'est de l'encens (*koundour*).

اسريج **Asrîdj**⁴ (masc.). C'est le *zarqouîn* الزرقون, et on l'appelle aussi *ach-Chileqouîn*.

اسميوس **Asfiouïs**⁵ (masc.). C'est le *zarqaṭouîna*.

الرهابا **Er-Rahbâ**⁶ (fém.). Elle s'appelle en langue ber-

1. *Ptychotis* d'après Leclerc, p. 43, qui l'écrit اطريلال et ajoute en note : « Ebn Beithar dit que cette plante porte un nom africain, lequel signifie en langue berbère *pied d'oiseau* et en langue égyptienne *pied de corbeau*. Le rapprochement entre le berbère et l'égyptien peut être invoqué à l'appui de la parenté probable du copte et du berbère. »

Dans la *Scala Magna* de M. Loret, p. 59, nous trouvons الاطريلال rendu en copte par ÒHPIÒKIKON.

2. Non identifié.

3. Non identifié.

4. L'orthographe de ces trois mots diffère de celle du *Kachef er-Romouz*, qui donne اسرنج *asrendj* زارقون *zârquûn* et ساليقون *sâliqouîn*. C'est le minium d'après Leclerc, p. 41.

5. *Psyllium* d'après Leclerc p. 41 et 59. 'Abd ar-Razzâq écrit à la fois *zarqaṭouîna* et *bazarqaṭouîna*.

6. Nous verrons plus loin le tapis des rois ساط الملك, identifié avec la sabline rouge.

bère *ouryoûn*, اوريون, l'herbe rouge; c'est le tapis des rois, *besât el-mouloûk*.

اسطوك *Astoûk*¹ (fém.). C'est la *lamia'a*, لبيعة.

الملج *Amladj*² (masc.). Une des espèces de myrobolan (*al-hîladj*), importée de l'Inde à l'origine.

امته *Aminta*³. Écorces qui poussent sur les chênes, les noyers et les pins.

المنبة *El-Mounbeta*⁴ (fém.). C'est la *teskra*, تسكرا, et on l'appelle aussi *souak el-djemel*.

الحشل *El-Khchal*⁵ (masc.). C'est le *doûm* (palmier nain).

1. Nous n'avons trouvé ces deux mots dans aucun auteur.

2. Emblic. « C'est une espèce de myrobolan » dit le *Kachef er-Romouz*. Le Dr Leclerc donne une intéressante note sur le myrobolan, p. 109 et seq.

3. Non identifié.

4. Le *Kachef er-Romouz* ne parle pas de la *teskra*, mais il identifie le *choûk el-djemel* (et non *souak el-djemel*) et le *choûk el-hemîr* avec le *bâdaouard* qui est le chardon d'âne. Le Dr Raynaud, p. 172, cite la *taskra* (chardon), dont la racine est employée pour les suites de couches.

5. Ce mot n'a certainement rien de commun avec *خشال Khechal* cité par Foureau, p. 26, et par le *Pays du Moulon*, p. LXVI, comme une tamariscinée, la *Reaumuria vermiculata*. On trouve le mot *حشل* dans certains dictionnaires arabes comme désignant le noyau de datte, ce qui n'est pas encore conforme à notre texte, puisque le palmier *doûm* ne fournit pas de dattes.

Le palmier *doûm*, différent du palmier nain dans certains pays, est



برطلون Berta 'loûn' (fém.). C'est l'arbre de Marie, *Chadjarat Mariam*.

identique à ce dernier, au Maghreb, un palmier nain porte le nom de *doûma* دومة (d'où Sidi Boû Doûma, dans le R'arb, saint entouré de grands palmiers *doûm*). Le tissu qui entoure la racine s'appelle *joummâr* جمار ; on le tisse après l'avoir mis dans l'eau et traité comme le *berouag*, c'est-à-dire battu énergiquement. Au milieu de ce tissu, dans la racine, se trouve un petit tubercule fibreux qu'on mange cru et qui s'appelle aussi *joummâr*. Le fruit du *doûm* est le *r'âz* غاز, qui s'élève en grappes comme la date. On le mange cru ou on le conserve dans des pots avec du sel comme les olives. Cette marinade a pour but de faire disparaître l'âpreté du *r'âz* qui conserve son sucre ; au bout de trois ou quatre jours on peut le manger.

La corde appelée *cheriï ed-doûm* se fait avec la feuille même ; on la coupe en deux dans le sens de la longueur, on place les bouts les uns près des autres et on les tourne en corde ; la feuille de *doûm* ainsi travaillée porte le nom d' '*azef* ' عزب. On dit *cheriï el-'azef* ou *qouffat el-'azef*. Avant de la travailler, on met pendant deux ou trois jours la feuille dans l'eau, dans une rivière, en plaçant des pierres dessus, pour l'empêcher de suivre le courant. On s'en sert aussi, mélangée au *berouag* pour faire le *flij* (tissus des tentes).

1. Nous ne trouvons dans le *Kachef er-Romouz* que le **بطالون Ben-thâfloûn** (quintefeuille) qui puisse être rapproché de ce nom ; encore le D^r Leclerc ignore de quelle euphorbiacée veut parler l'auteur. Le *chadjarat Mariam* est le nom de plusieurs plantes, notamment l'absinthe, comme nous l'avons vu au début de ce travail, puis le romarin officinal (Guigues, J. A., p. 90), puis la matricaire d'après 'Abd ar-Razzâq qui dit (Leclerc, p. 31) ; « on l'appelle à Fez, arbre de Marie شجرة مريم », ce qui est inexact, l'arbre de Marie à Fès étant bien l'absinthe.

بنفسج **Benefsedj**¹ (masc.). Voir plus loin.

برشاوش **Berchâouch**² (masc.). C'est la *kouzbarat el-bîr* (capillaire).

بادورد **Bâdaouard**³ (masc.). C'est l'*'açfoûr*, عصفور.

بقة يمانية **Bâqla Yamânya**⁴ (légume yéménite, fém.). C'est l'*yarboûdj*, يربوج.

بقة حمفا **Bâqla Hamqâ**⁵ (légume fade, fém.). C'est la *ridjla*, et elle est connue aussi sous le nom d'*'arfah* عرج.

1. Nous ne trouvons plus loin aucune indication relative à cette plante. Peut-être notre auteur avait-il l'intention d'en parler à la lettre *m*. *Benefsedj*, qui désigne la violette, se dit en effet *benfesendj* et *benlesfendj* en Algérie (cf. Leclerc, p. 51), et *menefsedj* ou plus souvent *menafjij* au Maroc septentrional.

2. C'est le *berchiaouchan* برشياوشان d'Abd ar-Razzâq, qu'il appelle aussi كزبرة البير « la coriandre de puits, ainsi appelée pour sa fréquence aux puits et aux fontaines. » Leclerc, p. 52, cf. aussi Guigues, J. A., p. 497, برشياوشان. Le Dr Raynaud, p. 168, cite le *Kasbour el bir* comme la capillaire. M. Joly me signale en Algérie le *Kozber el bir* كزبر البير : *adanthum capillus veneris*, synonyme : *nouar elmeqilfa*.

3. C'est le chardon d'âne, *choûk el-ḥemîr*, d'après Leclerc, p. 70 (*acanthâ leuqué* de Dioscorides) et d'après Guigues, J. A., p. 494, (*Spina alba*).

4. Blette, appelée aussi *baglat al-'arabya*, بقة العربية, *Jarboûz* يربوز, *ḥarmouîl* حرمول, *balithes* بليطس, d'après Leclerc, p. 62. *Jarboûz* est le *yarboûdj* de notre texte.

5. Le Pourpier, qu'Abd ar-Razzâq appelle *ridjla* رجلة, *baqlat al-moubarika* بقة المباركة, *farfah* فريج, *bordoqala* بردقالا cf. Leclerc, p. 60.

بزرقاتون **Bazarqatoûn**¹ (masc.). C'est connu (Voy. Zaraqatoûna).

بقة يهودية **Baqila Yehoûdya**² (légume juif, fém.). C'est la *meloukhya*, ملوخية.

بهمان **Behmân**³ (masc.). C'est la *bezma*, بزمة, rouge et il y en a aussi de la blanche.

بارود نجوية **Bâroûdendjoûya**⁴ (masc.). C'est le pain de *touroundj* (citron) et on l'appelle *al-badroûdj*, البدروج.

بسد **Boussad**⁵ (masc.). C'est le corail (*mourdjân*).

1. Le psyllium, comme nous l'avons vu précédemment.

2. 'Abd ar-Razzâq dit : « C'est la *mouloukhia* ملوخية, on l'appelle aussi *quersa'na* فرصنة et *khoubaza* خبازي, » et le D^r Leclerc ajoute en note : « La mouloukhia est la corète (cucurbitacée)... Quersa'na est probablement une erreur pour *quernina*. »

Plusieurs plantes portent donc le nom de légume juif. Au Maroc, ce nom paraît s'appliquer à la *mouloukhia*, petit cucurbitacé analogue à la courgette, qui est la nourriture préférée des juifs.

3. D'après Sprengel, la rouge serait la sauge hématide, la blanche, la centaurée behen (Note du D^r Leclerc, p. 56), cf. Guigues, J. A., p. 541.

4. Citronelle, *badarendjouia* بادرنجوية, ou *habeq ettouroundjan* حبق الترنجان d'après Leclerc, p. 52. Le mot *khobz* (pain) de notre texte n'est sans doute qu'une faute de copiste pour حبق (basilic). Le mot باداروج est traduit par Leclerc par basilic, ce qui expliquerait sa présence ici.

5. Cf. Leclerc, p. 57.

يدوف **Baidoûq** (masc.). C'est la résine du noyer.

بوصير **Boûcîr**¹ (masc.). C'est le *mouçallih al-andhâr*.

بافل **Bâqel**² (masc.). C'est la fève (*foûl*).

بنج **Bendj**³ (masc.). C'est le *sekrân*, سكران.

بيشر **Baïchar**⁴ (masc.). C'est ce qu'on appelle *cherenk*, شرنك ; les bédouins du peuple et les berbères l'appellent *Ajanţar*, اجنطر.

بفلة **Baqla**⁵ (fém.). Appellation populaire *tâfifrâ*, تابيفرا.

1. Bouillon blanc. *Bouicira*, جزرناق *djazanâq*, مصلح الانظار, d'après Leclerc, p. 81.

2. Cf. Leclerc, p. 66 (بافلا *bâquilâ* : c'est la fève.) Le Dr Leclerc dit que le mot *foûl* est seul vulgaire. Dans le nord-marocain, il est même méprisant et on lui préfère le mot berbère *ibaoun*. On trouve, dans les champs de blé et d'orge, une espèce de petite fève sauvage qui ne s'élève pas beaucoup au-dessus de terre et s'étale comme les plantes grimpantes ; la fève ressemble à un petit pois noir, on la mange crue.

Cette fève est connue dans le R'arb sous le nom de *foûl bâb Rebby* (fève de la porte de mon maître).

3. Jusquiame. *Boundj*, سيكران *sikrân* ou graine da *Boû Nerd-jouf* بوزجوب d'après le *Kachef er-Romouz*. Leclerc, p. 54. C'est le fameux bang soporifique, bang indien, bang crétois. *Sikrân* est aussi le nom de l'opium.

4. Non identifié.

5. Leclerc, p. 60-63, donne onze espèces de بفلة, dont pas une seule ne s'appelle *tâfifrâ* en berbère.

بوزيون **Boû Zyoûn**¹ (masc.). Testicule de grand renard vivant et mort, en langue populaire.

بتجنسكت **Betjensekt**² (masc.). C'est la graine de ricin, et en berbère *ankîry*, انكيري.

بطرسايلون **Batrasâïloûn**³ (masc.). C'est la graine de céleri de montagne, *Krâfis el-djebel*.

بالبرس **Balbours**⁴ (masc.). C'est le *berouâq* (asphodèle).

1. Orchis, *bouzidan* بوزيدان dans Leclerc, p. 57, qui dit : « L'espèce mogrebine est le testicule de Renard. »

2. Nous avons vu le ricin خروع précédemment. Le nom orthographié بتجنسكت paraît être فَنجَنكِشْت *sanjankicht* ou *banjankoucht*, gattelier (anaphrodisiaque) dans Guigues, J. A., p. 174.

3. Persil, d'après Leclerc, p. 78 : « بطراساليون *Bathrasalioun* : c'est la graine de *m'adnous* بزرالمعدنوس, la graine de persil de montagne كرفس جبلي : on dit que c'est le *m'adnous* lui-même. On dit aussi *fathrasalion* avec un *fa*. » Le traducteur dit en note que le *karafs* est le persil et que *ma'dnous* transformé en *maqdounes* et *baqdounes*, appliqué au persil, a été reporté au cerfeuil.

Au Maroc septentrional, le cerfeuil n'existe pas et le persil se dit *ma'dnoûs* ; toutefois on connaît le nom de *krafes* appliqué au persil dans certaines régions. Le *krafes djebely* est plus petit ; les Juifs seuls le mangent. Il existe chez les Beni Mâlek 'Aroua un douar de gens appelés *Krafsa* (au sing. *Krafes*, non d'homme). A Tanger, c'est le céleri qu'on appelle *krafes* ; dans le R'arb, le céleri se dit *karfâs* كرفاس.

4. On appelle بيلوز *bîbloûz*, au Maroc, la tige de l'asphodèle (*berouâq*), dont on se sert pour faire les cloisons des *khaïma*, et, sèche, pour faire du feu.

Berda ¹ (fém.). C'est la *tâbouïd*, تابود.

Abrîna ² (fém.). C'est le *bäïmouït*, بايموت, en berbère.

Bäïndj ³ (masc.). Connu ; ses variétés sont au nombre de trois : rouge, jaune et blanche.

Belloût ⁴ (masc.). A Fès on l'appelle *sindyân*, سنديان.

Besbâïdj ⁵ (masc.). S'appelle en berbère *tistouïn*, بسبايج.

1. Non identifié, peut être بردى papyrus !

2. Non identifié.

3. Il y a là, très probablement, une faute de copiste, qui a ajouté un point diacritique au second *ba* pour en faire un *ia*. Ce serait alors بابونج *babouinedj*, camomille, au sujet de laquelle 'Abd ar-Razzàq dit : « Je ne connais que la blanche ; quant à la rouge et à la jaune, je ne les connais pas. » Leclerc, p. 51. Dans le Nord-Marocain, c'est justement la blanche qui n'est pas connue et on appelle *babounej* la marguerite jaune et rose, à laquelle on attribue de nombreuses propriétés médicinales.

4. Cf. Leclerc, p. 72, بلوط *ballouth*, chêne : c'est le *sendyan* سنديان. Nous n'avons pas entendu prononcer ce nom de *sindyân* au Maroc : le chêne se dit généralement *fernina*, le *belloût* étant le gland ; on dit aussi *chajar de belloût*, arbre à gland. Il y a aussi le *ferchy*, chêne-liège, et le *chak* شك, branche adventive du chêne, dont on fait des poutrelles pour les habitations.

5. Fougère polypode. « C'est ainsi qu'il est connu chez nous, dit 'Abd ar-Razzàq. Dans le Maghreb on l'appelle *achtouan* اشتوان... » Leclerc, p. 78. On lit dans Ibn Beithar *tehtiouân* تشتيوان et on dit

تستون. Racine noire à l'extérieur et à l'intérieur garnie de duvet, de forme identique au ver à soie ; croît principalement dans les lieux humides, à proximité de l'eau.

بجور مريم Bakhoûr Maryam' (masc.). C'est le *touserr'int* توسرغنت.

باطريفا Batriqâ' (masc.). Le *qastouân*, فسطوان : c'est connu.

بساط الملوك Besât el-mouloûk³ (Tapis des rois). Plante mince, dont la tige s'étend sur la terre lorsqu'on l'a coupée, et la résine s'en échappe ; ses feuilles ressemblent aux feuilles de lentilles.

بورما Bourmâ' (masc.). C'est le *nitroun*, نيطرون.

vulgairement aujourd'hui *chtiônal*. Le *Pays du Mouton*, p. LXXV, donne *maas* معص comme synonyme de *besbaïdj*.

1. Le *bakhoûr maryam* serait le cyclamen d'après Leclerc, p. 67 et Quigues, J. A., p. 499, différent de la *sarr'ina* ou *tâserr'int*, qui serait le *bakhoûr el-berber*, parfum des berbères, d'après Leclerc, p. 68 et Raynaud, p. 172. Nous verrons plus loin (aux '*achchâbin* de Fès) l'emploi qu'en font les Marocains du Nord.

2. Non identifié.

3. C'est la sabline rouge (*arenaria rubia*) d'après le *Pays du Mouton*, p. xvii, qui donne comme synonymes كراع الحجل *keraâ el-hadjel* et عشبة الحمرا (p. LXIII).

4. Faute de copiste pour بورق *bouiraq* (sonde) cf. Leclerc, p. 59.



Djouâz¹ (fém.). C'est la *saqyârya*, سفيارية ; elle se nomme aussi *djeîzer*, جيزر, ou, en langue populaire, *betàs* بتاس. Il y en a une espèce sauvage (*berry*) et une espèce cultivée (*boustâny*).

Djoulnân². Le grenadier mâle ; appellation populaire *roummân*.

1. Carotte, جزربستاني *Djazar boustany* زرودية *zaroudya*, خيز *khiz*, d'après Leclerc, p. 84, جزربري *djazar berry*, carotte sauvage, p. 185. سفيارية *Sennārya* d'après *Pays du Mouton*, p. ciii (c'est notre سفيارية, avec une erreur de point diacritique). En Tunisie, *sefennāiria* سفنأيرية et *asfanārya* اسفنأيرية (renseignement de M. A. Joly). Au Maroc, on dit surtout خيز *khizson*, mais on connaît aussi *sferya*, *djazar*, *sfraouya*, et, à Marrâkech, *Ben Nebbo*. *Betas* est inconnu, mais il existe une plante aquatique dont la feuille est identique à la feuille de carotte et qui s'appelle *betr* (*tertar* à Fès et *semr'ānya* à Marrâkech); elle a des propriétés tinctoriales employées par les teinturiers. Quant au mot جواز nous ne l'avons trouvé nulle part.

2. **djoullanâr**, fleur de grenadier, d'après Leclerc, p. 86. Au Maroc septentrional on dit *joullâr* جلالر pour la fleur de grenadier, et le mot *jellinar* est réservé à la capucine. qu'on appelle encore *jennâr*, *louayy* et *hakoum*.

Djoûres¹ (masc.). On l'appelle *anil* أنيل en langue populaire. On en trouve à Tafsoût تافسوت.

Djenâ² (masc.). S'appelle *asâsnou*, اساسنوا.

Djoûjouâ³ (masc.). C'est la noix muscade, جوزة الطيب.

El-Latif⁴ (masc.). C'est le *retedj* (sic) et elle n'est autre que la *noix saharienne*.

Djoûz Mâtel⁵ (masc.). C'est la noix soporifique associée (?).

1. Millet, *djâouars* جاورس. Cf. Leclerc, p. 92.

2. Nous n'avons trouvé ce nom dans aucun auteur, mais il existe au Maroc un arbre appelé *sâsnou* ou *bakhannou* qui paraît être l'arbousier, d'après la description qu'on nous en a faite; on mange son fruit rouge et peu sucré; mangé en quantité à jeun, il grise.

3. Sans doute une faute de copiste pour *djaouz bou* جوز بوا, noix muscade, appelée *djouzat at-lib* au Maroc. Cf. Raynaud, p. 165 et Leclerc, p. 82.

4. Le mot *retedj* رتيج est sans doute le même que زنج. 'Abd ar-Razzâq dit que la *djaouz ez-zendj* جوز الزنج (*ethiopica*) est la جوزة d'Alger, la جوزة الرفيفة, الشراك, la *sahraouya* noix du Sahara, au Maroc. Leclerc, p. 91. Ce n'est pas tout à fait exact en ce qui concerne la جوزة الشراك, connue au Maroc, où elle est plus grande que la noix muscade, tandis que la *sahraouya* est beaucoup plus petite. Le D^r Raynaud, p. 166, appelle cette dernière « graine de paradis ».

5. *jaouz mâsil* جوز ماثل (الشركة). La *jaouz mâsil* est le fruit du *Datura Metel*, vomitif et narcotique, d'après Guigues, J. A., p. 541.

حمرة Hamra¹ (fém.). (Voir) à ce mot ; parmi ses variétés se trouve la *khezâma*, **خزامة**.

جنزابزى Djoundebâzemy² (fém.). Importée ; racines de couleur tirant à la fois sur le jaune et le rouge.

سترخى Sterekhcy³ Animal dans la mer.

جلوب Djelboûb⁴. C'est l'ortie mousse (*herîq el-moulsâ*). L'appellation populaire est *lisân el-ḥourr*, **لسان الحرّ** ; sa feuille est comme celle du laurier-rose, **دبلة** ; elle se tient à la surface de l'eau.

جزمارج Djouzmâredj⁵ (fém.). C'est le *takaout*, **تكوت**.

جمار Djoummâr⁶ (fém.). C'est le cœur du palmier.

1. La *khezâma* est connue dans le nord-marocain et se vend chez les 'achchâbîn ; c'est sans doute la même plante que le **خزام Khezam** du *Pays du Moulon*, p. LXVIII (*salicornia herbacea*). Nous n'avons trouvé la *ḥamra* dans aucun auteur ; au Maroc, on appelle ainsi le *felfel* (piment rouge).

2. Peut-être le **جندبدستر djoundoubadastar** (*castoreum*) de Leclerc, p. 85.

3. Non identifié.

4. *Halabouïb* dans Leclerc, p. 163, qu'il traduit par « mercuriale ».

L'ortie mousse, **الحريق الملساء** ou **حريق املس**, a été citée précédemment. Cf. aussi Leclerc, p. 163.

5. Graine de tamaris (*takaout*). Cf. Guigues, *Nedjm ed-Dyn*, p. 6.

6. Nous avons parlé précédemment du *djoummâr*, cœur de *doûm*.

جوشر **Djoûcher**¹. C'est un *simâr* سماغ qu'on importe d'Orient.

حبة البلوط **Houbbat el-balloût**² (fém.). C'est l'écorce mince entre le cœur et l'écorce.

حجور **Djadoûr** (masc.). C'est la graine du pin, d'après certains commentaires.



دار صيني **Dâr Ciny**³ (fém.). C'est la *gorfa r'lidha* (grosse cannelle).

دار شيشان **Dâr Chicha'an**⁴ (fém.). C'est le *mîdoûl*, میدول

La lecture *djoumâz* جاز de Leclerc, p. 87, est fausse, comme le soupçonne le traducteur.

1. جاشير, *djaouchir*, opoponax, d'après Leclerc, p. 86. On appelle *simâr*, au Maroc, une gomme qui s'écoule de certaines plantes et dont on se sert pour guérir les piqûres d'abeilles; les propriétaires de ruches en ont toujours sur eux.

2. C'est l'arille du gland حبة البلوط et non حبة. Cf. Leclerc, p. 92 et Guigues, J. A., p. 522.

3. Cinnamome. Cf. Leclerc, p. 97: « on lui donne aussi le nom de cannelle grossière. » Cf. Raynaud, p. 167 (Karfa).

4. Aspalathe. Cf. Leclerc, p. 99: « C'est le *kandoûl* كندول et chez les habitants de l'Irak le grenadier sauvage. » Le Dr Leclerc dit en note: « Ce mot (gandoul) est celui que porte en Algérie le genêt épi-

جزر بری **Douqû**¹ (fém.). C'est la carotte sauvage, **دوفوا**.

Derdâr² (masc.). On l'appelle *chadjarat el-baq* (arbre aux punaises); il est connu.

Doubbâ³ (fém.). C'est la courge (*gra'*); on l'appelle aussi *el-yaqṭin*, **الفطين**.

neux. » M. E. Doullé en a rencontré aux environs de Saffi; il l'appelle *calycotome spinosa*. Cf. *Marrakech*, p. 184. Nous n'avons rencontré personne qui connaisse ce mot dans le Nord. *Midouïl* est probablement une faute de copiste pour *kandoûl*.

1. La graine de carotte sauvage, d'après Leclerc, p. 99.

2. Orme, frêne. Cf. Leclerc, p. 101: « Les habitants de l'Irak lui donnent le nom d'arbre aux moucheron **شجرة البني**. Son fruit est

connu sous le nom de langue d'oiseau **لسان العصاير**. » Le *derdâr* est le frêne, au Maroc; son fruit est bien le *lisân el-'aṣâfir* (*lessan ellir*, langue d'oiseau, dans Raynaud, p. 168). On nous a affirmé, à Fès, que le *chadjarat al-baq* était un arbre différent. Disons à ce propos que *baq*, au Maroc, n'est pas un moucheron, mais une punaise.

3. Cf. Leclerc, p. 102: « Dans le Maghreb on lui donne le nom de courge de Sala **فرع السلاوى**. D'autres lui donnent le nom d'*iaqṭhin* **يفطين**. »

On distingue, dans le nord-marocain, huit espèces de courges (*gra'*, *doubbâ* étant inconnu):

1° *Qra' Slâouy* (courge de Salé) appelée aussi *yaqṭin*;

2° *Qra' el-ḥarcha* (à feuille rude et poilue) la première mûre dans l'année;

3° *Qra' el-ḥamra* (rouge) la deuxième mûre dans l'année;

4° *Qra' bouï-jedrouïm* (boutonneuse, à bubons — *jedrouïm*);

5° *Qra' el-bezzâm*, qui reste verte en séchant;

6° *Qra' souqyân*, courge qu'on ne mange pas, mais dont on fait des gourdes; calebasse;

7° *Qra' berrâdya*, calebasse en forme de *berrâda* (amphore);

8° *Qra' bouï gṭob*, ou *tokhrifin*, courgette comestible.

دلب Doulb¹ (masc.). C'est le *dem el-akhouaîn* (sang des 2 frères); on désigne son arbre sous le nom de *chia*, الشيا; d'autres disent que ce nom est donné à sa résine, d'autres, à son jus². L'appellation populaire des habitants du Maghreb est *ech-chiân*, الشيان. On le trouve dans les réservoirs (*ahouâd*).

درونج Douroûndj³. Branche de bois médicinal, cendrée à l'extérieur, blanche à l'intérieur; se trouve seulement importée d'Orient.

دهن حل Dehn Hall⁴ (masc.). On le mélange au henné; c'est l'huile de sésame, *samsam*, c'est-à-dire du *djouldjoulân* (sésame).

دخش Dakhch⁵ (masc.). On l'appelle en berbère *adr'ameç* ادغمص; c'est connu.

1. *Doulb* est le platane, d'après Leclerc, p. 100. On l'appelle *delem* au Maroc. Il est différent du *chiân*, ou *dem el-akhouaîn*, ou *aïda* ايدع, qui est le sang-dragon (*dem ettsabân*). Cf. Leclerc, p. 49 et 108; Guigues, J. A., p. 514.

2. Mot à mot : à sa presse, عصرتها.

3. Doronic, cf. Leclerc, p. 105; Guigues, J. A., p. 533.

4. L'huile de sésame *دهن حل* est mentionnée par Guigues, *Nedjm ed-Dyn*, p. 10. *Djouldjoulân* est le nom du sésame, au Maghreb; cf. Leclerc, p. 97 et Raynaud, p. 167. Il n'y a pas d'huile de sésame, au Maroc. Le sésame ne sert qu'à confectionner des pâtisseries analogues aux pains d'anis. Pilé et mélangé avec de l'œuf cru, il guérit les maux d'estomac.

5. Nous n'avons pu identifier ces deux noms.

دند *Dend*¹ (fém.). C'est la *habbat melik* (graine de roi) connue ; elle donne des forces, mais il ne faut pas la boire pure : on doit la corriger avec l'*ahliladj*, cette dernière en proportion plus grande que la dend.



هليون *Hiliaouñ*² (masc.). C'est le *sekkoum*, **سكوم**.

هندبا *Hindabâ*³. En langue populaire *betfâf*, **بتفاب**.

هبربار *Heberbâr*⁴ (masc.). On dit que c'est la graine de pavot noir.

1. *Croton tiglium* (euphorbiacée purgative) d'après Guigues, J. A., p. 514. Daoud al-Antaky dit aussi qu'on l'appelle **حبة الملك**, expression qui désigne uniquement la cerise, au Maroc.

2. Asperge, **هليون** ou **هيلون** ou **سكوم** d'après Leclerc, p. 113.

Au Maroc, on dit *heiloûn* et *sekoûm* ; cette asperge n'est pas cultivée, elle croît à l'état sauvage dans les terrains sablonneux ; elle est très mince, verte et fort amère. Les Marocains ne la mangent pas, mais en font une tisane diurétique en la mélangeant avec la fleur de *krafes* appelée *çonîfa*. On vend cette asperge sur le marché de Tanger, où les Européens la consomment.

3. Chicorée. Cf. Leclerc, p. 112 (*tilfaf*, **تلفاب**) ; Hanoteau et Letourneux, I, p. 171 (*sonchus tenerrimus* : ces *sonchus* qui sont mangés crus par les Kabyles portent les noms de *timerzonga*, et de *tifaf*, *tifaft*.)

4. Mot inconnu au Maroc.

هليلج Haliladj¹ (masc.). C'est l'*agâç* chauve, الاجاص, jaune, noir et rouge kabouly (de Kaboul).

هرنوة Harnoua². *Balblila*, بالبيلة.

هدهود Houdhoûd³. Oiseau connu.

وذج Ouadj⁴. Racine de lys jaune.

ودع Ouada⁵. C'est connu.

وول Ooul⁶ (masc.). C'est en langue populaire la *radâ'at el-baqar* (allaitement de bœuf); d'autres disent aussi *el-kisra*,

1. Myrobolan, dont il y a cinq espèces d'après Leclerc, p. 109; l'*amledj* امليج, le *baliledj* بليج, les *ihliledj* jaune, noir et de Kaboul...

2. Fruit d'agalloche, d'après Guigues, J. A., p. 208. Le *kachefer-Romouúz* dit : « C'est la *felifla* فليفة » : il faut rapprocher ce dernier mot de notre بالبيلة. Cf. Leclerc, p. 114.

3. C'est la huppe, qu'on appelle au Maroc *bel-hedhoûd*. Nous aurons occasion de revenir dans une autre étude sur cet oiseau à maléfices.

4. Acore (*acorus calamus*) d'après Leclerc, p. 115, et Guigues, J. A., p. 89.

5. Coquillage, en général. Cf. Leclerc, p. 116.

6. L'indigotier (*chadjarat an-nîl*) n'existe pas au Maroc septentrional; mais on appelle *reḍa' l-baqar* un gros lézard, court et large, qui suce le lait des vaches. Lorsque ce lézard s'est ainsi nourri, le lait de la vache reste rouge et empoisonné, dit-on, pendant cinq ou six jours, au bout desquels on peut traire de nouveau l'animal.

الكيسة, pour désigner l'espèce cultivée ; son vrai nom est *chadjarat an-nîl* (indigotier).

ورش **Ouarch**¹ (masc.). C'est une autre chose qu'on dit importée du Yémen, semblable comme couleur au safran : ce mot s'emploie aussi pour désigner la pierre qu'on trouve dans le fiel de bœuf (?).

ورشان **Ouarachân**². Oiseau que le peuple appelle *azlôl*, ازطوط.

وشق **Ouchchaq**³ (masc.). C'est la résine de férule (*kelkh*), et on l'appelle *feskh*, فسح.

وبر **Ouber** (masc.). C'est connu (poil, en général).

ودر **Ouard**⁴ (masc.) (Voir à son chapitre) ; jaune, rouge et blanche.

1. Peut-être *ouaras*, *memecylon*, grande espèce de *curcuma* كركب. Cf. Leclerc, p. 118. Le D^r Leclerc ajoute en note : « Suivant Avicenne, c'est une substance rouge qui ressemble à du safran pilé. Niebuhr dit que l'ouaras est une plante qui teint en jaune et dont il s'exporte en grande quantité de Moka dans l'Oman... »

2. Palombe, d'après Leclerc, p. 119. Au Maroc, *ouarachân* et *azlôl* sont deux oiseaux différents ; le second est bien la palombe, mais le premier est le faucon, appelé aussi *teîr el-horr* (oiseau libre).

3. Gomme ammoniacque, d'après Leclerc, p. 23. Le mot *ouchchaq* n'est guère connu au Maroc, mais la gomme ammoniacque, vendue à l'*attârin* pour faire des incantations et guérir de l'ophtalmie, est appelée *fesoukh* (*fassok* dans Raynaud, p. 169).

4. Rose, en général.



زوباد Zouba'ad¹. Racine de plantes qui ressemblent au sou'dâ, سُدَا (souchet odorant?), plus grosses et avec moins d'odeur que cette plante; sa couleur est entre le jaunâtre (صَبُورَة) et le blanc.

زواند Zouâned². Le bezertedj, بَزْرَتِج.

زوبا يابسة Zoûfâ iâbsa³ (fém.). Herbe dont les tiges s'étendent à la surface du sol et dont les feuilles sont semblables au thym (za'ter); très mince, d'odeur agréable, amère au goût. Il existe une espèce sauvage et une espèce cultivée (djebely et boustâny); elle est connue chez ceux qui pratiquent l'industrie des parfums.

زوبا رطبة Zoûfâ ratba⁴ (fém.). C'est la laine en suint (مَوْذَحَة).

1. Faute de copiste pour زرنباد zarounbâd, zerumbet, cf. Leclerc, p. 124.

2. Sans doute زراوند zarâouand, aristoloche, d'après Leclerc, p. 119 : « C'est le bourouchtoum برشطم, le bouroustam برستم, l'arbre de Roustem شجرة رستم. On vend chez les 'aḥḥirîn marocains du bois de berreztem, importé d'Orient.

3. Hysope sèche, d'après Leclerc, p. 122; cf. aussi Guigues, J. A., p. 511, sur l'origine du mot zoûfa.

4. Oesype (zoûfa humide) d'après Leclerc, p. 122 (le suint se dit vulgairement oud'ah' وَذَح).

odeur forte, recouvert de poils épais, d'un rouge vif; c'est la variété cultivée chez nous à Marrâkech; la variété la plus pure de race est celle importée du Soûs et appelée *zedouly*, *الزدوتي*.

Za'rou (masc.). S'appelle en langue populaire *belâh el-mezâh*, *بلاح المزاح*.

Zeit el-ounfâq (fém.). C'est l'huile d'olive.

Zeit el-Falestîn (fém.). C'est l'huile d'olive verte, qu'on ne laisse pas arriver à maturité.

Zouâl (masc.). C'est ce qui pousse avec les céréales.

nent la couleur et l'odeur du safran, puis on enlève ce dernier, faisant sécher les filaments à l'ombre. On les humecte ensuite avec un peu d'huile pour leur donner l'aspect huileux du safran.

1. Azerole, d'après Guigues, J. A., p. 93, et Leclerc, p. 129, qui dit : « Par *za'rou* on entend le fruit de l'aubépine, de l'azerolier et du néflier. » Au Maroc, *za'rou* est l'aubépine.

2. D'après le D^r Leclerc, *افاق* dériverait du mot *omphacium* qui désignait la même espèce d'huile d'olives vertes chez les anciens.

3. Cf. Leclerc, p. 129.

4. L'ivraie, d'après Leclerc, p. 130 et la majorité des auteurs, qui ont traduit ainsi le mot *zouân*, parce que cette plante pousse, comme l'ivraie, entre les épis de blé. Mais, au Maroc du moins, *zouân* est l'alpiste et non l'ivraie. On dit *zouâl* et *zouân*; le premier de ces deux noms est particulier au dialecte des Juifs; les gens et la campagne (dans le R'arb) l'appellent *Kezbâta*. L'alpiste ne sert, au Maroc, qu'à nourrir les oiseaux; mais on l'exporte en Europe où on l'emploie à faire une sorte d'amidon qu'on étend sur les cotonnades; c'est cette exportation qui lui a donné de la valeur; on le vend jusqu'à 2 duros le *moudd*.

زيب **Zebib**¹ (masc.). Le meilleur est le grand salé.

زمرد **Zoumourroud**² (masc.). Pierre qu'on trouve dans les mines d'or et d'argent; antidote pour tous les poisons bus et répandus.

زنجيل الكلاب **Zendjebîl el-kilâb**³ (masc.). C'est le *felfel roumy* (poivre romain), cultivé dans les maisons.

ينوب **Inboûb**⁴ (masc.). Genre de mimosa **طلح**; on l'appelle en berbère *tizelt*, **تيزلت**: les Arabes l'appellent caroube de chèvre, **خروب المعز**.

ياسمين **Yasmin**⁵. Sa graine est appelée en berbère *azenzoud*, **ازنزوا**, en langue arabe « le feu froid ».

1. Raisin sec en général; sur le *zebîb el-djebel* (staphysaigre), cf. Leclerc, p. 131.

2. Emeraude. Elle est employée, au Maroc, comme préventif contre les piqûres de serpents et des bêtes venimeuses, contre l'apoplexie et l'ophtalmie. Cf. Raynaud, *op. cit.*, p. 126.

3. Gingembre des chiens; c'est le poivre d'eau. Cf. Leclerc, p. 131. Au Maroc, on ne connaît que *felfel roumy* et *ibzar* (synonymes).

4. *Yambout*, **ينبوت**, d'après le *Kachef er-Romouz*, Leclerc, p. 178: « C'est le caroubier de chèvres **خروب المعيز**, le caroubier nabathéen **خروب النبطي**; les Kabyles lui donnent le nom de *tazilt* **تازيلت**. » Nous n'avons pas rencontré **ينوب** ni **ينبوت** au Maroc, mais *Kharoub el-ma'z* est connu et désigne le caroubier ordinaire appelé *Slar'oua* **سلاغوة** en berbère.

5. Jasmin; cf. Leclerc, p. 178; Fourreau, p. 23 et *Pays du Mouton*, p. LVI, l'appellent en berbère *agourmi*, *gourmi* et *boulila*. On peut rap-

يبروح **Yabroûh**¹ (masc.). C'est la mandragore sauvage, اللبّاح البورى, et elle s'appelle en berbère *târyâl*, تاريال; on dit que sa racine ressemble à une figure humaine.

يدفه **Yedfa**² (masc.). C'est le *haboûry*, جبورى.

يربطن **Yarbatèn**³ (fém.). C'est ce que les Arabes appellent الكليخ, *el-kleïkh*.

*
* *

كركر **Kerkour**⁴ (masc.). C'est l'artichaut cultivé, خرشيب, بستانى.

procher d'*azenzonâ* le nom berbère الزاتر *zanzou*, donné par Leclerc, p. 179, au jasmin sauvage (*Yasmouîn*). Au Maroc, où le jasmin est employé à la fabrication des parfums, on en connaît trois variétés: *hamra*, *berida* et *cefra*. Il atteint souvent la taille d'un véritable arbre grimpant.

1. Cf. Leclerc, p. 180 et Guigues, J. A., p. 539: « Le fruit porte le nom de *louffâh* لبّاح. La racine de mandragore, bifurquée, a une vague ressemblance avec la partie inférieure du corps humain, d'où le nom d'*anthropomorphe* qu'elle portait. »

2. Peut-être حبارى *houbara*, outarde.

3. Nous trouvons يربطور *yarbalour* dans Guigues, J. A., p. 532, qui l'identifie avec le *peucedanum officinale*; mais il n'y est pas question du *kleïkh*. Ce mot désigne, au Maroc, une plante à moelle comme le sureau, qui pousse droit et dont on se sert pour faire des toitures, et aussi comme amadou. D'après M. Joly, il existe en Algérie une ombellifère appelée *kellikha*.

4. D'après Leclerc, p. 196, كركر *karkar* est la gomme d'artichaut.

كندر **Koundour**¹ (masc.). C'est l'encens (*loubân*); le meilleur est le mâle, blanc, en forme de perle; il est particulier aux régions de l'Inde et de la Syrie.

كتينة **Ktina**² (fém.). C'est la *fettâcha*, فتاشة, chez les Arabes.

كم يبطون **Kem Yebtoûn**³ (masc.). Le sens de cette expression est *çanbouûr* (pour *çanouber*) *el-ard*, pin de la terre.

كالكنج **Kâkendj**⁴ (masc.). C'est le *lemou*, اللمو.

Ce mot est inconnu de nos informateurs marocains, mais il existe une gomme, appelé *'alk ed-dad*, venant d'un artichaut spécial non comestible appelé داد *dâd*; cette gomme, qui se vend chez les *'ach-châbin*, est un poison; on l'emploie pour fabriquer de l'encre et de la glu.

1. D'après le *Kachef er-Romouz*, *koundour*, *loubân*, *djâouy* et *haçâl-bân* seraient synonymes et désigneraient l'encens. Cf. Leclerc, p. 184. Au Maroc, *koundour* n'est pas employé, *djâouy* est le benjoin, *haçâl-bân* est l'encens; quant au *loubân*, on n'en trouve pas: c'est considéré comme quelque chose d'extrêmement précieux et rare. Le *tabb* qui croit en avoir le brûle et met une feuille de papier au-dessus de la fumée, car la fumée du *loubân* est si subtile qu'elle doit traverser le papier.

2. Peut-être كتينة *koutilna*, lin; cf. Leclerc, p. 203. On trouve chez les *'aṭṭârin* une plante appelée *fettâcha* ou *mratak el-fettâcha* que nous n'avons pas vue.

3. Sans doute une déformation de كاميطوس *kamafithous* (*chamapitys*), bugle, petit-pin; cf. Leclerc, p. 193 et Guigues, J. A., p. 22.

4. Coqueret (*solanum* cultivé) عنب الثعلب البستاني, d'après Leclerc, p. 201; *lemou* est inconnu.

كهربا **Keherbâ**¹ (masc.). S'appelle en berbère *'inab eth-tha'lab*, raisin de renard.

كمات **Kemât**² (masc.). C'est le *terfâs* (truffe).

كتر **Koummatr**³ (masc.). C'est le *Boû Arquîba*, بوارقية, et on l'appelle *ankâç*, انكاص.

كرسان **Kersân**⁴ (masc.). C'est le *djoulbân* (pois) et on l'appelle *kerfâlâ*, كربول.

1. Succin, ambre jaune (*kahraba*), d'après Leclerc, p. 187 et Guigues, J. A., p. 545. عنب الثعلب, placé ici, doit provenir d'une confusion avec la plante précédente, ou d'une transposition de phrase. D'après Guigues, Nadjm ad-Dyn, vocab. p. 18, عنب الثعلب est la morille; il en est de même au Maroc.

2. Truffe, بطاطة et ترباس, كماء (cf. Leclerc, p. 188 et Guigues, J. A., p. 22). Au Maroc, le *terfâs* est assez répandu; c'est un tubercule blanchâtre qu'on trouve dans le R'arb, dans des terres sablonneuses, à ras de terre, et non au pied des chênes. Les Arabes des plaines le mangent et viennent le vendre en ville. Le *terfâs* a le goût fade d'une pomme de terre gelée et ne rappelle en rien notre truffe.

3. Poire, كُمثر, *koummathry*, d'après Guigues, J. A., p. 539 et Nadjm ad-Dyn, p. 22. Au Maroc, on ne connaît que *lingâz*, comme nous l'avons dit précédemment.

4. Ces trois noms, *kersâna*, *djoulbân* et *kerfâlâ*, désignent au Maroc trois plantes différentes. Le *kersana*, كرسنة ou كرسان, est l'orobe, d'après Leclerc, p. 203 et Guigues, J. A., p. 536; il sert uniquement, mélangé au son, pour l'alimentation des bœufs de labour. Le *djoulbân* est le pois (Leclerc, p. 90). Le *kerfâlâ* est une papillonacée qui ne croît que dans la montagne où on la sème en même temps que le

كسوتا **Ksoûta**¹ (masc.). C'est le parasite du lin, que les cultivateurs connaissent bien et qui n'a pas de racine.

كرنك **Krounk**². Les habitants du Dra'a l'appellent *kez-mâzek*.

كامون **Kamoûn**³ (masc.). Il y en a plusieurs espèces : le noir Kermâny, c'est le *sânoûdj*, le Persan jaune, le *chamâ-niq* et le *louncy* (?).

كسبورة **Kasboûra**⁴. C'est le *qasboûr*, avec le ف.

qui ont fait le pèlerinage de La Mecque nous ont dit qu'en Arabie on ne se servait pas d'autre chose pour le lavage des vêtements et du linge ; on l'appelle *chnân* (*ouchnân*), mot que les dictionnaires traduisent par « alcali ». Il y avait à l'époque du khalifat, à Baghdâd, un *souq el-ouchnân*, marché où on vendait vraisemblablement la saponaire.

Pour le lavage des laines, dans le nord-marocain, on mélange la *tar'ir'echt* avec une autre plante appelée *boû-knina* et parfois avec une troisième, à grandes feuilles dentelées, appelée *lisan el-harth* (langue de bœuf). La première de ces deux plantes est mangée par les femmes lorsqu'elles désirent prendre de l'embonpoint. Les Djebala ont l'habitude de dire : « *Elli katakoul el-bouknina, katsouly f-hal tnina.* » « Celle qui mange la *boû-knina* devient comme une petite jarre. »

1. Cuscute. Cf. Leclerc, p. 190 (كسوت).

2. Le *kizmâzek* ou *kizmâzedj* est le fruit du tamarisc. Cf. Leclerc, p. 196. Il existe cependant un grand arbre, appelé *krank* ou *krounk*, au Maroc, qui n'a rien de commun avec le tamarisc, mais qui paraît plutôt être une variété de grand ricin.

3. Cumin. D'après Leclerc, p. 181-182 ; en note : « le carvi n'est pas le cumin de Kerman, mais celui d'Arménie ; la nigelle n'est pas le cumin de l'Inde, mais bien le cumin noir. Quant au cumin blanc, nous trouverons ailleurs l'anis, appelé cumin doux... » Dans Foureau, p. 36, le *sânoûdj* est la *nigella sativa*.

4. Coriandre, qui s'écrit plus souvent encore كزبر *kouzbour* ou كزبرة *kouzboura*. Cf. Leclerc, p. 183. La graine de coriandre monté

كيتون **Kitoûn**¹ (masc.). C'est le *badenjal* (aubergine) sauvage.

كرم **Karm**² (masc.). C'est l'arbre qui produit le raisin.

*
* *

لرن **Leren**³ (masc.). C'est l'*arnî*, ارني, et une autre espèce

bala, dans des terrains pierreux, est la passerine, d'après Leclerc, p. 218, Foureau, p. 30, *Pays du Mouton*, p. LXXX ; aucun de ces auteurs ne parle de la *kermedâna*.

1. Nous n'avons trouvé ce nom dans aucun auteur ; l'aubergine sauvage n'existe pas dans le nord marocain.

2. Vigne. Cf. Leclerc, p. 189 (كرم, c'est la vigne دالية qui porte le raisin) ; le D^r Leclerc ajoute en note : « En Algérie la vigne se dit *dalya* et le nom de *kerma* est resté au figuier. » Il en est de même au Maroc. *Karma* est le figuier et *karmouïs* la figue, *karm en-nouçâra* le figuier de Barbarie. La vigne se dit uniquement *dâlya*. Il n'y a réellement que les lettrés qui connaissent le sens de vigne attribué à *karm* en Orient, et lorsqu'on les interroge à ce sujet, ils ont l'habitude de citer ce vers d'Ibn al-Fârid :

« Charibnâ 'ala dhikri l-ḥabîbi moudâmatan,
« Sakarna biha min qabli an iakhlouha l-karm ! »

« Nous avons bu un vin au souvenir de l'ami ; nous nous en sommes enivrés avant que la vigne. »

En Palestine *karm* a le sens de « verger » non irrigué par l'eau d'un puits. L'hébreu כרם désigne une plantation d'arbres fruitiers. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. VI, p. 19.

3. Ce mot doit être une faute de copiste pour لوب *louïf* (*arum*) au sujet duquel 'Abd ar-Razzâq dit : « ... dans l'Ouest on l'appelle *irna* ایرني. » Ces deux mots désignent cependant deux plantes différentes dans le nord marocain. Le *louïf* se rencontre dans les forêts sablon-

qu'on appelle *al-qâqes*, الفاقس en langue des gens de Miçr (Égypte).

لبنى Loubna¹ (fém.). C'est la *lamî'a as-sâila* (styrax liquide).

لابلاب Lablâb² (masc.). S'appelle *al-louâya*, اللوايا.

لاذن Lâdhen³. Ambre trouvé dans les boutiques des 'attârîn.

neuses : on le fait cuire avec du lait et on en fait des cataplasmes pour guérir les rétrécissements des tendons des jambes. L'*irna* est un tubercule semblable au topinambour (*titanbou* en dialecte marocain), que mangent les pauvres aux époques de famine. On le fait griller sur le feu, on le passe à la vapeur d'eau pour lui enlever son amertume ; on le moud et on en fait du pain ou du couscous. Ceux qui en mangent en grande quantité meurent dans l'année : ils commencent par noircir et la couleur de leur teint s'assombrit jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne changent d'alimentation. On en a mangé beaucoup dans le R'arb l'an dernier, et il se vendait jusqu'à 1 douro 1/2 le *moudd*, ou *Souq el-ethnîn* de Moulay 'Abd al-'Aziz, chez les Cherarda, alors que le blé valait 5 douros le *moudd*. Mais le prix du blé ayant baissé à temps pour que les populations du Maroc septentrional puissent en consommer et abandonner l'*irna*, il n'y a pas eu de mortalité.

1. Cf. Leclerc, p. 211.

2. Lierre. Cf. Leclerc, p. 206 (synon. لوايه et لوى). Le lierre au Maroc s'appelle *leblâb*, et il existe chez les Djebala une plante grimpante différente, appelée لوايه ou لوى. Ce dernier nom est d'ailleurs un terme générique pour toutes les plantes grimpantes.

3. Ladanum. Cf. Guigues, J. A., p. 540, et Leclerc, p. 205. « C'est quelque chose qui ressemble au bitume judaïque sous le rapport de la couleur et de la mollesse, toutefois avec une bonne odeur qui rappelle de loin celle de l'ambre... »

لسان الجمل *Lisân el-djemel*¹ (Langue de chameau). C'est la *meççaça*, مصاصة.

لسان المصاير *Lisan el-'açâfir*² (Langue de passereaux). C'est la baie du frêne, دردار.

السان الثور *Lisan ath-Thoûr*³ (Langue de taureau). C'est connu ; sa feuille est rude au toucher, et grise ; sa fleur, bleue.

لخيش *Lekhianch*⁴ (masc.). C'est la *khezâma*, خزاما.

لصيق *Louciq*⁵ (masc.). On l'appelle oreille de lièvre

1. لسان الحمل (langue de mouton) d'après le *Kachef er-Romouîz* qui cite aussi le nom de *meççaça*. Cf. Leclerc, p. 204. C'est le plantain.

2. *Lisan 'açfour*, d'après Leclerc, p. 208, *lessan ettir* (langue d'oiseau) d'après Raynaud, p. 168. Cf. aussi Guigues, J. A., p. 515. Le frêne s'écrit aussi ضرر ou ضرار (avec 2 *dâd*), au Maroc. Nous en avons parlé précédemment.

3. Bourrache. Cf. Leclerc, p. 207. Elle s'appelle *ḥarrâchya* حراشية, au Maroc, où on la donne à manger aux bêtes, ignorant ses propriétés médicinales.

4. Non identifié. Nous avons parlé déjà de la *khezâma*.

5. Cynoglosse, que le *Kachef er-Romouz* appelle encore اذن الشاة, oreille de brebis et *khodhny ma 'ak* خذني معك « prends-moi avec toi ! », parce qu'elle s'attache aux vêtements. Cf. Leclerc, p. 40 : Foureau, p. 34. Les *tolba* marocains disent que le *louciq* est différent de l'*oudhen el-arneb*. Cette dernière plante est douée de vertus magiques. Lorsqu'un homme est malade et qu'on va « lui écrire », c'est-

اييب الشعر puis اذن الغزال, oreille de gazelle, اذن الارنب
abîb ech-cha'r, ايب العجل *abîb el-'adjal*, et شيج الطعام *Cheîh*
el-ta'âm.

لاغيت *Lâr'it*¹. Arbre d'euphorbe بريون, qui s'appelle en
 herbère *takert* تكرت.

لولا *Loûla*² (fém.). C'est l'olivier qu'a mentionné Dieu
 dans Son Livre, et au sujet duquel on rapporte cette tradi-
 tion du Prophète : « Mangez de l'huile et oignez-vous en,
 car elle vient d'un arbre béni ! »



مصطكى *Mouçtaka*³ (masc.). C'est la gomme romaine

à-dire demander à un taleb un talisman écrit, ce dernier demande
 parfois une feuille d'*oudhen el-arneb* qu'il roule dans le papier ; ou en-
 core il recommande de prendre une feuille sèche de cette plante, de
 la piler et de la mettre dans de l'eau qu'on fait boire au malade en
 lui attachant le papier au cou.

1. لاغية *lâghya*, euphorbe, dit Guigues, J. A., p. 91. L'euphorbe
 se dit aussi *ferdyoûn* (avec un *dal*) au Maroc ; lorsqu'on en met dans
 une dent creuse le soir avant de se coucher, cette dent tombe le len-
 demain matin.

2. Nous n'avons trouvé ce nom dans aucun auteur.

3. Gomme mastic. Cf. Raynaud, p. 170 (*mosteka*, employé dans
 le lait ou le pain pour parfumer, guérit les rhumes et maux de gorge).
 Au Maroc septentrional, on l'appelle *meska*, mot que certains auteurs
 ont pris pour le musc ; les grosses larmes sont dites *meskat el-Makh-*
zen.

علك رومی, fournie par un arbre ressemblant au frêne,
ضرضر.

مأميران **Māmīrān**¹. Herbe à hirondelles, بقة الخطاطيب;
racine mince, jaune ; plante connue.

مزرنوش **Mazernoûch**² (masc.). C'est le *merddoûch*,
مردنوس, que d'autres appellent aussi *mardenoûs*, مرددوش.

مخيطا **Makhitā**³ (masc.). On l'appelle en langue popu-
laire *ḥabb el-moulouk* (grain des rois), et on dit aussi *qarāsyā*,
فراسيا.

1. Chélidoine. Cf. Leclerc, p. 219 (Ibn Beithar dit : on les appelle aussi racines jaunes, herbe à hirondelle).

Cette plante est connue au Maroc sous le nom de *bqoul el-khoṭṭeif* ; elle ne se vend pas, mais on la trouve dans les champs ; la feuille pilée et appliquée sur le front et les tempes guérit les maux de tête.

2. Marjolaine. *Marzandjouch*, *mardaquouch*, *mardadouch* et *mariquoun*, dans Leclerc, p. 221 ; *Meurd ekouch*, dans Raynaud, loc. cit. Ces différentes appellations sont des altérations du même nom. *Mardadouch*, entre autres, est *mardaquouch* mal écrit. Nous avons cependant connu des *ʿaṭṭārīn* n'ayant jamais vu ces noms écrits, et qui ne connaissaient que *mardadoûch*. Dans le nord-marocain, le *mardadoûch* sert à faire, par distillation, une eau semblable à l'eau de fleur d'oranger et appelée *mā l-merdedoûch*. La marjolaine, cuite dans du lait, est un remède pour toutes sortes de maux, notamment le rhume. On la mélange avec les épices qu'on met dans la *kefta* (saucisse), ou dans le poulet aux amandes. On la vend fraîche chez les marchands de menthe *na'na'*.

3. Sebeste, d'après Leclerc, p. 235 (*moukhaitḥa*) ; cependant *qarāsyā* — de même que *ḥabb el-moulouk* — est la cerise, comme nous l'avons déjà vu.

محروث Mahroûth¹ (masc.). C'est la racine de *derdis*,
(?) درآيس.

مرداسنج Mardâsendj² (masc.). On l'appelle *al-mourtaq*,
المرتق ; il y en a d'or et d'argent.

مقيل Mqîl³ (masc.). Bleu ; c'est la résine du *doûm*, et on
dit que le peuple l'appelle *taqdrest*, تافدرست.

مايوزج Mayoûbazadj⁴ (masc.). S'appelle *zebîb el-djebel*
(raisin sec de montagne) et *ḥabb er-râs* (grain de tête) en
langue populaire.

مرفد Marqad⁵. Descend sur les palmiers et autres arbres
et s'y attache ; on l'en extrait ; on l'appelle *ترنجس lerendjes* ;
c'est connu.

1. Racine d'asa. Cf. Leclerc, p. 225 et Guigues, J. A., p. 486.
L'asa foetida se dit *anjoudân* et *ḥallît*.

2. Litharge, qu' 'Abd ar-Razzâq écrit *مرتك mourtak*. Cf. Leclerc,
p. 215.

3. C'est le *moql* : *Bdellium*, résine de *doûm*. Cf. Leclerc, p. 213.
Nous en avons déjà parlé.

4. Ou *mioufaradj* *ميوفرج*, staphisaigre. Cf. Leclerc, p. 222, 131,
143.

5. Non identifié. On vend chez les 'achchâbîn une sorte de gomme
appelée *terendjes*, que nous n'avons pas vue et qui sert aux femmes à
faire des opérations de sorcellerie.

مرماحور Marmâhoûr¹. C'est la plante médicinale appelée en langue populaire *al-r'araqchya*, الغرفشية; on l'appelle aussi حجرالنور « pierre de lumière », à cause de son utilité pour la vue. Il y en a plusieurs espèces, dorée, argentée, cuivrée, ferrugineuse.

ماميت Mâmit². Herbe de bonne odeur, de goût amer, de couleur entre jaune et rouge, importée d'Orient avec l'aloès de Socotora; elle est bien connue.

مازريون Mâzeryoûn³ (masc.). C'est l'*adrâr*, ادرار, et en Arabe le *defla*, دفلة; sa feuille ressemble à la feuille de *ridjla*, petite, en forme de feuille d'amandier. Ses racines

1. Il doit y avoir une confusion entre deux articles différents, à moins que le copiste n'ait sauté une ligne. Le paragraphe consacré par le *Kachef er-Romouz* à cette plante ne parle pas en effet de la « pierre de lumière ». Il donne simplement comme synonymes de *marmâhoûr* (qui est le marum) *dhoumrân* الضموان, *habeq ech-chou-ioukh* حبق الشيخ, et *marou* مرو. Cf. Leclerc, p. 225.

2. *Glaucium*(?). Cf. Leclerc, p. 229 et Guigues, J. A., p. 58 (ماميثا).

3. *Mezereum*, d'après Leclerc, p. 219, et Guigues, J. A., p. 60. Ce dernier auteur dit qu'il est appelé aussi زيتون الارض, olive de terre; or la plante appelée « olive de terre » au Maroc est la même que le *baïd el-r'oûl* (œuf d'ogre) qui sert comme médicament et se vend aux 'achchâbîn comme nous le verrons plus loin. Elle est en tout cas différente du laurier-rose (*defla*) qui s'écrit régulièrement دفلا et non دفة. Nous ignorons ce qu'est la viande de نضان, dont il est question dans ce paragraphe.

sont rouges et renferment un suc blanc (comme celui de la) passerine, **مشان**. Une variété de mâzeryouùn, une des plantes des rivages, connue sous ce nom par les Arabes, a comme propriété de guérir la maladie de l'hydropisie et du gonflement (du ventre); c'est un remède très utile pour l'eau jaune. Le malade le boit le matin à jeun après l'avoir broyé et tamisé. La quantité qu'on peut en absorber est de 2 mithqâl comme poids, après l'avoir mélangé avec du miel pour en faire de petites boulettes. Le malade mange de la viande de **نسان** mâle et ne boit qu'une petite quantité de l'eau amère susdite, après l'avoir cuite : cela lui sera avantageux s'il plaît à Dieu ?

مرارة **Merâra**¹ (fiel). Il y en a plusieurs espèces. Le meilleur est celui qui sert aux affections de la vue : le plus faible est le *merârat el-kourky* (fiel de grue), ensuite celui de taureau et en général le fiel d'animaux (quadrupèdes). Lorsqu'un de ces fiels est mélangé avec du miel et du suc de *zâryânadj* (?), et qu'on enduit l'œil de ce collyre, les affections de la vue sont guéries. Il est utile pour la cataracte (**زول الماء**), ainsi que le sirop de raisin, **رب العنب**.

مكات **Mekât**² (masc.). C'est la racine du grenadier sauvage.

1. Cf. Leclerc, p. 228 (**مرارات**, fiels). On connaît au Maroc ses propriétés relatives aux affections de la vue. Il existe aussi une herbe appelée *merâra*.

2. Grenadier sauvage, *mour'ats*, **مغاث**, d'après Leclerc, p. 229. On l'appelle au Maroc *roummân 'adhmy*, parce que le fruit contient une sorte de noyau (*'adhem*).

مرسيان **Mersyân**¹ (masc.). C'est le myrte, *ds* en langue du pays.

مومع **Moûma**² (masc.). C'est la graine de grand 'aousadj (*lycium afrum*).

مرما **Mermâ**³. Préparé avec un grand nombre de plantes médicinales et de racines, comme le sirop de racines ; ses propriétés sont nombreuses ; on l'appelle aussi *çaḥîfat al-mouloûk* (page des rois).

نسرین **Nasrin**³ (masc.). L'appellation populaire est *tar'art*, تنغرت.

زنڨ **Narendj**⁴ (masc.). C'est le *zenbou*, زنبوع.

1. مرسين *mersin*, myrte. Cf. Leclerc, p. 230. Ce mot est inconnu au Maroc.

2. La *çaḥîfat al-mouloûk* est connue au Maroc comme une plante importée et cultivée dans les jardins d'Ouazzân.

3. Rose musquée. Cf. Leclerc, p. 241 ; Foureau, p. 32 et *Pays du Mouton*, p. LXXXVI (berbère : *thafis*, *ticirt*, *tichirt*). En Algérie on appelle *nesri* toute rose sauvage. Au Maroc on dit aussi *nesri*, mais avec un sens plus restreint.

4. Orange, d'après Leclerc, p. 249, qui ajoute en note : « L'orange s'appelle en Algérie *tchchina*. » Au Maroc, on connaît trois sortes d'orange amère (immangeable et servant uniquement à faire de l'eau de fleur d'oranger) appelée *narendj*, l'orange douce, *letchina*, et la mandarine (à Tanger seulement) *letchine daq*. Dans le Levant, l'orange se dit *bourtouqân* (Portugal) et la mandarine *Sfefendy* (Youssef Efendy).

نهرها **Nerhâ** (masc.). Noir, importé de Médine(?).

بخور **Bakhoûr**¹. Préparation composée d'ambre, de musc et d'aloès.

نشم **Nacham**² (masc.). C'est le *derdâr* (orme ou frêne).

نام **Namâm**³ (masc.). Santal des puits; c'est l'espèce sauvage.

نعناع **Na'nâ'**⁴ (masc.). Connu sous le nom de *habeq en-na'nâ'*.

1. D'après Daoud al-Antaky (cité par Leclerc, p. 246) ce fut le fameux médecin Bakhtichoua qui fut l'inventeur de ces préparations, appelées encore بخور مكة *bakhoûr* de La Mecque et ندد اسود *nedd asoud*. Au Maroc, *nedd* est l'encens.

2. Orme, d'après Leclerc, p. 247; cependant le دردار (*derdâr*) est ici le frêne: quant au *nachâm*, il désigne au Maroc l'abricotier.

3. Cf. Leclerc, p. 246. D'après la note du D^r Leclerc, il semble que ce doit être la menthe aquatique,

4. Menthe. Cf. Leclerc, p. 245 et *Pays du Mouton*, p. lxxxii.

Le *na'nâ'* en infusion dans le thé (*até benna'nâ'*) est la boisson favorite des Marocains.

Ils désignent cinq variétés de *na'nâ'*:

1° *Na'nâ' guenavuy*, appelé ainsi parce que la feuille est plus foncée que celle des autres, et la tige rougeâtre: la feuille est lisse. Très chaude et excitante, on ne la boit pas en été. Infusée dans la *harîra* (soupe), elle guérit les maux d'estomac; placée sur les tempes et le front, elle guérit les coups de soleil;

2° *Na'nâ' harch* (dur) à grandes feuilles rugueuses, se boit l'été:

3° *Na'nâ' merryoùty*, à grandes feuilles et longues tiges, semblable à la merryoùta, qui est la menthe sauvage; elle est mauvaise et se boit peu;

نارنحة *Nārenha*¹. Plante connue ; c'est le *fedoûndj* de montagne.

نفل *Nafi*². Connu.

نارجيل *Nârdjil*³. C'est la noix indienne.

4° *Na'na' belinsy* (de Valence ?) à feuilles toutes petites, très parfumées ;

5° *Na'na' fliouy* (ressemblant au *flyo*) à petites feuilles et tiges longues et minces.

Il existe en outre la *merryôûta* ou menthe sauvage, dont on ne fait aucun usage.

La supériorité d'une de ces variétés sur les autres s'apprécie en raison du parfum des éructations.

Le *na'na'* se replante par boutures dès les premières pluies d'octobre, pour être coupé un mois environ après. Cependant, la quatrième variété (*belinsy*), étant plus délicate, est plantée aux dernières pluies de printemps.

Les propriétaires de *na'na'* vendent leurs plans à des marchands qui viennent les couper et n'ont droit qu'à une coupe ; à mesure que les plans sont coupés, le *rebbâ'* (jardinier) arrose ce qui reste pour préparer une nouvelle coupe. La coupe est vendue par plan appelé *haud* (plur. *aḥouâd*), de 1^m,50 sur 2^m,50 de dimensions, à 1 douro le plan. Les marchands de *na'na'* à Fès vendent uniquement cette plante en boutique ; ils décorent leurs étalages avec de petites roses qu'ils piquent dans les paquets de feuilles ; on les appelle *monalin el-îqâma*, du nom du *na'na'* qu'on appelle *îqâma*, افامة, parce qu'il sert à « dresser » le thé (*bach iquôûmou l-até*) ; c'est l'assaisonnement du thé.

1. Sans doute *بودنج foudanadj*, dont il y a une espèce de montagne. Cf. Leclerc, p. 279 ; ce mot désigne les menthes en général. Il n'est pas connu au Maroc.

2. Mélilot, luzerne d'après Ebn Beithar et Forskal. Cf. Leclerc, p. 250. Il existe au Maroc une plante appelée *nefl*, qui ne ressemble pas du tout à la luzerne ; elle a des racines s'étendant de tous côtés, des fleurs bleues et de petits fruits verts.

3. Noix de coco, *djouz el-kebîr*, qui vient de l'Inde. Cf. Leclerc, p. 247.

نارميك **Nârmesk**¹. C'est le *djounnâr er-Roummân*, et aussi le *tisâqt*, تيسافت.

نادم **Nâdem**² (masc.). S'appelle *at-tâjer* (le marchand) parce qu'elle ouvre sa fleur en jour et la ferme la nuit; sa fleur est jaune; elle pousse dans les marais.

نحب **Nahf**³ (fém.). C'est la *seldikha*, سلايخة.

نيلج **Niladj**⁴. C'est l'indigo (*nîl*) des tanneurs.

نبق **Nabq**⁵. C'est le fruit du lotus (*sedra*).



1. Racine de grenade (*nârmechk*, نارمشك). Leclerc, p. 247, dit en note : « Ebn Beithar dit que le narmechk veut dire en persan musc de grenade et que ce sont de petites grenades ouvertes et ressemblant à une rose. »

2. *Chlora grandiflora*, d'après Foureau, p. 39. Leclerc, p. 274, parlant de l'*'arous* (nénuphar) qui se ferme la nuit et s'ouvre le jour, dit : « ce n'est pas le *tâdjer* التاجر, qui ressemble à la petite centaurée ». Nous ne connaissons pas de *tâdjer* au Maroc septentrional, mais il existe beaucoup de fleurs ayant cette particularité.

3. Peut-être سليخة *salikha*, cannelle, sur laquelle, cf. Leclerc, p. 318-319.

4. Pastel indigo. Cf. Leclerc, p. 240. Au Maroc on l'appelle *nîla*; il est uniquement importé d'Europe. Le bleu à linge de la marque Guimet est dit aussi *nîla*.

5. Ou *nabiq*, fruit du *zizyphus lotus* ou petit jujubier (*sidr*). Cf. Leclerc, p. 243 et Foureau, p. 37. On l'appelle *nebaq* au Maroc, où il se vend jusqu'à 2 douros le *moudd* à El-Qçar, pour l'alimentation.

صبر *Çabîr*¹ (masc.). *Çabîr Seqotry* (de Socotora), connu.

صمغ *Cemar*² (masc.). Arabe, c'est la gomme de *kelkh*.

صندل *Çandal*³. C'est un bois tiré d'Orient : il y en a du jaune, du rouge et du blanc.

صنوبر *Cenoûbar*³. S'appelle en berbère *täid*, تايد.

زعتر *Ça'ter*⁴. C'est le *za'ler*, زعتر.

1. Aloès. Cf. Leclerc, p. 253 et Guigues, J. A., p. 69. « Suc des feuilles de l'Aloe vera Mill et autres. Ce produit qui venait autrefois surtout de l'île de Socotora, d'où le nom de Socotrin ou Sucotrin, arrive maintenant de tous les points du globe. » L'aloès est très répandu au Maroc où on l'appelle *çabra* ; sa grande bougie appelée *çau-ma'a* (minaret) sert à faire les poutres et traverses des *bioût* dans les campagnes. L'aloès pharmaceutique porte le nom de *ḥarqoûm* ; le bois d'aloès importé est le 'oud *qomâry*.

2. Santal, cf. Leclerc, p. 250. Au Maroc on l'appelle 'oud el-'*Irâq* (bois de l'Iraq). On connaît sous le nom de *çandal* une petite plante médicinale dont on fait une eau comme l'eau de fleur d'oranger ; on s'en sert dans la préparation des poulets aux amandes.

3. Pin. Cf. Leclerc, p. 254 et Fourreau, p. 38 (*Snoubar, taïda, azoum-beï, pinus halipensis*). On en trouve sous le nom de *cenouïbar* au Rif et dans les tribus d'Akhmas, Çanhâdja, R'omâra, Mar'nisa ; les Djebala exploitent le bois et le goudron.

4. D'après Leclerc, p. 256 et 327, ce mot s'écrit avec un ز, un س ou un ص, et s'applique au genre sarriette, au thym et à l'origan. Au Maroc, où on dit aussi bien *za'ter* que *ça'ter*, c'est la lavande qui est désignée. C'est une panacée universelle : elle guérit surtout les coliques, diarrhées, indigestions, maux de tête ; on en fait boire des infusions aux femmes accouchées. Elle croît à l'état sauvage et se vend chez les 'achchâbin.

تجنطيس *tajentîst*, 'Aqer qarhâ' (fém.). C'est la *tajentîst*, عافر قرحا.

زفروب *zefzouf*, 'Ounnâb' (masc.). C'est le *zefzouf*, عناب.

عنصل *Ançal*³ (masc.). S'appelle *baçal el-fâr* (oignon de rat), *achqîl* (seille), *baçal el-khanzîr* (oignon de cochon) et *baçal F'ara'ouñ* (oignon de Pharaon).

عرشيتا *Architâ*⁴ (masc.). L'appellation populaire est *mkâder*, مكادر.

عنبر *Anbar*⁵. Tiré de sources dans la mer ; on en trouve aussi dans les entrailles de certains poissons.

1. Pyrèthre, *تكنطست tiquenthest*, d'après Leclerc, p. 265. Au Maroc cette plante est connue sous le seul nom de *tajentîst* et sert aux opérations de magie et de sorcellerie.

2. Jujube (*zizyphus Spina-Christi*). Cf. Leclerc, p. 271 et Foureau, p. 47. Au Maroc, on dit *zefzouf*, l'autre nom n'étant pas connu. Les jujubiers sont cultivés dans les jardins d'Ouazzân et de Fès ; les jujubes se vendent à la livre à Fès, et, ailleurs, au petit panier.

3. Scille. Cf. Leclerc, p. 273. Au Maroc, on fait une différence entre ces différents mots : l'*ançal* est un gros tubercule, le *baçal el-far* est beaucoup plus petit, le *baçal el-khangîr* est long et mince. Ces tubercules poussent à l'état sauvage et ne se vendent pas. L'*ançal* est employé par les femmes pour éteindre chez leurs maris l'amour que ces derniers pourraient éprouver pour d'autres femmes. Elles font cuire à cet effet l'*ançal* dans le couscous ou dans la *hanrá*.

4. Non identifié.

5. Ambre. Une note de Leclerc, p. 263, dit : « il s'agit ici de l'ambre gris que l'on considère aujourd'hui comme le produit d'un cachalot. »



حاشا *Hâchâ*¹ (masc.). S'appelle *za'ter el-ḥemîr* (sarriette des ânes).

حرافيس *Herâqyâs*² (masc.). C'est l'*oumm el-bina*, ام البينة.

حرف *Hourf*³ (masc.). C'est le *ḥabb er-rechâd* en langue populaire.

حمص الحمير *Hommoç el-ḥemîr*⁴ (Pois chiche des ânes).
C'est le *ḥassak*, حسك.

1. Cf. Leclerc, p. 133. *Za'ter el-ḥemîr* est seul connu au Maroc.

2. حراسيا *harassia* (euphorbe), d'après Leclerc, p. 155, qui l'appelle aussi *oum ellebina*, ام اللبينة. Au Maroc, on dit *oumm el-bina*, qu'on prétend différent de l'euphorbe (*ferdyoûn*).

3. Cresson alenois, d'après Leclerc, p. 134. Le *ḥourf* est très connu au Maroc septentrional, où les *'achchibîn* le vendent. C'est une petite graine rouge qu'on avale en pincée dans un verre d'eau, comme fortifiant. On le mélange avec la *ḥeulba* pour les animaux.

4. *Tribulus terrestris*, d'après Leclerc, p. 138 (*ḥassak*, حسك, ou *himmos el-amîr* حمص الامير). Il est à remarquer que le *Kachef er-Romouz* dit le pois chiche de l'émir, tandis que notre manuscrit donne le pois chiche des ânes; cette dernière lecture est plus vraisemblable; d'ailleurs c'est ainsi qu'on appelle cette plante dans le Nord-Marocain, où on la prétend différente du *ḥassak*.

حنيت *Hanîtet*¹ (masc.). C'est la gomme de l'*anjoudan* (fêrûle d'*asa foetida*).

حندفوقا *Handaqoûqâ*² (masc.). C'est le *zouard*, **زورد** qui est dans les prairies marécageuses.

حمام *Hammâm*³ (masc.). La *hamêîda*, **حيضة**.

حنطة *Hinta*⁴ (masc.). C'est le froment **فمح**, et on l'appelle aussi **البر** *el-berr*.

1. *Asa foetida* (*hantit*, *haltit*, *hiltit*). Cf. Leclerc, p. 154, et Guigues, J. A., p. 486. (La plante porte le nom de **أنجدان**, la gomme-résine celui de **حنتيت**, et la résine celui de **محروث**). Au Maroc l'*asa foetida* elle-même s'appelle *hantit* et *hanîtel* (au diminutif). On la vend chez les *fachchâbîn*; c'est une panacée universelle; elle sert notamment en sorcellerie, où elle représente un des principes mâles et femelles dont l'accouplement donne lieu à des phénomènes surnaturels : **الكبريت والكبريتية** *el-kebrit* (le soufre) ou *l-kebrîta*, **الحنيت الحنتية** *el-hantît* ou *l-hantîta*.

2. Mélilot, d'après Leclerc, p. 148. (C'est le *nefl* **نفل** et chez nous le *chnân* **شنان**. Sa graine porte dans l'occident le nom d'*azround* **ازرود**). Au Maroc, *qouqa l-hindya*.

3) Ce nom est peut-être une faute de copiste pour **حماض** (*hom-madh*), *rumex*, d'après Leclerc, p. 136. La *homeîda* est connue dans le R'arb; c'est l'oscille sauvage, que sucent les paysans pour se désaltérer.

4. Cf. Leclerc, p. 149. Au R'arb, on appelle le froment **زرع** *zera'*; les Djebala disent **فمح** *gamah*; quant à *hintâ* ou *hentâ*, il est connu sans être employé.

حَب عَار **Habb 'Âr** (masc.). C'est la graine de laurier (*rend*); connue.

حلبا **Helbâ**². (Voir) à son chapitre.

حرمِل **Hermel**³. Ne porte pas d'autre nom.

حَنْظَلَة **Handala**⁴ (fém.). C'est la *hadedja*, حَدْجَة, et en berbère *bezizet*, بَزِيزَت.

حَبَة خَضْرَا **Habbat khadrâ**⁵ (fém.) (Baie verte). C'est la baie de térébinthe (*btom*).

1. Graine de laurier. Cf. Leclerc, p. 156. Le laurier-sauce au Maroc s'appelle *rend*; on en trouve dans les jardins de Fès; on en fait des infusions contre la fièvre et on fait coucher les malades sur une literie formée de branches de laurier dépouillées de leurs feuilles. C'est un des six arbres bénis, qui sont : le palmier (*nakhla*), l'olivier (*zeï-toûn*), l'oranger (*letchine*), le chêne (*bellouï*) et le laurier (*rend*).

2. Sans doute حَلْبَة *heulba*, fenugrec, dont nous parlerons plus loin. Ce renvoi « à son chapitre » se rapporte sans doute à son synonyme décrit plus loin.

3. Rue. Elle se trouve en grande quantité au Maroc, où on lui reconnaît de nombreuses propriétés médicinales. On l'emploie notamment en fumigations contre les maux de tête et aussi, mélangée avec de l'alun (*chab*), pour « resserrer » les nouvelles accouchées et pour cicatriser les circoncis. Cf. *Archives Marocaines*, VI, p. 235.

4. Coloquinte. Cf. Leclerc, p. 134-135 (*Handhal*) et Foureau, p. 21 (*handhal*, *hadj*, *hadedj*, berb.: *tedjellet*).

5. Graine de térébinthe, cf. Leclerc, p. 142.

Au Maroc on la met dans les assaisonnements, et principalement dans le *râs el-ḥanoûl* (tête de la boutique). Cette locution, qui équivaut à peu près à notre « dessus de panier », désigne une réunion d'épices qu'on met dans un couscous spécial, mangé par les femmes dans certaines occasions, pour se « réchauffer les ovaires » et en cas

حماحم **Homâhem** ¹. C'est le basilic cultivé.

حب الفلفل **Habb el-qolqol** ² (masc.). Graine de grenade.

حشيشة الزاج **Hachichat az-zâdj** ³. *Tâser*, et on dit aussi *el-herîl*.

de fausse couche, mais beaucoup plus souvent comme aphrodisiaque. Voici la composition du *ris el-hanoût*.

qourounfil, clou de girofle,
qarfa, cannelle,
skendjebil, gingembre,
kheldendjil (?)
ibzar, poivre,
qalqolla, cardamome,
bsibsa, petit fenouil,
gou: el-šib, noix muscade,
gou: a çahraouiya, noix saha-
rienne.
mouyouri (petite fleur) ?
lisin el-'ašifir, fruit du frêne,
debbuina el-hindya, cantharide,
kamouin, cumin.

zebîb el-laïdor (*elli idour*) sorte
de raisin sec qui vient du Sa-
hara et étourdit celui qui le
mange,
kazbouîr, coriandre,
šelfel soûdâny, piment,
thouîm, ail,
zît, huile d'olive,
hommoç, pois chiche,
za 'šarân, safran,
melah, sel,
semen, beurre fondu et rance,
conservé depuis deux ou trois
ans.

Cette immonde mixture ne se consomme qu'en hiver, avec de la viande ou du poulet : dans ce dernier cas, on remplit une poule de *ris el-hanoût* : on la cuit à part du couscous et on la place après sur ce couscous, en l'ouvrant pour laisser tomber les épices. Après avoir mangé ce couscous, les femmes, très excitées, se livrent à tous les débordements, tiennent des propos licencieux et grossiers, dansent, hurlent, et sentent surtout très mauvais pendant deux ou trois jours.

1. Cf. Lecomte, p. 139 (حماحم *hamahim*, basilic).

2. Cf. Lecomte, p. 135 (*Tâšîh*) et Guigues, J. A., p. 523 (*Habel* *arab.*, *arab.* *arab.* plante annuelle de l'Arabie et de l'Inde, à odeur fétide, dont les graines sont réputées aphrodisiaques).

3. Herbe de vitriol, non identifiée.

حَزَز **Hazaz**¹. Sur les roches humides, comme le *khazz*, خَز.

ايرسا السوسان **Hazoûna**. Le lis, حَزُونَا.

مِوَس **Hazoûrâ**² (masc.). C'est le *miouïs*, حَزُورَا.

حَيِّ الْعِلْمِ **Hay al-'alem**³. C'est la *çaḥîfat al-moulouk* (feuille des rois).

حَرْبَا **Herbâ**⁴. C'est le caméléon, *tâta*, تَاتَا, et en langue populaire *el-lebouya*, اللبويه.

حَبِّ عَرُوس **Habb 'arouïs**⁵ (masc.) (Graine de fiancé). C'est la *kebâba*, كَبَابَة (cubèbe).

اَلْجَدُور **Hardoûn**⁶ (masc.). S'appelle *akajdouër*, حَرْدُون en berbère.

1. Lichen. حَزَاز الصخر, c'est ce qui pousse sur les roches humides à l'instar du *khazz*, qui s'en distingue en ce qu'il pousse dans l'eau, l'eau, tandis que le lichen n'y pousse pas... cf. Leclerc, p. 149 ; Guigues, J. A., p. 535 (il s'agit sans doute d'un *Usnea*).

2. Non identifié.

3. *Sedum*, d'après Leclerc, p. 132 ; joubarbe, d'après Guigues, J. A., p. 495.

4. Cf. Leclerc, p. 153. Le caméléon, *tâta* au Maroc, est le grand remède pour les maladies de la peau.

5. D'après Leclerc, p. 182, le *kebâba* est le cubèbe, et la grande espèce porte le nom de *habb el 'arouïs*. Au Maroc, cependant, le *habb 'arouïs* est une herbe rouge, tandis que la *kebâba* ressemble à un petit chou ; il sert comme remède pour les maladies des femmes.

6. Probablement حَرْدُون *hardaoun* ou اَبُو رَيْص *abou rîïç*, lézard gecko, d'après Guigues, J. A., p. 23.

حور **Haouar**¹ (masc.). C'est le saule **صبّاب** blanc.

حاج **Hâdj**² (masc.). On l'appelle *al-'aqouïl* et c'est l'épine d'ânes, *choûk el-hemîr*.

*
* *

طباشير المجنوم **Tabâchîr al-madjnoûm**³ (masc.). C'est l'*amîr*, امير.

طين ينخلوك **Tîn Ynheloûk**⁴. C'est le *r'dsouïl er-râs* (laveur de tête).

طوتيت **Toûtît**⁵. Les Arabes l'appellent *aṭ-Ṭartoût*, طروت.

1. Peuplier blanc, d'après Guigues, J. A., p. 535. 'Abd ar-Raz-zâq (Leclerc, p. 162) l'écrit **حور** et le donne comme synonyme de **صبّاب**, que Leclerc traduit par « saule ». Au Maroc, *çafçaf* est le peuplier et non le saule.

2. Coloquinthe. Cf. Foureau, p. 20 (*ḥadj, ḥadadj, handhal*). Au Maroc, le *ḥâdj* est bien la coloquinthe, mais l'*'aqouïl* et le *choûk el-hemîr* sont des espèces différentes. La dernière paraît bien répondre au *silybum eburneum* de Foureau, p. 13.

3. Ou *dabâchîr* دبشير, concrétions du bambou. Cf. Leclerc, p. 195 et Guigues, J. A., p. 74-75.

4. Identique sans doute au **طين فيموليا** *Thin quimoulya* (terre cimoline) de Leclerc, p. 170 (c'est le *thefl* الطفل dont on se sert pour se laver les cheveux. Dans l'occident, on l'appelle *R'assouïl*).

5. Ciste et hypocyste, طراثيث ou طرثوث dans Leclerc, p. 173.

طرحرا Terherâ¹. Variété de céleri, **كرابس**, s'appelle en dialecte d'Alger *çohbâ*, **صحبا**. Ce sont les filaments qu'on voit sous l'eau.

طرقا Tarqâ² (fém.). C'est la *tâmecht*, **تامشت** en berbère ; les meilleures sont la blanche et la jaune.



عود 'Oûd³. Il y en a treize espèces, dont la meilleure est celle du Sind, puis celle de Sendouren, puis l' 'oûd d'Oman noir, qui va dans l'eau.

عفان 'Aqyân. Genre d' 'aoûsadj (lyciet) qu'on appelle aussi *al-r'artek*, **غرتك** ; ses variétés sont au nombre de trois : blanche, rouge et jaune.

1. Peut-être lentilles d'eau **طحلب**, sur lesquelles le *Kachef er-Romouz* dit : « Ce sont ces filaments verts que l'on rencontre à la surface de l'eau. » Leclerc, p. 166.

2. Non identifié.

3. Agalloche, ou bois d'aloès, fourni par une légumineuse, l'*aloexylon agallochum*. Cf. Guigues, J. A., p. 535 et Leclerc, p. 263. Au Maroc, on l'appelle 'oud qomâry.

4. Lyciet. Cf. Leclerc, p. 269 : **غرتك** est peut-être le **غرفد** du *Kachef er-Romouz*.

عرصة 'Arça'. Arbre au Dra'a, qu'on appelle *el-krenk*.
كرانك, ou encore *ldouzra*, تاوزرا, ou *krânk*.

عنب الثعلب 'Inab ath-tha'lab' (raisin de renard). Raisin de chacal ('*inab adh-dhib*).

عش 'Alch'. En berbère *adlkouîn*, اذكوين : c'est l'arbre appelé *chadjarat al-baqam*.

علك الانباط 'Ilk al-anbât'. C'est la résine de térébinthe (*blom*).



فاونيا *Faouña*. On l'appelle 'oud aṣ-ṣalib (bois de la

1. Nous avons parlé précédemment du *krânk*, à propos du tamarisc. Il existe, dans le nord-marocain, une plante de marais appelée *tdouzerâ* تاوزرا.

2. Solanum. Cf. Leclerc, p. 264 (aussi *moqnina* مقينة et *baqnin* بقين peut-être la *bou-qnina* que nous avons signalée précédemment).

3. Le *baqqam* بقم est le bois de Brésil (Leclerc, p. 66) ; on en trouve chez les Djebala ; l'écorce est mélangée à la teinture pour lui donner de la fixité.

4. Gomme de pistachier, ou, selon d'autres, de térébinthe (Leclerc, p. 273). Il y a souvent confusion entre ces deux arbres : au Maroc, le *blom* est le térébinthe ; la gomme s'en échappe en été, dégagant une odeur agréable ; on n'en fait aucun usage.

5. Pivoine. Cf. Leclerc, p. 287 et Guigues, J. A., p. 520 (c'est la variété mâle qui est le 'oud aṣ-ṣabib, et la femelle qui est l'*ouard el-hemir*.) Au Maroc, on l'appelle aussi 'icy 'rebby (qui se révolte contre

croix) et en langue populaire d'Andalousie *ouard el-hemir* (rose d'âne).

فاغية Fâr'ya¹. Graine de henné, et toute fleur de bonne odeur s'appelle *fâr'ya*.

فاتر Fatr² (fém.). C'est le *fouqqâ'*, **بفاع**.

فارهي Fârehy³. La *garça'na*, **فرصنة**.

فارسيون Fârasyoûn⁴. S'appelle *marrioult* en langue populaire.

فودنج Fouðanedj⁵ (masc.). Plusieurs espèces : l'aqua-

Dieu) parce qu'elle pousse sans pluie et ne souffre pas de la sécheresse.

1. Cf. Leclerc, p. 283. La fleur aussi porte ce nom.

2. Champignon. Cf. Leclerc, p. 285 ; Guigues, J. A., p. 534 ; Foureau, p. 17. Dans tout le Maghreb on l'appelle *fouggâ 'a* : aucun marocain du nord ne mange de champignon, ni en plaine ni en montagne.

3. Eryngium (Leclerc, p. 293) différent de la graminée appelée *kersâna* **كرسانة**.

4. Marrube (*chnân* **شان**, chou de montagne **كرب الجبل**, herbe aux chiens **عشبة الكلاب**. Cf. Leclerc, p. 281 et Guigues, J. A., p. 519 (*πράσιον* de Dioscorides).

5. Ce mot désigne les menthes en général. Cf. Leclerc, p. 279 et Foureau, p. 17. Au Maroc, on ne connaît que *flyo* (dans la campagne), et *flayo* (dans les villes). On en met dans le pain pour « réchauffer » ; on en fait des compresses pour les blessures et les hémorroïdes ; on le mélange avec de l'opium pour faire des boulettes qu'on met dans l'anus pour guérir les hémorroïdes. L'alcool de menthe de Ricqlès porte aussi le nom de *flyo*.

tique, النهر, c'est le *timedj*, تيمج, le terrestre, c'est le *flyo*, ايلي ou ايلي, et le montagnard, c'est le *mourtađa*, مرتضة.

Fouah¹. (Voir) à son chapitre. فوه

Farsak² (masc.). C'est le *ħabeq er-reqiq* (basilic mince). فرسك

Fächer³ (masc.). C'est la racine de *louya*, لويه, en langue populaire. فاشر



Dery⁴ d'Égypte (Miçr), en berbère *tebdikt* تديكت.

1. Garance. Cf. Leclerc, p. 280 ; Foureau, p. 17 ; Guigues, J. A., p. 66.

L'infusion de fleur de garance, bue à jeun, est un aphrodisiaque très goûté des Marocains.

2. Non identifié.

3. Bryone, racine de vigne blanche sauvage ; cf. Leclerc, p. 290 ; Guigues, J. A., p. 520 فشرا ; Foureau, p. 16. Nous avons vu que لواه désigne généralement le lierre.

4. Lentisque (ضرو *dharouï*) cf. Leclerc, p. 291 تيدكت *tsidekts*, en kabyle). Au Maroc septentrional, on l'appelle *drou* (tró chez les Djebala). C'est l'arbre à soude ; les cendres servent aux Djebala à fabriquer du savon, principale industrie des tribus de montagne. Les baies de lentisque servent à faire une huile de mauvaise qualité, *bil-ħofra* (au trou), c'est-à-dire sans se servir d'un moulin comme pour l'huile d'olive. On presse d'abord les baies entre deux pierres, puis on les met dans un trou en terre en versant de l'eau bouillante dessus. On recueille l'huile qui monte à la surface de l'eau, en l'absorbant avec

ضمران *Dermerân*¹ (masc.). C'est le *tia'dja*, تيجّا (?)



قنطريون *Qantryoûn*² (masc.). C'est la *gouççat al-ḥayy* فيضة الحى en langue populaire.

قراصيا *Qirācyā*³ (masc.). Appelé aussi *ḥabb el-mouloûk* (grain des rois).

قنقالان *Qanqalân* (masc.). C'est le *ḥabb maql*, حب مفيل, qui n'est autre que la graine de cèdre.

قاتل ابيه *Qātil abihi*⁴ (meurtrier de son père). C'est le

un chiffon, un vieux morceau de *djellaba*, qu'on exprime après dans un vase. Cette huile est d'un goût détestable ; les Djebala la consomment cependant ; ils l'emploient aussi dans leurs *qandil* pour s'éclairer. Elle guérit la gale. Cette huile, qui se fige très facilement en prenant la consistance de la cire, se vend sur les marchés et même à El-Qçar, à raison de 1 peseta 50 à 2 pesetas, le *ṭandjya* du poids de 3 livres.

1. Non identifié.

2. Grande centaurée. Cf. Leclerc, p. 294. فيضة الحية, *gouççat el-ḥaya*, au Maroc.

3. Cerise. Cf. Leclerc, p. 295.

4. Arbousier. Cf. Leclerc, p. 302 ; Foureau, p. 36 (*sasnou*, *lendj*) : ce dernier nom doit provenir d'une erreur de points diacritiques, pour *lebekh*. Au Maroc, le *sāsnoû* produit le *bakhannou* (arbouse) ; au sommet de ce fruit se trouve une épine qui « grise », dit-on, lorsqu'on la mange. La branche, en forme de fourchette circulaire, est employée à remuer le mets appelé *beïçar*.

masry مسرى, en berbère *Sâsnou* ساسنوا : et on l'appelle en arabe *lebekh*, لبنج.

Qouonat al-'aïn فوة العين (masc.). C'est le *kernouïnech* كرنونش en langue populaire.

Al-Qarmân الفرمان². Espèce de plante de *baṭaṭa* بطاطا (patate ?).

Qartamân فرطمان³ (masc.). C'est le *khortân*, خرطان.

Qardemânâ فردمانا⁴ (fém.). C'est le *karouya* كروية (carvi).

1. *qourret el'ain* فرة العين (fraîcheur de l'œil), d'après Leclerc, p. 302. C'est le cresson, appelé *quernounech* au Maroc, où les Juifs seuls le mangent (et les chrétiens à Tanger). On ne doit pas s'étonner de trouver, au cours de cette nomenclature, des légumes consommés au Maroc, par les Juifs seuls. Le fait que les Juifs affectionnent telle ou telle nourriture suffit à la rendre exécration aux Musulmans ; aussi les légumes vendus sur les marchés de Fès, par exemple, sont en très petit nombre, tandis qu'on trouve beaucoup plus de variété au *Mellih*, quartier juif, où les Européens trouvent plus facilement à s'approvisionner.

2. Non identifié ; il existe effectivement au Maroc un tubercule appelé *qarmân*, qu'on ne consomme pas, mais dont les feuilles ont des propriétés médicinales.

3. Avoine. Cf. Leclerc, p. 302. Il n'existe au Maroc que la folle avoine qu'on appelle *khortâl* et qui ne se vend pas ; les bestiaux la mangent avec l'herbe. L'avoine n'est pas cultivée.

4. Carvi, ou cumin de *Kermân* et d'Arménie, d'après Leclerc, p. 300 ; passerage, d'après Guigues, J. A., p. 301.

شب ارماس *Qly* ' (masc.). C'est l'alun d'*armas*.

قافة *Qâqolla*³ (fém.). On en trouve une petite et une grande et toutes deux sont dans les boutiques des 'attârîn.

فسوس *Qassoûs*³. S'appelle *leblab el-kebîr*, grand *leblab*, et c'est la plante des chevaux, نبات الخيل; elle a des feuilles triangulaires, pareilles à celle du haricot, des fleurs blanches comme celles du jasmin, et produit une baie rouge, en grappe, de la grosseur d'un grain de poivre; arrivée à maturité, cette baie devient noire. On dit que cette plante est une variété de l' '*euchba* de la *roumya*, que boivent les gens pour guérir un grand nombre de maladies procédant de la pituite et des humeurs froides.

فسط *Qoust*⁴. Et, en langue littéraire (en langue des livres), avec le ك *kaf*; le meilleur est le blanc, tirant sur le rouge ou le vert foncé.

فريد *Qârbîd*. Fruit d'un arbre indien.

1. Soude. Cf. Leclerc, p. 303 (*qualy*; le traducteur ignore l'ori-
du nom d'*armas*).

2. Cardamome (فاع فله). Cf. Leclerc, p. 296 et Guigues, J. A.,
p. 70 (فافل). Au Maroc, elle fait partie du *rais el-hânoûl*.

3. Lierre. Le *Kachef er-Romouz* s'exprime à peu près dans les
mêmes termes que notre manuscrit (cf. Leclerc, p. 306), mais il dit
qu'on administre l' '*euchba* aux « sujets atteints de maladie franque. »

4. *Costus*, appelé aussi كست هندی. Cf. Leclerc, p. 303.

Qand' (masc.). C'est la résine d'une plante qui s'appelle en langue populaire *tâbesnikht* تَابَسْنِيخْت; c'est la *hadjar al-iouïry* (sic) حجر اليورى; on l'appelle aussi le *r'end*, رَئِنْد, rouge.



Râs Doû' ². Racine du *kleikh* كَلِيخ. راس ضو.

Ratinedj' ³ (fém.). C'est la *radji'a*, رَجِيْعَة, qui n'est autre que la gomme de pin.

Râzyâtem' ⁴ (fém.). C'est le fenouil (*basbâs*). رازياتم.

Râmik' ⁵. Composé de plantes médicinales comme le mastic, le benjoin et autres choses. رامك.

1. Non identifié.

2. Le *kelkh*, *klíkh*, *kellakh* est la *ferula vesceritana*.

3. Résine du pin (*radjina* رَجِيْنَة, d'après Leclerc, p. 310). Au Maroc, on appelle ainsi (*rejina*) la colophane importée d'Europe pour les violonistes et que les Marocains sucent pour guérir les affections du larynx.

4. Fenouil, *râzyâtedj* رازيانج, d'après Leclerc, p. 308 et Guigues. J. A., p. 66; Leclerc donne aussi *razianeq* رازيانق. Au Maroc, on l'appelle *besbâs*; la graine n'est pas employée, mais la plante est mangée verte et crue.

5. C'est le sirop de *ramik*, à base de noix de galle, de miel, de cannelle, etc. Cf. Guigues, J. A., p. 521 et Leclerc, p. 315.

رجل العذاب **Ridjl al-‘adhâb** (ou رجل العفاب, *ridjl al-‘oqâb*) (pied de vautour); s'appelle en berbère واطلان *ouatlân*.

رجل الحمام **Ridjl al-ḥamâm**³ (patte de colombe) masc. S'appelle *ḥousn al-djournân* (la beauté de la perle). Sa feuille ressemble à la feuille de laitue (خس) avec une racine rouge.



سرحن **Sarḥan**³ (masc.). C'est le *qaṭaf*, فطب, qui s'appelle en « langue de Roum » *'euchbat el-klâb* (herbe des chiens) et *el-baqlat edh-dhahabya* (légume doré).

سداب **Soudâb**⁴. S'appelle communément البجيل *el-fijil*, et en berbère *aourm* (Une note marginale dit : c'est

1. *Ptychotis* d'après Leclerc, p. 310 (c'est l'*athlilal* اطليلال), arroche d'après *Pays du Mouton*, p. xcv (رجل الجراد).

2. *Anchusa*. Cf. Leclerc, p. 310 et Guigues, J. A., p. 531.

3. Peut-être *sarmaq* سرمن, arroche (Leclerc, p. 324), la synonymie de ce nom avec *فطب* et *بقة الذهبية* étant établie dans Leclerc, p. 304. *'Euchbat el-klâb* ne se trouve dans aucun auteur.

4. Rue, d'après Leclerc, p. 323 et Foureau, p. 17 et 37 (*fidjel*, *aourmi*). Le Dr Leclerc ajoute en note : « La rue se dit généralement en Algérie *fidjela*... Les Kabyles lui donnent le nom d'*aourmi*. » Au Maroc, *souddab* et *ḥarmel* sont synonymes et désignent la rue ; le *fijil* est le radis.

la plante appelée *el-fijil*, c'est aussi *aouta* اوطة et *aourmâ* (اورما).

سنوجان *Sanoûdjân*¹. Racine d'une plante du Maghreb, appelée par les gens du peuple *bou chouika* (père à la petite épine).

سسم *Samsam*². C'est le *djouldjoulân*, جملان.

سماق *Soumâq*³. Arbre qui s'élève de terre à environ une *qâma* (1^m,50 à 1^m,70) et qui a deux branches; ses fleurs ont une couleur tirant sur le rouge; il a des grappes de grains rouge lentille semblables aux grains de poivre. On dit que cet arbre s'appelle en berbère *el-aouard* (ou *aoured*) الاورد.

سليخ *Salikh*⁴. Connue dans les boutiques des *'atlarin*, où on l'importe d'Orient; il a une écorce rouge. Il y en a plusieurs espèces: la meilleure est celle dont la couleur est rouge et l'odeur agréable.

سدراء *Sedrá*. C'est un des parfums, la résine de chène

1. Non identifié. Cette plante ressemble, paraît-il, au potiron, avec une feuille épineuse; elle donne de petites courges rondes comme de petites oranges.

2. Sésame. Cf. Leclerc, p. 323.

3. Sumac. Cf. Leclerc, p. 321; Foureau, p. 38 et *Pays du Mouton*, p. cv, qui ne donnent pas de nom berbère.

4. *Acanthus mollis*, d'après Foureau, p. 37; cannelle ou quinquina, d'après Leclerc, p. 318 (*salikha* سليخة). On appelle *selikh*, au Maroc, tout arbre, toute plante qui s'écorce.

qu'on appelle *sindyân* ; d'autres disent que c'est la graine du cèdre.

سكابينج **Sakabindj**¹. Arbre que les Berbères appellent *sa'iten* ساعيتن.

سنا **Senâ**². C'est le séné *ḥaramy*, connu en Orient.

سوس **Sirâdj**³. C'est la racine de réglisse سوس.

سلجم **Saljam**⁴. C'est le navet, *lift*, dont il y a deux espèces..

سيسنار **Sisnâr**⁵ (masc.). C'est le *semmâm*, سام, dont la feuille est semblable à la feuille de menthe, نعناع, si ce n'est qu'elle est plus large ; cette feuille sent très bon.

1. *Sagapenum*, d'après Leclerc, p. 333 et Guigues, J. A., p. 70. Ce dernier auteur dit : « gomme-résine qu'on croit produite par la *Ferula Scowitziana* DC ; c'est le serapinum du moyen âge, devenu introuvable. » Notre texte semble indiquer que cet arbre existe chez les Berbères.

2. Séné. Cf. Leclerc, p. 325. Il croit dans le R'arb, mais on emploie plutôt le séné importé.

3. Cf. Leclerc, p. 327. *'arq es-sous*, bois de réglisse importé, au Maroc, qu'on suce pour guérir du rhume ; *robb es-sous*, variété plus douce.

4. Cf. Leclerc, p. 330. Ces deux mots se disent au Maroc pour le navet, mais *lift* est le plus courant.

5. Non identifié.

لبان **Sâlis**¹. C'est le grain du *loubbân*, سالیس.

سنت **Sant**². C'est l'orge à écorce, que le peuple appelle « orge du Prophète » شعیر النبی.

عصص **Sâl**³ (masc.). C'est l'*'afç*, سال.

زعفران **Senfâqya**. C'est le safran, سنڨیا.

تڨاح **Sendjeres** (masc.). C'est la pomme, سنڨرس.

سڨردیون **Saqardyoun**⁴ (masc.). C'est l'ail sauvage.

اسڨانس **Salma**⁵ (fém.). Elle est connue; ses feuilles ressemblent aux feuilles de lentisque blanc (*dour*); on l'appelle aussi *asfânes*, سالمة.

1. Le *loubbân*, d'après *Pays du Mouton* p. LXXV, serait la résine du pistachier de l'Atlas.

2. Cette orge sauvage, à épi nu, existe au Maroc, sous le nom d'*orge du Prophète*. Les bêtes de somme la mangent, et parfois aussi les paysans, pour obtenir la *baraka* (bénédiction) du Prophète.

3. Galle, cf. Leclerc, p. 266 et Guigues, J. A., p. 526. La noix de galle s'appelle *'açfa* au Maroc (عصبة): elle sert à teindre en noir: les femmes en font une pommade et s'en mettent sur les cheveux pour les rendre soyeux et noirs.

4. *Scourdioun* سڨردیون, d'après Leclerc, p. 338. Au Maroc, on l'appelle *thouim el-r'ela*.

5. Sauge. Cf. Leclerc, p. 340. Au Maroc, *souak en-nebí* se boit comme du thé contre le rhume; fait transpirer. Lorsqu'un individu ne transpire pas, on l'asseoit sur une infusion de sauge.

سلموا الماء **Salamoû l-mâ**¹ (masc.). C'est le *djâr en-nahr* (voisin de la rivière) et le peuple l'appelle *lisân el-djerou*, لسان الجروا (langue de chien); il pousse à la surface de l'eau; sa feuille est comme la feuille de *defla* (laurier rose).

حىض **Silq**² (masc.). C'est le *homêd*, سلق.

ورغى **Selâm abraç**³ (masc.). C'est l'*ouarar'y*, سلام ابرص.

سنلب بن دروان **Senlef ben Derouân**⁴ (masc.). C'est le coing, *safardjal skemjebîn*, سكرجال اسكجين qui équivaut au vinaigre et au miel ensemble.

ثمر هندی **Thamar hindy**⁵. Les gens du Soudan l'appellent *boû çouçouâ*, بوضوضوا.

ثوم **Thoûm**⁶. Il existe une espèce sauvage et une espèce

1. Indéterminé. Cette plante, appelée *lisân el-kelb* (langue de chien) au Maroc, fait transpirer, rien qu'en couvrant l'individu de ses feuilles.

2. Bette. Cf. Leclerc, p. 332 et 136 (حماض) *hommadh, rumex*).

3. سام ابرص *Sâm abraç* d'après Leclerc, p. 117. ورغى est sans doute le *geckos*, espèce de sauriens.

4. Le *skemjebin* ou *sakandjabir* سکنجیر est le gingembre. Cf. Leclerc, p. 120.

5. Tamarin. Cf. Leclerc, p. 343.

6. Ail. Cf. Leclerc, p. 350 pour l'ail sauvage. On l'appelle ail des serpents au Maghreb parce que, suspendu aux poutres d'une maison, il chasse les serpents.

cultivée. L'espèce sauvage est le *thoum el-haya* (ail de serpent) ; cuit, il étanche la soif et guérit la rage.

نجم **Thil**¹. C'est le *nadjam*.

*
* *

خولنجال **Khoûlindjâl**². Racine rouge importée de l'Inde et qu'on trouve dans les boutiques des *'attârîn* ; elle est utile contre les maladies des reins et de la vessie, et guérit l'incontinence d'urine.

صبصاف **Khilâf**³. C'est le saule.

خطمی **Khetemy**⁴ (masc.). S'appelle en arabe *ouard ez-zouân* (rose d'ivraie) et en berbère *tebencert*, تنصرت ; on dit qu'il a beaucoup d'utilité en médecine.

خشخاش **Khechkhâch**⁵. Il y en a plusieurs variétés ; les plus connues sont l'espèce sauvage et l'espèce cultivée.

1. Chiendent (*nedjil, kezmir, nedjdjim, nedjir*). Cf. Leclerc, p. 350. Au Maroc, on le donne à manger aux bêtes de somme.

2. Galanga. Cf. Leclerc, p. 352.

3. Cf. Leclerc, p. 354.

4. Guimauve (ورد الزوال, rose de *zaoual*, et, en berbère, *tibensort*

تنصرت, avec un س) d'après Leclerc, p. 356. Foureau, p. 26, l'appelle *khetmia*, *ouerd el-merdja*, *bineçar*, *tebencert*.

5. Pavot. Cf. Leclerc, p. 352.

خرواع **Kherouâ'** (masc.). C'est l'*ouriouñ*, اوريون en langue populaire et non le ricin très connu qui a été décrit à la lettre *ba*.

خردل **Khardel**¹ (masc.). C'est la graine d'une plante, qui est le *yarhamou*, يرحموا.

خيارشنبر **Khiârchenber**² (masc.). C'est la caroube indienne, *al-kharroub al-hindy*.

خصى الثعلب **Khouçça ath-tha'la b**³ (testicules de renard) qui s'appelle en persan *boû zeiden*, بوزیدن.

خصى الكلب **Khouçça el-kelb**⁴ (testicules de chien), c'est la *haya ou maila* (vivante et morte).

1. Moutarde. Cf. Leclerc, p. 354. Importée au Maroc et vendue à l'*atlarin*; on ne la consomme pas, mais on l'emploie pour donner de la fixité à la peinture sur bois.

2. Cassia fistula. Cf. Leclerc, p. 358.

3. Orchis, *bouzeidan* du Maghreb بوزيدان مغربي, d'après Leclerc, p. 357, ce qui prouverait que ce surnom n'est pas persan, mais maghrébin.

4. Orchis, d'après Leclerc, p. 357, qui dit en note du n° précédent : « En Algérie, on donne généralement à toute orchidée le nom de *haya ou mita*, la vivante et la morte. »

Il en est de même au Maroc; la *haya ou maila* se vend à l'*atlarin* pour faire des talismans; elle sert aux femmes à « réveiller les sens morts » et à « tuer les sens vivants »; on l'emploie en fumigations et même mélangée aux aliments.

Khount¹. C'est le *berouaq*, **برواق** (asphodèle).

Khiry² (masc.). C'est ce qu'on appelle *al-khily* en langue populaire.

Kharnoûb³ (masc.). S'appelle **خروب المعز**, carroube de chèvre, et en berbère *tarilt*, **تريت**.

Khoubâza⁴ (masc.). C'est le *khazz*, **خز**, (voir) à son chapitre.

Kharbeq⁵ (masc.). Blanc et noir; on n'en trouve pas chez nous au Maghreb, où il est seulement importé.

Kharroûb as-Soudân⁶. C'est ce qu'on a

1. *Khontsa*, **خنتي**, asphodèle, d'après Leclerc, p. 356. Au Maroc, on dit aussi *khontsa*; on le vend à l'*aṭṭārîn* pour faire des sortilèges.

2. Giroflée. Cf. Leclerc, p. 360. Assez répandue au Maroc sous le nom de *khily*.

3. Le *Pays du Mouton*, p. LXV, donne **خروب المعز** comme synonyme de **خروب الكلاب**, *anagyris fetida* (et non *ceratonia siliqua*, qui est la carroube); il donne en kabyle **خروب = تيريلت**, *tirbill*.

4. Mauve, d'après Leclerc, p. 355 (on l'appelle *khobaiz* **خباز** ou **خبيز**). Au Maroc, on dit indistinctement *bqol* (dans les villes) et *khobbizâ* (dans les campagnes). On en distingue deux espèces, la grande, *khobbizat el-baqar* (*kh.* des bœufs) qui est mauvaise et mangée seulement par les bœufs, et la petite, *khobbizat el-ḥorra* ou *er'-r'enîmya* (des moutons), bonne à manger. La longue grappe verte qui porte les graines sert aux enfants à attraper les scorpions.

5. Ellébore. Cf. Leclerc, p. 354.

6. Gour (*bdellium* bleu) d'après Leclerc, p. 360.

mentionné sous le nom de *serken*, سرکن; il a pour propriété de rendre le coït agréable; de nature chaude et sèche, il rend agréable les plaisirs de la bouche; lorsqu'on boit de l'eau après l'avoir absorbé il rend les aliments digestifs.

خمان *Khamân*¹ (masc.). C'est le *khâbery*, خايرى.

*
* *

ذنب الخيل *Dhenb el-khîl*² (queue de chevaux). Appellations populaires *khall*, خل et *râbet*, رابط.

*
* *

ترهلا *R'âf*³ (masc.). C'est le *terheldâ*, غاب.

غار *R'âr*⁴. On dit que c'est une plante médicinale connue, une chose blanchâtre qu'on trouve dans le cœur du cèdre, comme le chou du palmier, tendre et léger.

1. Grand sureau. Cf. *Pays du Mouton*, p. lxxv, et Guigues, J. A., p. 540. *Khâbery* ne se trouve pas dans ces ouvrages.

2. Prêle, ذانب الخيل, d'après Leclerc, p. 364.

3. Le Dr Leclerc dit en note, p. 176, que le *thoubaq* ou *inula conyza* s'appelle en berbère ترهلا *terhalâ* et *terhalân* ترهلان, et qu'il est employé pour le غابث *r'âfet* ou eupatoire.

4. Non identifié.

R'obeïz¹ (fém.). C'est la *tiz'â*, **تيزعا** en berbère.

R'âr² (fém.). C'est le *chadjarat ar-round* et sa baie est nommée *ḥabb el-r'âr*, en langue populaire *'açâ Moûsa* (bâton de Moïse).

R'arb³. Les médecins sont en désaccord au sujet de cette plante; la vérité est que c'est le saule, **صيصاب**.

R'âz⁴ (masc.). Connue : c'est le fruit du *doûm*; d'autres disent que c'est le *saqîl*, **سفيل** (?) bleu.



Chaqâq⁵ (masc.). C'est l'*Abou n-No'mân*, **ابو النعمان**, et on l'appelle aussi *taïkouk*, **طيكوك** en langue populaire.

1. Le Dr Leclerc, p. 323, dit avoir vu employer l'écorce de racine d'épine-vinette, ou *tizr'â*, **تيزرا**, pour colorer en jaune.

2. Graine de laurier (cf. Leclerc, p. 156); le laurier se dit en Algérie *rond* **رند**.

3. « Le saule d'Egypte porte encore le nom de **gharab**. » Guigues, J. A., p. 499.

4. Nous avons parlé déjà assez longuement du fruit du *doûm* (*r'âz*) à l'article *khchal*.

5. Anémone; *chaqaïk ennomân* **شفايق النعمان**, d'après Leclerc, p. 368; *cheqaïq el-ma*, *Ben Naâmane* **ابن النعمان** (renoncule des marais), d'après *Pays du Moulon*, p. xxv. Cf. aussi Guigues, J. A., p. 539.

شخترج Chakhtroudj¹ (masc.). C'est le *djouz el-'ouryân*, جوز العريان ; on dit qu'il sort du goudron (*qiṭrân*) et qu'il est un des encens les plus connus.

شاه شبروم Châh Chabroûm². C'est le *ḥabeq er-reqiq el-qourounfly* (basilic mince).

شفاقل Chaqâql³ (masc.). On l'appelle carotte sauvage, جزري.

1. شيطرج, *chīṭaradj*, *lepidium*, d'après Leclerc, p. 369. « L'espèce indienne est la substance connue sous le nom de thé تاي que les habitants de Fez boivent avec du sucre en guise de café. » Le Dr Leclerc ajoute en note : « Quoi que l'on pense de ce rapprochement que l'auteur fait de la feuille de thé avec celle de passe-rage, il n'en reste pas moins ce fait qu'à l'époque d'Abderrazzaq, c'est-à-dire au commencement du XVIII^e siècle de l'ère chrétienne, le thé était connu à Fez et ne l'était pas à Alger. » Nous nous rangeons à l'avis d'Abd ar-Razzâq qui dit seulement qu'on buvait à Fès, sous le nom de thé, l'infusion d'une plante qui n'était pas du thé. Le thé est en effet d'importation anglaise très récente au Maroc ; son usage ne remonte pas à plus d'une quarantaine d'années, et on trouve fréquemment dans les campagnes des gens qui vous parlent des premiers paquets de thé et des premières théières qui avaient fait leur apparition dans le pays. Un vieillard nous disait que, n'ayant jamais vu personne préparer le thé, il avait mis la première fois dans sa théière un pain de sucre tout entier avec le papier et la ficelle. Actuellement encore, il existe un grand nombre de tribus berbères chez lesquelles le thé n'a jamais pénétré ; nous avons connu des Berbères à Fès qui n'en avaient jamais bu.

2. Basilic, شاه شبروم, ou حبق الرفيق ; cf. Leclerc, p. 375. Le *qourounfel* est l'œillet.

3. Eryngium, شفاقل *chaqaqoul*, d'après Leclerc, p. 370.

شجرة البراغيث *Chadjarat al-barâr'ith*¹ (masc.). C'est la *terheldâ*, ترهلا; d'autres disent que c'est la *zîla*, الزيتة.

شجرة البق *Chadjarat al-baq*² (masc.). C'est le *derdar*, دردر (orme ou frêne).

شليم *Chilem*³ (masc.). C'est le grain de *zouân* qui se trouve au milieu du froment (*hintâ*).

شبرم *Chebrem*⁴. Arbre du *tioû'at*, تيوعت.

شعر الغول *Cha'r el-r'oûl*⁵ (masc.). On l'appelle *cha'r el-khanzîr* (cheveu de porc), *cha'r el-khyâr* (cheveu de concombre), *cha'r el-arḍ* (cheveu de terre) et *cha'r el-djinn* (cheveu de djinn).

1. « On lit dans Ebn Beithar que le thoubaq se dit en berbère *ter-hâlan* ترهلان et *terhalâ* ترهالا... Le thoubaq nous paraît être un conyza et probablement l'espèce dite pulicaroides ou herbe aux puces. » Leclerc, p. 176. Cette remarque est confirmée par notre texte, *chadjarat al-barâr'ith* voulant dire « arbre aux puces ».

2. Arbre aux punaises. Cf. Leclerc, p. 372. Nous en avons parlé précédemment.

3. Ivraie (ou alpiste, voir plus haut *zouân* et *zouâl*). Cf. Leclerc, p. 369.

4. Scammonée, d'après Leclerc, p. 371; *zilla macroptera*, d'après Foureau, p. 13, et *Pays du Moulon*, p. xxii. Aucun de ces auteurs ne parle du *tioû'at*.

5. Capillaire, d'après Leclerc, p. 371 (note: cheveu de Vénus, *r'oûl* étant la déesse Vénus). Au Maroc, *r'oûl* est tout simplement une espèce de djinn, qui suce le sang des morts.

شعر الحمار *Cha'r el-himâr*¹ (masc.). C'est la *kazbourat el-bîr* (capillaire), qu'on appelle aussi *el-berchâouchân*.

شاه البلوط *Châh el-balloût*. Cette expression signifie « sultan des glands » ; on l'appelle aussi *al-qastâl* (châtaigne).

بتش *Chebt*² (fém.). C'est le *betech*, شيت.

شدنج *Chadîndj*³ (fém.). C'est la graine noire (*habbat as-soûda*), le cumin noir en langue populaire.

شوج *Chanoûdj*⁴. Il a beaucoup de propriétés. Chaud et sec au second degré ; coupé et dissous, il est utile pour les maux de dents, la migraine froide et l'alopecie ; respiré, il guérit les rhumes de cerveau, ouvre les tissus des malades et guérit l'hémiplégie lorsqu'on le boit ou qu'on s'en sert comme pommade. Mélangé avec du lait, il guérit les maladies de foie ; employé comme onguent, il fait sortir les vers et les pustules et guérit les hémorroïdes ; en fumigation, il guérit les piqûres de scorpion et des bêtes venimeuses ; son onguent guérit les articulations (rhumatismes?) et la

1. Capillaire, qu'on appelle aussi حية الحمار barbe d'âne. Cf. Leclerc, p. 52 et 212.

2. Aneth, plante qui se rapproche du fenouil ; cf. Leclerc, p. 371 ; Foureau, p. 12, *chebet* ou *achebet*, *ridolfia segetum* ; Pays du Mouton, p. xxii, *Chebet*, *besibsa*, *moutâr*.

3. La graine noire, *habbat as-soudâ*, est la nigelle, *choûnyz* شونيز, d'après Guigues, J. A., p. 90.

4. Peut-être *sânoudj* سانوج, synonyme de *choûnyz*, nigelle, d'après Leclerc, p. 370.

fièvre froide. Il sert à l'usage externe et à l'usage interne ; la dose est d'un demi-mithqal.

شكران **Charkrân**¹. C'est le *sîkrân*, سيكران, le *kînkeṭ*, كينكط.

حسرانه, **Chèh chkā**². En langue populaire *ḥasrâna*, شح شكا.

شجرة **Cherâb**³ (masc.). C'est l'arbre à goudron, شراب ; le *tîn*, طين en berbère.

رهمج, **Chekâ**⁴ (masc.). C'est le *rahj*, شكا.

شراب البار **Cherâb el-fâr**⁵. S'appelle aussi *cherâb al-hâlek*; lorsqu'une souris en mange, elle meurt ; les rats meurent en sentant l'odeur de cette souris.

ييوم, **Cha 'ir**⁶ (masc.). C'est l'*yamoûm*, شعير.

1. Jusquiame, *choukarân* شكران, ou *sîkrân* سيكران, ou *boundj* بنج. Cf. Leclerc, p. 369. Foureau, p. 13, appelle *choukrâne* la ciguë.

2. Non identifié.

3. *Cherbin* شربين (oxy-cèdre), d'après Leclerc, p. 372 : « c'est l'arbre qui donne le goudron. »

4. Arsenic, *chouk* شك, *halik* هالك, poison de rat سم البار, *rahadj* رهمج. Cf. Leclerc, p. 373.

5. Mort-aux-rats, sans doute identique au précédent, l'arsenic.

6. Orge. Sur la tisane d'orge, cf. Guigues, J. A., p. 90.

شیرزن **Chîrzen**¹. C'est l'urine de chauve-souris (*khouf-fâch*), d'autres disent son lait.

LES 'ACHCHÂBÎN DE FÈS.

Les plantes médicinales, *a'châb* اعشاب, sont généralement vendues, dans les petites villes, chez les 'attarîn (épiciers et marchands de parfums); elle font partie de l'aṭrya. A Fès, il y a dans l'aṭṭârîn un souq spécial, les 'achchâbîn, qui vendent les simples.

Il existe deux 'achchâbîn: l'*achchâbîn-el-kebîr* (le grand), qui se trouve dans le quartier dit *ḥauma qabîb en-nâqes* (*Djouṭya*) et l'*achchâbîn eç-cer'îr* (le petit) situé auprès de Moulay Idrîs. Dans le premier, composé de 25 à 30 boutiques, on vend toutes les plantes médicinales. Dans le second, on vend uniquement l'*ochba roûmya* (salsepareille), dépuratif pour un grand nombre de maladies et principalement les affections vénériennes. Il y a là une dizaine de commerçants qui font venir l'*ochba* d'Amérique et la débitent en branches, en morceaux et en poudres. La consommation de cette plante est tellement considérable que chaque boutique en vend pour 20 à 25 douros par jour, et comme elle coûte cher, il faut un plus gros capital pour ce commerce que pour celui du grand 'achchâbîn.

Les plantes vendues dans ce dernier marché sont apportées à l'aṭṭârîn par les muletiers de Marrâkech, de Tafîelt, de Râbat, qui les remettent à de gros commerçants de l'aṭṭârîn. Lorsque ceux-ci en ont ainsi une grande quantité,

1. *Chizrak* شیرزق, d'après Ibn Beithar (quelques copies portent شیرزق *chirzak*). Cf. trad. Leclerc, II, p. 356-357.

Za'tar, زَعْتَر.

Vient du village de Lamṭa (Zalar').

C'est un sudorifique; on en fait des infusions pour fortifier, faciliter la digestion et guérir les refroidissements.

Le *rṭal* 'aṭṭāry vaut 1 peseta ($\frac{1}{4}$ bilioun).

Tiquentast ou **Tajentist**, تَجَنْطَسْت.

Vient du pays des Braber et s'exporte en Europe. Les 'achchābīn de Fès croient que les Européens s'en servent pour faire de l'or; les habitants de Soûs l'emploient, paraît-il, en alchimie.

Il est amer et fortifiant. Il y deux manières de s'en servir : 1° on le pile en poudre et on le mange cru, mélangé avec la semoule (*semīd*); 2° on le pile et on le mélange avec du miel pour le manger cru.

Le *rṭal* : $\frac{1}{4}$ bilioun (1 peseta).

Sarr'ina, سَرَّغِينَة.

Croît dans les régions sablonneuses et s'exporte en Europe.

On en fait ici des fumigations pour fortifier et purifier; les femmes la pilent et la mangent. Très puissante contre les démons : lorsqu'on craint qu'un nouveau marié soit *mou-thaqqaf* (impuissant), on le fumige, ainsi que sa fiancée, avec la *sarr'ina*, pendant les sept jours précédant le mariage.

Le *rṭal* vaut ordinairement $\frac{1}{4}$ bilioun (1 peseta), mais ce prix est très variable; le quintal qui vaut généralement 25 pesetas en gros s'est vendu jusqu'à 10 douros cette année.

'Achoûb ou **Oudhen el-ḥalloûf**, عَشُوبُ اِذْنِ الْحَلَّوبِ.

Croît en plein champ; le Djebel Zalar' en est rempli.

Les femmes en mangent, après l'accouchement, pour

arrêter l'hémorragie ; on le mélange avec le kouskous qu'on cuit, à la vapeur, ou avec la *ḥarîra* (soupe) du matin.

Le *rṭal* : 4 bilioun.

R'arinqoû, غرنقوا.

Plante parasite qui croît dans l'intérieur du cèdre (*erz*). On l'apporte de Sefrou, du Djebel Fazâz et des Benî Ouaraïn.

Guérit les coliques infantiles : pilée et mélangée avec de l'huile, elle est placée sur la bouche de l'enfant, qui s'endort et cesse de crier. On croit ainsi qu'il est soulagé, bien qu'il paraisse avoir subi simplement l'effet d'un soporifique.

Les grandes personnes la pilent et l'avalent pour se purger.

Le *rṭal* : 1 douro.

Baïd el-r'oûl, بيس الغول (œuf d'ogre) ou *târyala* تارية.
Vient du Zalar'.

C'est une plante qui s'étale par terre en projetant un petit fruit rouge analogue à une petite tomate appelé *baïd al-r'oûl*.

Ce fruit fait engraisser les femmes dans des proportions considérables ; la racine a les mêmes propriétés. On la fume aussi contre le rhume.

Le *rṭal* : 2 pesetas.

Nanoûkha, ننوخة .

Vient du Zalar'.

Préventif contre la soif : on le met dans l'eau froide et on le laisse infuser, puis on boit cette eau.

Le *rṭal* : jusqu'à 4 pesetas.

Baboûndj, Bâbenoûdj, Beïbenoûdj, بيبنوج.

Croît dans tous les jardins de Fès.

On en fait de l'huile, *zit babnouûdj*, qui est vendue par les médecins pour guérir les rhumatismes et les maux de reins, au moyen de frictions aux articulations. La plante en infusion est une panacée universelle.

Le *r!al* vaut jusqu'à 2 pesetas.

Kamoûn çoufy ou **Kamoûn Boû Çoufa**, **كمون بو صفة**.

Vient du Sahara. On l'apporte du Touat dans de petits sacs de cuir appelés *meziouûd* en peau entière de gazelle mort-née, le poil en dehors.

On le fait cuire dans de l'eau et on boit cette eau pour guérir des maux de ventre, des indigestions et des gastralgies.

Le *r!al* : jusqu'à 2 douros.

Khazâma, **خزامة**.

Vient du *Haouz* de Marrâkech, d'où l'apportent les *ham-mâra* (muletiers). Les femmes la boivent en infusion, en cas de pertes de sang trop excessives, et aussi comme fortifiant, antilymphatique.

Le *r!al* : de 3 *bilioun* à 1 peseta.

Azîr, **ازير**.

Vient des Aït Youssy, grand arbre.

On en fait des infusions comme dépuratif et aussi des fumigations.

Le *r!al* : 1 peseta.

'Ar'ar, **عرعر**.

Vient des Aït Youssy, grand arbre.

C'est un vomitif. On l'emploie surtout contre les empoisonnements, en le faisant boire, fruit et feuille, mélangé avec du *leben* (petit lait).

Absorbé avec de l'eau pure, l'*'ar'ar* n'est plus un vomi-

tif; il a pour propriété d'augmenter le lait des femmes. Celles-ci ne le mélangent pas, elles l'absorbent et boivent de l'eau après. Il est très puissant contre les démons de toutes catégories qu'il fait éternuer et fuir.

Le *ṛtal* : 1 peseta.

Queçt el-haya, (ou) el-hajal. (فصّة الحية (الحجل) (Crête de serpent ou de perdrix).

Vient du Zalar'.

Vomitif et purgatif à la fois. Lorsqu'on a des coliques, on le mélange avec le *halhal*, on le fait cuire et on en boit l'eau. Astringent, il est employé seul contre les hémorroïdes : on en boit l'eau et on en fait des fumigations sur les parties malades.

Les branches, attachées en paquet et brûlées sur un réchaud, chassent les mouches.

Le *ṛtal* (sec) : 2 pesetas.

Cheih, شيج.

Vient des Cheraga et des Oulad Djama'.

Cuit avec de l'*azîr* et placé sur un bouton ou un abcès, le fait mûrir, crever et cicatriser. Les femmes boivent la tisane de *cheih* pour accélérer l'écoulement du sang menstruel.

Le *ṛtal* : 4 bilioun.

Cheih Rkhicy, شيج رخيصى.

Importé, de La Mecque disent les uns, d'Europe disent les autres.

On en avale une pincée à sec ou on le fait cuire dans du lait qu'on boit pour guérir du versolaire. A défaut de cette plante, on emploie la précédente (*cheih*) pour le même usage.

Le *ṛtal* : 3 ou 4 pesetas.

Heulba, حلبة.

Cultivée chez les Cheraga, les Oulad Djama', dans les environs de Fès, d'El-Qçar ; apportée aussi de Marrâkech.

Fortifiante et assainissante. On la fait cuire dans de l'eau qu'on boit ensuite ; d'autres la pilent et la mangent avec du couscous ou de la *harîra* ; d'autres l'avalent en grains et boivent après. Après l'absorption, on transpire une sueur grasse et on sent l'odeur forte de cette plante qui sort par les pores.

Lorsque les chevaux et mules manquent d'appétit et sont fatigués, on leur fait manger un mélange de *heulba*, de *horf* ou *habb er-rechâd* et de beurre (le beurre est employé d'une façon générale pour purger les animaux).

Le *r̥tal* : 1 peseta.

Horf ou **Habb er-rechâd**, حروب (حبّ الرشاد).

Cultivé chez les Cheraga et les Oulad Djama'.

Absorbé en pincée à sec et suivi d'un verre d'eau, il est fortifiant, réchauffant, excitant. On l'emploie mélangé avec la *heulba* pour les animaux.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Sânoûdj, سانوج.

Cultivé dans le R'arb.

Mélangé avec du miel, il est employé comme fortifiant et remède contre la rétention d'urine.

Mélangé avec le *harmel* (rue) et en fumigations, fait fuir les démons.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Harmel, حرمّل.

Vient du Zalar'.

Employé en fumigations lorsqu'on est fatigué, qu'on a mal à la tête ou qu'on veut chasser les démons. Pilé et

mélangé avec de l'huile, il étourdit et endort les enfants qui se plaignent de maux de ventre.

La nouvelle accouchée se fumige avec le *ḥarmel* mélangé à de l'alun (*chab*) pour resserrer les tissus.

On pile le *ḥarmel* avec du henné et de l'alun et on en barbouille les nouveau-nés au lieu de les laver.

Le *rṭal* : de 2 à 4 *bilioun* suivant les années.

Chensgoûra, شنسفورة.

Vient du Zalar' et du Bastyoûn de Bâb Ftoûh.

Employé contre le mal de tête en infusion qu'on boit ou, plus souvent, pilé et mélangé avec un peu d'eau pour être réduit en pâte dont on s'enduit la tête.

Le *rṭal* : 1 pes. 50.

Zeri'at el-kettân, زريعة الكتان (graine de lin).

Cultivée dans le R'arb.

Excitant ; on en fait des cataplasmes pour les boutons, clous, furoncles, etc. Le lin est cultivé dans le seul but d'en retirer la graine ; la tige n'est pas utilisée, le chanvre étant seul travaillé. A Fès, on mélange la graine de lin avec du miel pour faire une confiserie appelée *ḥalaouat el-Kettân*. Les Juifs notamment ont l'habitude d'en manger avec du miel dans certaines fêtes.

Le *rṭal* : 2 pesetas.

Zerî'at el-left, زريعة اللبت (graine de navet).

Cultivée autour de Fès, et vendue par les 'achchâbîn bien qu'elle n'ait pas de propriétés pharmaceutiques connues d'eux, Il y en a deux variétés : le *left beldy*, le plus gros, et le *left el-mahfoûr*.

Kartofa, كرتبة.

Vient du Sahara.

Rafraîchissante. Employée pour endormir les enfants ; les grandes personnes la boivent en tisane lorsqu'elles ont de la gêne dans la respiration.

Le *r̥tal* : 4 pesetas.

Aqorbân, افریان.

Plante sauvage, qui vient dans les terrains pierreux ; apportée à Fès du Zerhoûn. Employée par les femmes contre les pertes de sang en général et particulièrement après les accouchements. Préventif contre les fausses-couches.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Frifra, فريفة.

Vient du Zalar'.

Les femmes s'en servent pour tuer les lentes (*seïm*) et faire pousser les cheveux.

Le *r̥tal* : 1 pes. 25.

Ouard el-Filâly, ورد الميلالى.

Vient du Tafilelt.

Parfum qu'on mélange au *r'assoul* pour laver le linge, à la *khazâma* et à la tige de *rihân* (myrte) pour parfumer la chevelure et la noircir.

Le *r̥tal* : 1 peseta.

Rommân el-mroûj, رمان المروج (grenade des marais).

Vient des environs de Marrâkech.

S'absorbe pilé dans un jaune d'œuf cru, le matin à jeun, contre les évacuations de sang (femmes).

Le *r̥tal* : 5 pesetas.

Besbij, بسبيج.

Vient du Zerhoûn (terrains pierreux).

Purgation : s'emploie soit en infusion, soit réduite en poudre et avalée ainsi, en buvant de l'eau par-dessus.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Zerī 'at el-horriq el-melsa, زريعة الحريق الملساء.

Graine d'ortie qui ne pique pas, vient des jardins de Fès et du Zalar'. Pilé et mélangé au miel, s'emploie contre le rhume.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Zerī 'at Guinguet ou Sīkrân, سيكران.

Pousse sur les vieux murs.

Sert en fumigation dans une maladie de peau appelée *es-sefra* pour faire tomber des parties couvertes de petits vers et les cicatriser.

Elle sert également à étourdir et enivrer (d'où son nom de *sīkrân*). Dans ce cas, on la mélange à la boisson ou aux aliments. On a recours à cette graine pour étourdir les gens auxquels on veut faire subir une opération douloureuse ; on en donne quelquefois aux jeunes mariées pour empêcher leur résistance, ou à une femme dont on veut abuser.

Le *r̥tal* : 2 pesetas.

Litroûn, ليترون.

Mélange de savon indigène, de salpêtre et de chaux, fabriqué au *Mellâh* de Fès.

On le mélange avec du soufre et de l'huile et on l'emploie contre la gale et autres affections similaires.

Le *r̥tal* : 1 peseta.

Asmamem, اسمامن.

Vient des Aït Youssy.

Les femmes qui désirent prendre de l'embonpoint, le

pilent et mélangent cette poudre à la pâte de *r'raïf* qu'on fait cuire dans la poêle.

Le *ṛtal* : 2 pes. 50.

Mentsa, منشة.

Vient du Zalar'.

Les femmes en boivent des infusions pour se fortifier.

Le *ṛtal* : 2 pesetas.

Khachkhâcha, خشخاش (pavot).

Croît dans les jardins de Fès.

On en fait absorber, pilé et mélangé avec de l'huile, aux jeunes enfants pour les faire dormir.

Quelques amateurs d'opium y font des incisions quand il est encore sur sa tige et recueillent le lait qui en découle et qui n'est autre que l'opium.

Le *ṛtal* : 2 pesetas.

Dries, درياس.

Vient du Zalar'.

La racine de cette plante est achetée par les femmes stériles. Elle facilite les accouchements et fait même obtenir des enfants à celles qui n'en ont pas.

Le *ṛtal* : 2 pesetas.

Fouïnya, بونينة.

Vient du Zalar'.

On pile la racine et on la fait cuire dans du lait, on fait ensuite des frictions avec ce lait contre les crispations des membres.

Le *ṛtal* : 2 pesetas.

Blaloûza, بلالوزة.

Vient du Zalar'.

LES MOSQUÉES ET LA VIE RELIGIEUSE A RABAT.

Le nombre des édifices consacrés au culte est considérable dans cette ville ; nous avons malheureusement peu de détails historiques sur la fondation et la construction des principaux d'entre eux, la défiance des gens de Rabat n'ayant d'égale que leur ignorance à ce sujet. Aussi nous espérons que l'on voudra bien excuser la sécheresse de la nomenclature qui va suivre :

I. — MOSQUÉES¹ A PRÔNE.

Les mosquées à prône sont au nombre de six :

1° *El Djâma' El Kebîr*, الجامع الكبير. La Grande Mosquée. Elle est située au *Souq El Kherrâzîn*. Sur la porte, qui est moderne, on lit la date 1229 (1813).

C'est à cette mosquée que lecture publique est faite des lettres du sultan à son peuple : à l'arrivée du message impé-

1. A Rabat le mot جامع, *djâma'* est employé indifféremment pour désigner toutes les mosquées, qu'on y fasse le prône (خطبة, *khoṭba*) ou non. Le mot مسجد, *mesjid*, paraît plutôt réservé aux mosquées où l'on enseigne le *qorân*. Nous adopterons nous-mêmes les qualifications de mosquées à prône et mosquées secondaires, qui ont l'avantage de la netteté.

Lorsqu'il ne contient que de très bonnes nouvelles, elles sont accueillies par trois jours de réjouissances, pendant lesquels on tire chaque matin, à dix heures, une salve de coups de canon.

Dans les dépendances de la grande mosquée se trouve une pièce que l'on appelle المارستان *el mârîstân* ou l'hôpital. Elle avait, en effet, cette destination autrefois et était entretenue sur les fonds des *habous*, mais cette première affectation est tombée en désuétude depuis longtemps et les بناني *bendîq* ou stalles, qui étaient construites pour recevoir les malades, servent, maintenant, de magasins entrepôts. On y place les réserves d'huile, peinture, bougies, etc., etc. nécessaires à l'entretien des mosquées. Dans d'autres de ces *bendîq* s'installent les menuisiers et tous autres ouvriers employés à faire les réparations courantes de l'édifice (volets à remplacer, boiseries à refaire ou à repeindre, etc., etc.

2° *Djâma' Moulay Slimân*, جامع مولاي سليمان. Cette mosquée se trouve sur la grande voie d'Es Souïqa.

3° *Djâma' El Guezzârîn*, جامع الجزائر. La mosquée des Bouchers, sise dans la rue dite *Es Souq El Fouqy*.

4° *Djâma' El Qaçba*, جامع الفصبة. La mosquée de la Qaçba appelée aussi *Djâma' El 'Atiq* (pour *El Djâma' El 'Atiq*) الجامع العتيق : La vieille mosquée.

Elle est construite dans l'enceinte de la qaçba; elle se

1. *Istiqçâ*, t. IV, p. 171 : « Il (Moulay Slimân ben Moḥammed) « fit bâtir la grande mosquée de *Rbaṭ El Feth* et édifia son pied à « terre de *Dâr El Baḥr* (El Guebibât?). » Ce premier a régné du 17 Redjeb 1206 au 4 Rabi' le 1^{er} de l'année 1238 (1791 à 1822).

6° *Djâma' En Nâçiriya*, جامع الناصرية ou *Zâouyet Sidi*

Ahmed ben Nâceur, زاوية سيدي احمد بن الناصر.

A la fois mosquée et zâouya, elle se trouve dans le quartier central de la ville, c'est-à-dire à Boû Qroûn.

II. — MOSQUÉES SECONDAIRES.

Dans aucune des mosquées suivantes il n'est fait de *khoṭha*. Il est cependant passé dans l'usage de les appeler *djâma'* et nous respecterons cet usage.

1° *Djâma' El Oubira*, جامع الأبيرة. Sise dans le quartier du même nom.

2° *Djâma' Morino*, جامع مرينو. Sise dans une rue transversale à laquelle elle a donné son nom et qui rejoint la grande voie de *Ridjâl Eç-Çoff* du quartier d'*El Guezâ'*,

3° *Djâma' Sidi Ech Châdhely*, جامع سيدي الشاذلي.

4° *Djâma' El Guezâ'*, جامع الجزاء.

Ces deux dernières mosquées sont situées dans le quartier d'*El Guezâ'*.

5° *Djâma' Sidi El R'omâry*, جامع سيدي الغماري. Sise dans la rue dite *Zenqet Sidi Berrezzouq*, زنقة سيدي بالرّزّوف, non loin de *Bâb El Djedid*, sur les confins des quartiers d'*El Guezâ'* et d'*Es Souïqa*.

6° *Djâma' Qouÿrâ*, جامع فوريا. Sise dans le quartier d'*Es Souïqa*, rue dite *Zenqet El Khaddârîn*, زنقة الحضّارين ou rue des maraîchers.

Dans cette mosquée professe actuellement le cheïkh *Sidî Moḥammed Er Rer'r'dy*, سيدى محمد الرّغاي, qui donne l'enseignement à vingt élèves environ. Son programme est le suivant :

A huit heures du matin, explication de l'*Alfiya d'Ibn Mâlek* et, après la prière du *mor'reb*, lecture et explication du texte d'Ibn 'Âchîr intitulé *المُرشد المَعِين عَلَى الضَّرُورَى* (le guide adjuvant pour acquérir les connaissances indispensables en matière religieuse).

7° *Djâma' Sidî El Qajeïry*, جامع سيدى الفجيري. Sise à *Soûq El Kheyyâtîn*, سوق الحياطين (le marché des couturiers) quartier d'*Es-Souïqa*.

Dans cette mosquée se trouve un lecteur public ou *mououeriq*, مُورِق : les lectures ont lieu après les prières de midi et de l'après-midi (*dhoheur* et *'acer*).

8° *Djâma' El Kherrâzîn*, جامع الخزازين. La mosquée des cordonniers. Elle est sise dans la région dite *Soûq El Kherrâzîn*, quartier d'*El Hofra*.

9° *Djâma' Ouqqâça*, جامع وقاصة. Sise dans le quartier de ce nom.

10° *Djâma' En Nejjâr*, جامع النجار. La Mosquée du charpentier.

1. Il existe, à *El Qçar El Kebîr*, une famille et une mosquée que l'on désigne de ce même nom *El Qajeïry*. Cf. *Arch. mar.*, t. II, n° 2. — *El Qçar El Kebîr*, par Michaux Bellaire et Salmon, p. 217.

Elle est située dans la rue du même nom (زفة النجار) quartier d'*El Beheïra*.

11° *Djâma' Palamino* جامع پالامينو. Mosquée de Palamino. Elle se trouve dans la rue dite *Derb El Hoult* ou rue du Poisson, quartier d'*El Beheïra*. A cette mosquée est attaché un lecteur public ou *mououerriq*.

12° *Djâma' Ez Zenâqi*, جامع الزناني. La mosquée des rues (qui se croisent?) sise au lieu dit *melqa et torqân*, ملقي الطرفان, le carrefour, quartier d'*El Beheïra*.

A cette mosquée est attaché un *mououerriq*.

13° *Djâma' Moulay 'Abd El Qâder El Djilâny*, جامع مولاي عبد القادر الجيلاني. Sise dans la rue dite *Derb Oulâd El Bâchâ*, درب اولاد الباشا, rue des enfants du Pacha, quartier d'*El Beheïra*.

14° *Djâma' Blâ Çoûma'a*, جامع بلا صومة. « La Mosquée sans minaret » sise dans la rue dite *Derb Belqâdî*, درب بالفاضي quartier d'*El Beheïra* (?).

15° *Djâma' El Bâchâ*, جامع الباشا. « La Mosquée du Pacha » sise dans la rue dite *Derb El Bâchâ*, درب الباشا « rue du Pacha » quartier d'*El Beheïra*. Son nom lui vient de ce qu'elle fut construite aux frais du qâïd¹ actuel de

1. La lettre *p* a été adoptée par les Marocains par suite de l'influence de la langue espagnole. Cf. *Arch. maroc.*, t. VI, n°s III-IV, p. 420.

2. Le peuple ne fait pas toujours la distinction entre les titres de *pacha* et de *qâïd* et il donne souvent, par calcul et pour flatter la

Rabat et d'un riche commerçant de cette ville, *El Hâdj Moḥammed ben Bou 'Azza*, الحاج محمد بن ابي عزة.

16° *Djâma' El Beḥeïra*, جامع البحيرة. « La Mosquée d'*El Beḥeïra* », sise dans le quartier du même nom.

17° *Djâma' Sidi Moḥammed Ed Dâouy*, جامع سيدى محمد. « Mosquée de *Sidi Moḥammed Ed Dâouy* », sise à l'angle Nord-Est du quartier d'*El Beḥeïra*, face à la *qaṣba* dont elle est séparée par la place dite *Souq el R'zel*.

18° *Djâma' El Haṇṣâly*, جامع الحنصالي. « Mosquée d'*El Haṇṣâly* » sise dans la rue dite *Zenqet El Bribry*, زنفة quartier d'*El 'Alou*.

19° *Djâma' Tiliou*, جامع طيليو. « Mosquée de *Tiliou* » sise dans la rue du même nom, quartier d'*El 'Alou*.

20° *Djâma' El Mokhtâriyîn*, جامع المختاريين, sise dans la rue dite *Zenqet Oulad Lazzaro*, زنفة اولاد لزارو, quartier d'*El 'Alou*.

21° *Djâma' El Brikiyîn*, جامع البريكيين, sise dans la rue dite *Zenqet Oulad R'ennâm*, زنفة اولاد غنّام, quartier d'*El 'Alou*.

22° *Djâma' Diniya*, جامع دينيا, sise au lieu dit *Taht El Hammâm*, تحت الحمام, près de la rue dite *Zenqet Sidi Brahm* Et-Tâdily, زنفة سيدى ابراهيم التادلي, quartier d'*El 'Alou*,

vanité de hauts fonctionnaires, le premier de ces titres à ceux qui n'ont droit qu'au second.

A cette mosquée est attaché le *Chcïkh Si Moḥammed Er Ronda*, محمد الرندة, qui donne l'enseignement à trente élèves environ. Son programme comporte l'étude d'un seul ouvrage : le *Risâlat d'Ibn 'Achir*.

Les cours commencent chaque jour, vers midi.

23° *Djâma' Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah*, جامع سيدى محمد بن عبد الله. « Mosquée de *Sidi Moḥammed ben 'Abd Allah* », sise dans la rue dite *Derb Moulay 'Abd Allah*, quartier d'*El 'Alou*.

24° *Djâma' El Qoubba*, جامع القبة. « La Mosquée du Dôme » sise à *Taḥt El Hammâm*, quartier d'*El 'Alou*.

A cette mosquée est attaché un *mououerriq*.

La construction de cette mosquée est due à *Moulay Slimân*¹ qui la fit édifier en l'année 1220 (1805), probablement. C'est ce qui semblerait résulter de l'inscription suivante, placée au-dessus de la porte² :

(1^{re} ligne)

الحمد لله امر بتأسيس هذا المسجد السعيد مولانا الامام حامى
راية الاسلام مولانا سليمان ينسب لابنه الزكي الاطهر مولانا ابراهيم
وبرغ منه فى جماد الاولى .

1. Le *Kitâb El Istiqâ'* n'en fait point mention ; mais on sait que *Moulay Slimân* est l'un des sultans qui s'occupèrent le plus de constructions dans l'empire chérifien et plus spécialement à Rabat et Salé (v. p. haut, note 3).

2. Nous devons le texte de cette inscription à l'amabilité de M. Leriche, vice-consul de France à Rabat.

2° *Mesjid Seqqâyet Ben El Mekky*, مسجد سفاية ابن المكي.

« Mosquée de la fontaine de *Ben El Mekky* ». Une trentaine d'élèves, environ, y reçoivent l'enseignement qoranique. Cette mosquée est sise dans la rue qui porte son nom, du quartier d'*El 'Alou*.

3° *Mesjid Sîdî 'Abdallah El Houïchy*, مسجد سيدى عبد الله.

الحويشى. Sise dans la rue qui porte son nom, quartier d'*El 'Aloû* (?). C'est à peine si 3 ou 4 élèves y étudient le qorân.

4° *Mesjid Ez Zeqâq Ed Dîq*, مسجد الزقاق الضيق. « La Mosquée de la rue Étroite ». Sise dans la rue du même nom, quartier d'*El 'Aloû*. Dix élèves environ y reçoivent l'enseignement.

5° *Mesjid Moulay 'Abd Allah*, مسجد مولاي عبد الله. Sise

dans la rue dite *Derb Moulay Abd Allah*, درب مولاي عبد الله, quartier d'*El 'Aloû*. Une quarantaine d'élèves suivent le cours qoranique qui s'y donne. C'est l'une des écoles les plus fréquentées, sans doute grâce à sa position assez centrale, dans un quartier populeux.

6° *Mesjid Taht'El Hammâm*, مسجد تحت الحمام. Sise dans la région dite *Taht El Hammâm*, quartier d'*El 'Aloû*. Quelques élèves suivent le cours du cheïkh qui y professe.

7° *Mesjid Hammâm El 'Aloû*, مسجد حمام العلو. Sise dans le quartier d'*El 'Aloû*. Une quarantaine d'élèves, environ, y apprennent le qorân.

8° et 9° *Mesjid 'Oulâd Er Râïsy*, مسجد اولاد الرايسى. Sises dans la rue du même nom, quartier d'*El 'Aloû*.

Il y a deux écoles voisines qui portent ce nom; l'une réunit une quinzaine d'élèves et l'autre une douzaine.

الضّاوي. Sise dans le quartier d'*El Beheïra*. Cette école est fermée momentanément.

19° *Mesjid El Beheïra*, مسجد البجيرة. Sise dans le quartier de ce nom. Elle compte une vingtaine d'élèves.

20° et 21° *Mesjid Guessoûs*, مساجد جسوس. Ce sont deux mosquées sises dans la rue dite *Derb Guessous*; chacune compte environ trente-cinq élèves.

22° Un mesjid, fermé actuellement, dans la rue dite *Zenqet El Yâsfy*, زنقة الياسفي quartier de *Boû Qroûn*.

23° *Mesjid Boû Qroûn*, مسجد بوفرون, dans le quartier du même nom. Elle ne compte pas dix élèves.

24° *Mesjid El Fâsy*, مسجد الباسي. Sise dans la rue dite *Derb El Fâsy*, quartier d'*El Hofra*; elle compte vingt-cinq élèves.

25° *Mesjid Bâb Er Raḥba*, مسجد باب الرحبة. Sise dans la région de *Bâb Er Raḥba*, quartier d'*El Hofra*; elle compte trente-cinq élèves.

26° *Mesjid El R'arby*, مسجد العربي. Sise dans la rue du même nom, quartier d'*El Hofra*; elle compte environ vingt-cinq élèves.

Soit, au total, vingt-six mesjid où l'on donne l'enseignement qoranique à environ cinq cents élèves.

IV. — L'ENSEIGNEMENT.

Avant de passer à l'étude des *Zâouya* et des confréries religieuses, il nous paraît indispensable de relater ici les quelques observations que nous avons pu faire sur la façon dont l'enseignement est donné à Rabat. Cette question est,

D'autre part, quatre mosquées, seulement, sont dotées d'un *cheikh* ou professeur dont l'enseignement ne soit pas uniquement qoranique ; mais, que voyons-nous figurer à leur programme ?

L'*Alfiya* d'*Ibn Mâlek*, la *Adjarroumiya*, la *Risâlat* et l'autre ouvrage d'*Ibn 'Achir*, déjà cités.

Comme on le voit, cet enseignement est purement grammatical et religieux ; il paraît être suivi par un peu plus de cent étudiants,

Enfin il y a, dans cinq mosquées, des *mououerriq* ou lecteurs publics et des *ḥazzāb* حَزَاب lecteurs de *ḥizb* حزب ou sections du qorân. Les premiers, comme les seconds, ne s'occupent nullement de science profane et la religion est le seul objet de leur sollicitude. Leurs lectures ne sont suivies que par un nombre restreint d'auditeurs, trop peu éclairés, en majorité, pour que la leçon leur soit profitable ; encore ne sont-ils astreints à aucune régularité.

En dehors de ce qui précède, point d'institution quelconque où l'on puisse suivre des cours d'enseignement supérieur.

Il y avait bien, autrefois, une *medersa*, somptueux édifice, construit dans l'enceinte de la *qaṣba* de Rabat, mais il n'en subsiste que des ruines : en outre, l'une des trois zaouya de Derqaoua se nomme *Mederset Moulay El 'Arby Ed Debbâr* مدرسة مولاي العربي الدبّاع, mais les gens de la ville semblent avoir perdu jusqu'au souvenir que l'enseignement y ait jamais été donné.

Cependant Rabat compte quelques « sommités intellectuelles », quelques savants réputés, on cite notamment :

Sidi Aḥmed Bennāny, سيدى احمد بنّانى, *khaṭīb* à la mosquée dite *Djâma' En Nâciriya*¹.

1. V. plus haut, p. 4, 6°.

main, les *tolba* récitant le *dhikr* et la musique jouant tour à tour, tandis que des visiteurs affluent en masse, apportant des mets et des cadeaux variés, pour obtenir, en retour, la bénédiction divine.

Enfin, pour clore les réjouissances, on procède, sur le marché, à ce que l'on appelle *mabî' ech chema'* ¹ مبيع الشمع « la vente des bougies ». Cela consiste à vendre aux enchères toute sorte de souvenirs de la fête qui portent en eux-mêmes la bénédiction du Très-Haut : bougies de couleur, pains de sucre, lambeaux d'étoffes ayant servi à la décoration du local. Chacun voudrait conserver un souvenir de cette réunion et participer à ses bénédictions, aussi les enchères sont-elles fructueuses. La somme qu'elles rapportent est employée à solder les frais de la fête et à faire quelques aumônes.

Telle est la cérémonie appelée *khitmet Sidi El Bokhâry*; c'est, en quelque sorte, la fête des étudiants de Rabat, c'est aussi, de toutes les réjouissances populaires, la plus élégante, la plus modérée en ses manifestations et la plus aristocratique.

Pour en revenir à notre sujet, après cette petite digression, nous ferons remarquer qu'il n'existe point de cours supérieurs d'histoire, de belles-lettres, de sciences diverses, d'astronomie ni de droit. C'est donc aux étudiants qu'il appartient de s'adonner seuls à ces matières, s'ils le désirent, et, en dehors de leurs propres moyens, ils ne doivent compter sur aucune ressource, à Rabat. Tout au plus peuvent-ils, de temps en temps, aller demander des éclaircissements à l'un des savants que nous avons cités ou à quelque *fqih* célèbre de Salé. S'ils sont bien résolus à pour-

1. Nous verrons plus loin que cette coutume du *mabî' ech chema'* est mise en pratique à l'occasion de presque tous les *moûsem* ou fêtes des saints locaux.

suivre sérieusement leurs études, ils sont forcés de se rendre à Fès.

Cette décadence intellectuelle est imputable, en grande partie, à l'incurie du makhzen. Lui seule est cause que cinq mosquées, seulement, comportent chacune un *cheïkh* donnant un enseignement un peu élevé, car il s'est arrangé, sciemment ou non, pour que le traitement de ces professeurs, prélevable sur les revenus des biens *habous*, soit absolument dérisoire.

Fixée, il y a très longtemps, à la somme mensuelle de trente ou quarante *methqâl* par professeur, quand l'argent avait une grande valeur, cette solde n'a jamais varié depuis, malgré les dépréciations successives et de plus en plus grandes, que subissait la monnaie marocaine.

Quant aux professeurs qoraniques, aucun traitement n'est prévu pour eux. Ils n'ont absolument que la *chahrya*,

شهرية ou mensualité servie par les parents de chacun de leurs élèves, selon leurs moyens. Très modique pour les gens pauvres, cette mensualité arrive rarement au taux de deux douros pour les plus riches. En outre le professeur reçoit un cadeau, presque toujours en nature (poules, œufs, beurre, etc., etc.), chaque fois que l'un de ses élèves a terminé soit une section du Qoran¹, soit le Qoran tout entier². Ce cadeau prend les noms de 'aouâchir, عواشر ou dîmes³, *hadhqa* حذقة ou *tekhridja* تخرجة.

1. En ce cas, la famille de l'élève célèbre, en son honneur, une petite fête qui prend le nom de *khetma*, ختمة, ou de *hadhqa*, حذقة.

2. En ce cas la fête familiale, célébrée en l'honneur de l'enfant qui sait tout le Qorân, prend le nom de *tekhridja*, تخرجة, ou congé parce que l'instruction étant terminée, l'enfant quitte l'école.

3. Le mot عواشر désigne les vacances des écoliers, le temps de leur

En ce qui concerne les femmes, on sait qu'en principe elles sont tenues dans une ignorance complète. Cependant, il nous semble assez intéressant de signaler un fait qui a son importance ; un certain nombre de citadins lettrés et pieux s'appliquent à instruire leurs femmes et leurs filles dans les choses de la religion.

Il existe, en outre, une école qoranique pour les filles, école dirigée par une femme que l'on appelle *el feqira* *المفيرة*. Le cours est donné chez elle à une vingtaine d'élèves, environ.

Comme ses collègues mâles, la *feqira* n'a que les mensualités allouées par les parents de ses petites élèves, modique rémunération dont le taux varie de deux à cinq basitas par élève, plus les *hadhqa* et les *tekhridja*.

Cette tendance à donner de l'instruction aux femmes, assez rare dans l'Afrique du Nord, serait à encourager si on pouvait l'étendre aux études profanes, dans une large mesure. La cause de la civilisation aura fait un grand pas le jour où la femme musulmane appellera le progrès, le jour où elle voudra modifier son rôle actuel dans la société, rôle essentiellement retardataire, le jour enfin, où l'on déposera en son intelligence inculte et fruste, les bons ferments et les saines idées qu'elle ignore.

Déjà, dans une précédente étude ¹, nous signalions la facilité avec laquelle les musulmanes de la classe ouvrière, dans le Maroc septentrional, entrent au service d'européens ; d'autres s'emploient aux travaux pénibles et peu délicats de certaines usines ou fabriques (briqueteries, etc., etc.) tenues par des chrétiens, absolument comme le font les

chômage, ces cadeaux serviront donc à subvenir aux besoins du *cheïkh* pendant ce temps de chômage, de là à leur appliquer le même vocable, il n'y avait qu'un pas : *يعطونه العواشر ليعشر بها*.

1. Cf. *Arch. maroc.*, t. VI, n^{os} III-IV, p. 425.

jour ou la nuit et à diverses occasions dont les principales sont :

1° L'anniversaire d'une grande fête musulmane ou du *mousem* d'un santou local ;

2° A l'occasion d'une procession religieuse motivée par quelque événement imprévu (arrivée du sultan ou d'un très grand personnage, prière publique pour demander la

pluie, — صلاة الاستسقاء — ou pour conjurer un malheur (une épidémie par exemple) ;

3° Pour célébrer une fête de famille chez l'un des *fouqarâ* ; en ce cas l'hôte héberge la confrérie et lui offre une *difa* après la séance ;

4° Pour accompagner le convoi funèbre de l'un des *fouqarâ* ou d'un saint de la région, etc., etc.

La *ḥadra* se modifie alors, selon la nature de la cérémonie à laquelle est conviée la confrérie.

Nous avons tenu à donner ces quelques détails en préambule, afin de n'avoir plus à y revenir, car ils sont communs à toutes les confréries sans distinction ; voici maintenant la liste des treize *zâouya*¹ :

1° *Ez-Zâouya El 'Aïsâouya*, الزاوية العيساوية. Zâouya des 'Aïsâoua. Elle est située dans la rue de *Ridjâl Eç Çoff*, quartier d'*El Guezâ*'.

Elle compte, à Rabat, environ cent vingt *fouqarâ* proprement dits et trois cents *khoddâm*.

Son *moqaddem* actuel est le nommé *El Ḥadj Qâsem Ber-*

1. Nous ne donnons pas de détails sur l'*ouerd*, le *dhikr* ni les dogmes de ces confréries, chacune d'elles ayant déjà fait l'objet d'études approfondies. Cf. L. Rinn, *Marabouts et Khouan*, 1884. — Le Châtelier, *Les Confréries religieuses musulmanes du Hedjaz*. Paris, 1887. — Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*. Alger, 1897, etc., etc.

شافور¹ et se frappent le crâne à l'aide de boulets de fonte, de blocs de pierre et de petites masses appelées *zerâouet*, زراوط².

L'orchestre des *Hamâdcha* ne comporte guère que des *harrâzi*³, هرآزی et des *r'aiṭa*⁴, غيطة, ils n'emploient ni le *bendir* ni le *tbeul*⁵ à la différence des *'Aïsdoua*.

3° *Ez Zâouya El Qâsmya*, الزاوية الفاسمية, *Zaouya des Qâsmyîn*. Elle est située dans la rue dite *Zenqet Oulad Guelzim*, زنقة اولاد قلزيم, quartier de *Bou Qroun*.

La confrérie ne compte qu'une cinquantaine d'adeptes dirigés par leur moqaddem *El Hâdj Moḥammed Pernâny*, الحاج محمد پرنانی.

En outre de son *cheïkh* cette confrérie vénère *Sidi 'Abd-Allah El Houïchy* dont le tombeau est sis dans la rue de ce nom, quartier d'*El 'Alou*⁶.

4° *Ez Zâouya El R'âziya*, الزاوية الغازية, *Zaouya des R'â-*

1. C'est une sorte de hallebarde à lames minces et ajourées, très légères.

2. Au singulier *zerouâta*, زرواطة.

3. C'est une sorte de grande jarre en terre, dont on aurait enlevé le fond pour le remplacer par une peau sur laquelle on frappe avec les mains. Cet instrument se place sur l'épaule gauche de l'exécutant.

Il correspondrait à ce qu'on nomme *derbouka*, دربوكة, dans l'Est, à cela près que la *derbouka* est beaucoup plus petite comme dimensions.

4. Sorte de hautbois.

5. Le *bendir*, بندير, n'est autre que le tambourin ordinaire; le *tbeul*, طبيل, est un petit tambour.

6. V. plus haut page 11-3°.

ziyine, sise dans la rue dite *Zenquet Biyâra*, quartier d'*El Guezd'*.

Elle compte environ soixante-cinq adeptes dirigés par leur moqaddem 'Abd El Haqq Karrâkchoû ould Aḥmed Karrâkchoû, عبد الحق كراکشو ولد احمد كراکشو.

A la *ḥadra* les *fouqarâ'* se mettent en *taḥayour*, se lèvent, aspirent les vapeurs d'encens (*bekhour*, بنجور) et se livrent à leurs exercices qui consistent à se placer des braises dans la bouche, des brandons enflammés sous les bras, des paquets de palmier-nain enflammés sous leur chemise, à même le corps, etc., etc.

5° *Ez Zâouya El Djilâliya*, الزاوية الجيلية. « *Zâouya des fouqarâ'* de *Sîdi Abdelqâder El Djilâny* ». Elle est située dans la rue dite *Derb Oulâd El Bâchâ*, quartier d'*El Beḥeïra*.

Elle compte, à Rabat, environ deux cents adeptes, dirigés par leur moqaddem *El Hâdj 'Aly Er Reqrâguy*, الحاج علي الرجراجي.

Pendant les grandes *ḥadra* les *fouqarâ'* de cette confrérie se percent les joues avec de longues aiguilles appelées *bou rhâm*, بورهام, font divers exercices avec un sabre et ils se livrent, en tous temps, à des pratiques de magie et de divination.

6° *Ez Zâouya Et Touhâmiya*, الزاوية التهامية. *Zâouya des Touhâmiyîn*. Elle est située dans la rue de *Ridjâl Eç Coff*, quartier d'*El Guezd'*.

Elle compte deux cent vingt adeptes sous la direction du moqaddem *El Hâdj Moḥammed Qedîra ould El Hâdj Bou Brek Qedîra*, الحاج محمد فديره ولد الحاج ابي برك فديرة.

Cette confrérie vénère les saints de la maison d'*Ouezzân*.

— *Dâr Ed Demâna* — c'est-à-dire *Moulay 'Abd Allah Ech Cherif*¹ et sa descendance, en particulier *Moulay Tehâmy* qui a donné son nom à la confrérie et *Moulay El Mekky ben Moḥammed*, dont nous parlerons plus loin.

7° *Zâouyet El Guenâoua*, زاوية الفناوة. « *Zâouya*² des *Guenâoua* » située dans le *Derb El Guenâoua*, rue de *Port Mahon* (زفنة برط ماعون), quartier d'*El Beḥeïra*.

Elle compte une trentaine d'adeptes dirigés par le moqaddem *El Houseïn ould Faradjy*, الحسين ولد فرجى.

Les *Guenâoua* sont presque tous nègres et ne comportent que des gens de basse extraction et des esclaves. Ils pratiquent la divination et paraissent même avoir quelque idée de l'hypnotisme et des procédés de suggestion.

Dans leurs *ḥadra* ils se livrent à des exercices qui rappellent ceux des *'Aïsaoua*, des *Ḥamâdcha* et des *Djilâliyyîn* et pour lesquels ils emploient des braises ou des herbes enflammées, des fers rougis au feu, des aiguilles dont ils se transpercent les joues, des sabres, etc.

Leur orchestre comprend le *guenibri*, قنبرى ou petite guitare, les *qerâqeb*, قراقب ou vastes castagnettes de fer, les *tbeul*, etc., etc.

Leurs fêtes sont particulièrement bruyantes et interminables ; d'ailleurs le goût du nègre pour le bruit et la fête est proverbial.

8° *Zâouyet Sîdî El Harrâq*, زاوية سيدى الحراف, dans le quartier d'*El Hofra* (?).

1. Au sujet de *Moulay 'Abd Allah Ech Cherif* et de toute sa descendance, cf. *Istiḡā'*, t. IV, p. 51, ligne 4 et seq.

2. Il n'y a pas, à proprement parler, de *Zâouya*, c'est la maison du moqaddem qui en tient lieu.

13° *Zâouyet Sîdî Moḥammed El Kettâny*, زاوية سيدى محمد, السكتانى, sise dans la rue dite *Zenqet Hammâm El Qaçry*, dans le quartier d'*El Beḥeïra* (?).

La confrérie des *Kettâniyin* compte une cinquantaine d'adeptes et a pour moqaddem *Si Moḥammed El Fedḍâly*. En outre des *fouqarâ*, cette compagnie compte de très nombreux *khoddâm*.

Il n'existe pas, à proprement parler, de confréries de femmes, mais toutes les femmes âgées sont admises, si elles le désirent, aux *ḥaḍra* dans presque toutes ces associations. Attirées naturellement vers tout ce qui paraît extraordinaire et effrayant, c'est aux séances des *'Aïsaoua*, des *Ḥamâdcha* et des *Touhamya* qu'elles se rendent le plus volontiers. Les puritains et les convaincus s'élèvent violemment contre cette tendance, qu'ils essaient de combattre en vain : il n'est pas rare que ces femmes se joignent à la *chaîne* des *fouqarâ*, entraînées par l'exemple, qu'elles se mettent en *taḥayour* avec eux et qu'elles se livrent ensuite à des excentricités.

D'ailleurs bien des citadins lettrés de Rabat instruisent leurs femmes dans la religion, ainsi que nous le disions plus haut, et certains d'entre eux, poussant plus loin le zèle émancipateur, vont jusqu'à leur transmettre l'*ouerd* de leur confrérie, en faisant ainsi des *feqirât* secrètes.

Enfin il existe un groupe de 4 ou 5 femmes que l'on désigne sous le nom de *Rbâ't El Ḥaḍra* رباعة الحضرة « groupe de la séance », qui assiste à certains *mousem* en y prenant une part effective et se rend dans les familles, soit pour exorciser les malades, soit à toute autre occasion. Leur audition est une véritable *ḥaḍra* (d'où leur nom) qui consiste à se mettre en *taḥayour* en proclamant les louanges de Dieu et du prophète : la contagion de l'exemple gagnant

qarâ, les dons des *khoddâm*, le produit des quêtes, celui des ventes aux enchères (vente des bougies, dont nous avons déjà parlé), les *ziâra* ou offrandes des visiteurs, enfin et surtout, les revenus des *habouûs* constitués à son profit.

Aussi chaque *zâouya* a-t-elle son *nâdher* particulier qui s'occupe de sa gestion au point de vue finances et administration. Elle peut, de la sorte, entretenir le ou les édifices où se réunissent ses *fouqarâ'* et payer tout un personnel subalterne et les ministres du culte ou leurs auxiliaires (*Imâm*, *hazzâb*, *mouedhdhin*, etc., etc.).

VI. — LES MOÛSEM.

Chacune des confréries, dont nous venons de donner la liste, célèbre chaque année un ou plusieurs *mousem* موسم ou fêtes qui coïncident généralement avec l'une des grandes fêtes religieuses musulmanes ou avec la date anniversaire de la mort de son patron (*cheïkh*).

Il est d'usage, à Rabat, que la *tâïfa*¹ qui célèbre son *mousem* reçoive toutes les autres *touâïf* de la ville : elle en répartit les membres entre ses différents *fouqarâ'*. Des *hadra* partielles, généralement suivies d'un festin, ont alors lieu chez ces derniers, de sorte que toute la ville est en liesse.

Cependant, il semble que certaines confréries n'aient pas de *mousem* à elles spécial ; elles se bornent à assister à ceux des autres *touâïf*.

1. طايعة, pl. طوايب (troupe), est le mot employé au Maroc pour désigner les confréries. Cf. *Arch. Mar.*, *passim*.

frérie, *Oulâd Sidi Maḥammed ben 'Aïsa* اولاد سيدى محمد

بن عيسى dont quelques-uns habitent Rabat. Ces derniers n'acceptent pas le total des offrandes, ils en laissent, entre les mains du *moqaddem*, une certaine quantité que l'on emploie à acheter des bougies; nous en verrons plus loin la destination.

Dans la soirée, toute la *tâïfa* de Rabat se porte au débarcadère de Salé, dans le lit de l'*Oued Bou Regrag*, à la lueur de mille lanternes. Pareillement éclairés, les *'Aïsâoua* de Salé traversent la rivière, dans les bacs affectés à cet usage, et rejoignent leurs confrères de Rabat.

Les deux *toudîf* se forment aussitôt en cortège et se rendent ensemble à la *zâouya*, préparée pour cette réception. Les *fouqarâ'* de Rabat y installent leurs confrères de Salé et, tandis qu'une *ḍîfa* est servie à ces derniers, ils vont chercher toutes les autres confréries de la ville pour les amener, avec le même apparat, et les installer dans différentes maisons voisines de la *zâouya*.

Les *'Aïsâoua* de Rabat se répartissent entre ces maisons pour y exercer les devoirs de l'hospitalité et partout il y a *ḥadra* consistant à réciter le *dhikr*, puis festin et orgie pendant la plus grande partie de la nuit.

Le lendemain matin, deuxième jour de fête, est appelé *Eṣ-Cebbouhi* الصبوحى (la matinée?). La confrérie de Salé déjeune de bonne heure et tient une séance de *dhikr* dans le même local où on l'avait conduite la veille¹, tandis que la *tâïfa* de Rabat achève de parer et d'orner la *zâouya*.

Un peu avant le milieu du jour, les deux *toudîf* d'*'Aï-*

1. Cette séance n'est évidemment pas obligatoire pour les *fouqarâ'*; y assiste qui veut, chacun étant libre de se rendre en ville pour y faire des emplettes, y voir des amis, etc., etc. Cette remarque peut être généralisée la discipline n'existant point, dans les confréries, au sens militaire de ce mot.

trois jours après cette cérémonie, le moqaddem, accompagné d'une délégation des *fouqarâ'* se rend à *Meknâs* pour assister au mousem du *Cheïkh* de la confrérie, enterré près de cette ville.

Quant aux '*Aïsâoua* de Salé, cette confrérie comprend une centaine de *fouqarâ'* et environ trois cents *khoddâm*.

Elle a sa *zâouya* (*Zâouyet Sidi Maḥammed ben 'Aïsa*, زاوية

الطلعة, *الطلعة*) dans le quartier d'*El Tela'a'*, (سيدي محمد بن عيسى) à Salé. Son moqaddem actuel est le nommé *Ben El Kebir*

ould El Hâdj Moḥammed, ابن الكبير ولد الحاج محمد.

Elle célèbre son mousem trois mois avant la fête d'*El Milouð* ;

Pendant la journée qui précède la fête, la confrérie aménage les maisons voisines de la *zâouya*, que leurs propriétaires mettent à sa disposition dans ce but. Les *fouqarâ'*, les *khoddâm* et tous les amis de la *tâïfa* envoient à l'avance ;

qui une *mâïda* (petite table : مائدة) chargée de mets, qui des plateaux de friandises, etc., etc.

Au coucher du soleil, la confrérie va à l'*Oued Bou Regrâg* à la lueur des bougies, et reçoit les '*Aïsâoua* de Rabat qui viennent participer à la fête. Puis tout se passe comme nous l'indiquions plus haut pour le mousem similaire de Rabat.

Le lendemain les deux *toudîf* d'*Aïsâoua* déjeunent de bonne heure et se réunissent ensuite en grande *ḥaḍra* plénière à la *zâouya*. Avant la prière du *ḍhor* (vers midi) il y a dislocation et les *fouqarâ'* de Rabat rentrent chez eux.

1. Certains auteurs écrivent *El Tela'a'*, الطلعة, mais nous préférons nous conformer à la prononciation locale.

Puis dans les premiers jours d'*El Miloud*, les *Hamâdcha* procèdent à la *rekba* à trois jours de distance de celle des *'Aïsâoua* et, le surlendemain, une délégation des *fouqarâ'* se rend à *Meknâs* pour visiter le tombeau du saint *Sidi Aly ben Hamdouch* سيدى على بن حمدوش. Ce tombeau se trouve au nord de la route de Mequinès à Fès.

Bien que ne participant pas au *mousem* des *Rbâtiyine*, les *Hamâdcha* de Salé invitent leurs confrères de Rabat à leur *mousem*.

Sidi Aly ben Hamdouch compte, à Salé, une centaine de *fouqarâ'* et environ deux cent cinquante *khoddâm* sous la direction du moqaddem *El Hâdj El'Arby ben El Hâdj El Ma'ty* الحاج العربي بن الحاج المعطى. Leur *Zâouya* est sise au quartier d'*El Bleïda*, البلدة.

Leur *mousem*, qui a lieu vers le sixième jour d'*El Miloud*, dure une nuit et un jour : *leïlat el mousem*, ليلة الموسم et *nehâr el mousem*, نهار الموسم.

Pendant la journée qui précède la *leïlat el mousem*, la confrérie fait, à travers la ville, la *daoura* traditionnelle. En outre des offrandes en argent, les *fouqarâ'* reçoivent des fidèles des paquets de bougies. Dès la quête terminée et les fonds qui en proviennent remis aux descendants du cheïkh, on procède à la vente des bougies. Au coucher du soleil la masse des *fouqarâ'* se sépare, tandis que les lettrés et les notables d'entre eux se rendent à la *zâouya* et y lisent le *hizb* de la confrérie.

La matinée du lendemain, *nehâr el mousem*, est employée

d' *El Miloud* et reçoivent leurs confrères de Rabat. La fête ne dure qu'une après-midi, employée en une *ḥadra* plénière de toutes les *toudïf*. Après cette *ḥadra* il y a *difa* puis séparation. La *douara* en ville n'a pas lieu mais les *fouqarâ* reçoivent des paquets de bougies des fidèles et les vendent à l'encan avant le festin du soir.

5° *Mousem des Djilâliyîn.*

Il a lieu le septième jour d'*El Miloud* et dure un seul jour.

Le programme comporte une *daoura* à travers la ville afin de recueillir les offrandes des fidèles, puis l'invitation de toutes les *toudïf* de la ville en une séance plénière terminée par une *difa*.

Bien que les *Djilâliyîn* de Salé n'hébergent point ceux de Rabat, pendant leur fête, nous relatons ici leur *mousem* parce qu'il revêt une physionomie très spéciale.

Cette confrérie compte, à Salé même, soixante *fouqarâ* et trois cents *khoddâm*, environ, mais elle a de très nombreux serviteurs dans le *R'arb* et chez les *Beni Hasen*. Son *moqaddem*, pour Salé, se nomme *El Hâdj Ahmed ben Ham-*

douch الحاج احمد بن حمدوش et sa *zâouya* se trouve dans le quartier de *Zanata*.

Son *mousem* commence également le septième jour d'*El Miloud*¹ et dure quatre jours.

1. C'est probablement ce fait que les deux confréries de Rabat et de Salé célèbrent leur *mousem* le même jour, qui les empêche de s'héberger l'une l'autre.

aussi se borne-t-elle à les aider, dans la mesure de ses moyens¹.

Pendant ces trois jours il y a *ḥaḍra* sans discontinuer, de jour et de nuit, à la *zâouya*, des groupes d'exécutants, frais et dispos, venant sans cesse relayer ceux qui sont fatigués.

Le quatrième jour, au matin, les trois *rekba* repartent, chacune dans une direction. Alors seulement commence la vraie fête pour les *fouqarâ'* de Salé: ils considèrent, en effet, comme une pénible corvée la réception de ces délégations composées d'*ahl el bâdya* (اهل البادية) gens de la campagne) dont les goûts et les aspirations choquent leurs

idées de *ḥaḍar* (حضر gens des villes).

Vers midi, quand toutes les *rekba* sont déjà loin, les *Djilâliyin* de Salé vont inviter toutes les autres confréries de la ville. Il y a concentration et *ḥaḍra* plénière en la *zâouya* jusqu'au coucher du soleil.

A ce moment les *fouqarâ'* aisés envoient à la réunion quantité de plats copieux et de sucreries, et l'on fait bombance jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce festin marque la fin de la fête.

6° *Mouïsem des Touhâmiyin.*

Comme nous l'avons déjà dit, cette confrérie vénère deux saints : *Moulay Tehâmy* et *Moulay El Mekky ben Mohammed*

El Ouezzâny de la maison d'*Ouezzân* (دار الضمان).

Leur *mouïsem* est célébré en même temps, le neuvième jour de la fête d'*El Miloud*, et il dure deux jours pleins.

Elle débute par une *daoura* en ville, à l'effet de recevoir

1. Les bœufs et moutons remis aux descendants du Cheikh sont déjà un appoint sérieux à cet effet.

des offrandes et son programme est assez analogue à ceux des premières fêtes que nous avons décrites, pour nous dispenser d'en relater tous les détails.

La confrérie similaire de Salé est invitée et prend une part active aux réjouissances.

Cette dernière *ṭāṣfa* comporte environ deux cents *fouqarâ'* et un nombre considérable de *khoddâm*, elle a pour *moqaddem* le nommé *El Ḥādġ Mohammed ben El Kebîr* الحاج محمد بن الكبير et sa *zâouya* se trouve au lieu dit *Eṣ-Ṣoff*.

Son *mousem* a lieu le huitième jour d'*El Miloud*, c'est-à-dire la veille de celui que célèbre la confrérie correspondante de Rabat.

Il consiste essentiellement en une *ḥadra* plénière qui dure tout l'après-midi, suivie d'un festin et sans *daoura* préalable.

Toutes les confréries de Salé et la *ṭāṣfa Touhāmġa* de Rabat assistent à cette *ḥadra*.

7° *Mousem des Guendoua*¹.

La *ṭāṣfa* des *Guendoua* de Salé ne compte guère qu'une vingtaine de *fouqarâ'* dont on peut considérer les femmes comme *seqîrât*², étant donné leur rôle actif et aussi important que celui des hommes.

1. Pendant notre trop court séjour à Rabat nous n'avons pu obtenir de détails précis sur le *mousem* des *Guendoua* de cette ville ; mais, notre principal informateur, étant de Salé, a pu nous décrire la fête de la confrérie correspondante de Salé. Nous avons jugé utile de rapporter ici cette description, l'analogie étant, sans doute, complète entre les pratiques des deux confréries voisines : elles n'ont fait que teinter d'Islam et accommoder au pays leurs mœurs soudanaises.

2. On les qualifie de خديمات, *khedimât* ou servantes.

Les *khoddâm* ne sont pas très nombreux et se composent de tous les esclaves noirs ; mais ils ont une clientèle assez importante dans toutes les classes de la société : leurs femmes sont presque toutes *guezẓânât* قَزَانَات ou discuses de bonne aventure, tandis qu'eux-mêmes sont sorciers et devins, médecins du corps et de l'âme, connaissant les mystérieuses recettes qui lient ou brouillent les hommes, donnent à l'amant la vigueur ou le frappent d'impuissance, conjurent le mauvais œil et les esprits malins, etc., etc.

Toute cette clientèle superstitieuse, reconnaissante et un peu craintive de vagues dangers, rend, avec empressement, des services aux *Guendoua*, mais en cachette et elle serait désolée d'être obligée d'avouer pareilles relations.

Les *Guendoua* sont trop peu nombreux et trop peu aisés pour avoir une *ẓdouya*, ils se réunissent simplement dans la maison de leur *moqaddem* 'Azzi Mebârek Es Souḍâny,

بَلَاةٌ à Bellâ'a عَزَى مَبَارَكِ السُّودَانِي.

Leur moûsem a lieu le quinzième jour du mois de *Cha' bân*, il dure un après-midi et une nuit.

A l'heure de l'acer, *fouqarâ'* et *khedimât* sont réunis chez le *moqaddem*. Aussitôt l'on égorge un bouc noir en prononçant certaines formules et d'après un certain rite qu'il faudrait être initié pour pouvoir décrire ; hommes et femmes s'aspergent du sang de la victime et se livrent à la danse. Puis les hommes procèdent à leurs exercices habituels au milieu d'une musique assourdissante tandis que les femmes écorchent le bouc, le dépècent et l'apprêtent pour le *ṭa'âm* طَعَام ou couscous du soir.

Ce *ṭa'âm* est servi au *mor'reb*, puis la séance se poursuit en orgie pendant une partie de la nuit. A tout instant des serviteurs apportent les *moueddât* مَوَدَّات « témoignages d'affection » de leurs maîtres. Ces *moueddât* prennent les

tion aux autres *toûaïf*. Ce *moûsem* consiste en une *leïla* ou soirée pendant laquelle un festin réunit les *fouqarâ'*. Ceux-ci font ensuite une *ḥaḍra* de récitation du *dhikr*.

Il n'y a ni *daoura* préalable, ni *mabî 'ech chema'*.

La cérémonie se passe de façon analogue à Salé où la confrérie comporte une centaine de *fouqarâ'* et de très nombreux *khoddâm*. Leur *moqaddem* se nomme *Sidi Mohammed ben 'Allâl* سیدی محمد بن علّال et leur *Zdouya* se trouve au lieu dit *Bâb Meçeddeq* باب مصدق.

10° *Moûsem des Kettâniyîn*.

Les *Kettâniyîn* constituent une confrérie aristocratique et intellectuelle, à peu près ignorée de la masse, dont elle a abandonné les préjugés et les pratiques grossières.

Elle ne paraît pas avoir de *moûsem* spécial¹.

A Salé les *Kettâniyîn* comptent de très nombreux *khoddâm*, le milieu étant encore assez intellectuel, son *moqaddem* est le nommé *Si Ahmed ben El Hâdj El'Arby ben Sa'id*,

سی احمد بن الحاج العربي بن سعيد et sa *Zdouya* se trouve à *Ridjal El Hofra* رجال الحفرة.

1. Son *Cheikh Sidi Mohammed El Kettîny* est mort récemment à Fès. Nous n'avons pas appris qu'un *moûsem* fût déjà célébré en son honneur.

et leur donnent la *baraka* ; en revanche, ils touchent d'abondantes *ziara*.

Le *mousem* est semblable, de point en point, à celui de *Sidi Moḥammed El R'azy* et a lieu le même jour ; toutefois comme *Sidi ben 'Achir* est un saint bien plus éminent et bien plus agréé de Dieu que son frère, il accomplit chaque année, lors du *mousem*, le miracle suivant :

Au moment où la procession des femmes vient visiter le mausolée, elles voient sourdre, entre les briques qui recouvrent le sol de ce sanctuaire, soit du lait, soit de l'eau.

Mousem de Sidi Moussa Ed Doukkâly. — C'est encore un saint enterré à Salé, mais également célèbre sur les deux rives de l'*Oued Bou Regrâg* et les gens de Rabat se rendent en grand nombre à son *mousem* qui dure trois jours.

Cette fête a lieu vers la fin du mois d'Août, hors les murs, et à peu de distance de Salé, au bord de la mer, à l'endroit même où s'élève la *qoubba* du saint non loin de celle de *Sidi 'Aly El Maçry*. Un *moqaddem*, qui demeure à Salé, est chargé de l'entretien du mausolée¹.

Le premier jour de fête, un vendredi, le *moqaddem* du *drîh* (mausolée) part le premier vers le lieu de la réunion, afin de faire les apprêts indispensables. Il est bientôt suivi du *qaïd* de la ville, escorté par une partie de la garnison qui constituera une garde pendant toutes les réjouissances². La plupart des citadins se joignent à eux et, dès leur arrivée près de la *qoubba*, dressent leurs tentes. Un véritable marché s'improvise et les rôtisseurs ne chôment pas.

1. C'est, actuellement, l'un des principaux Chorfa de Salé, *Sid El Hâdj Moḥammed El 'Alaouy*, السيد الحاج محمد العلوي, qui remplit ces fonctions.

2. Cette précaution n'est pas inutile, étant donné le voisinage des *Zemmour*, très redoutés par leurs coups de force.

VII. — L'HAGIOLOGIE D'APRÈS LES AUTEURS.

N'ayant eu entre les mains que les traités d'hagiographie plus spéciaux à Fès, nous n'y avons trouvé que peu de détails sur la région Rabat-Salé :

1° *Sidî ben 'Âchir*¹.

L'auteur du *Kitâb El Istiqça'* mentionne occasionnellement *Sidî ben 'Âchir*, lorsqu'il rapporte l'éloge de la ville de Salé par *Ibn El Khaṭīb*² :

« *Ibn El Khaṭīb* a dit, concernant Slâ (Salé,) que cette ville vous invite d'elle-même à la retraite et c'est là une opinion que partagèrent également les Saints du Maroc et la masse des fidèles, à cause de sa douceur, qui la caractérisa toujours. C'est pourquoi, à son arrivée d'Espagne, et après s'être rendu en différents endroits du Maroc, notamment à *Fâs* et à *Miknâsa*, *Abou El 'Abbâs Ibn 'Âchir* ne trouva le séjour agréable qu'à *Slâ*. Il s'est exprimé nettement à ce sujet en disant :

« *Slâ*, tous les cœurs, sauf le mien ont pu t'oublier ; peut-il se rasséréner à *Fâs* alors que ses amis sont à *Slâ* ?

« C'est là qu'ils ont fixé leurs tentes et mon cœur est demeuré auprès d'eux ; ils ont fait couler mes larmes (me laissant) abandonné et enchaîné. »

Puis, le même auteur nous rapporte la rencontre entre *Ibn El Khaṭīb* et *Ben 'Âchir* et l'impression profonde qu'en

1. C'est le saint dont nous avons relaté le mousem ci-dessus, p. 51.

2. *Istiqṣâ'*, vol. II, p. 113.

écrit à ce sujet son ouvrage intitulé *Toḥfat Ez Zā'ir*¹, cet ouvrage est à consulter. »

Il est encore question de *Ben 'Āchir* dans le *Selouat El Anfās*² où nous lisons :

« ... Il ne faut pas confondre cet *Ibn 'Āchir* avec *Ibn 'Āchir* de *Slâ*. Ce dernier était le noble cheïkh, le saint pieux et célèbre, l'ascète vivant dans la continence, replié sur lui-même, le dévot, le pèlerin très bienfaisant, voué au culte de Dieu, celui dont l'exemple attire, a donné à la vie contemplative : *Abou El 'Abbās Sidi Aḥmed ben Moḥammed ben 'Omar*³ *ben 'Āchir El Anṣāry El Andalouṣy* qui était venu se fixer à *Slâ*.

« Il était originaire de *Chemnia* (*Jimena*)⁴, en Espagne. C'est là qu'il naquit et vécut jusqu'au jour où il eut appris le *Qorān* et se fut instruit dans la science, s'adonnant entièrement aux pratiques du culte et à l'adoration divine. Puis il se retira dans le sentier des actions pieuses.

« Plus tard, il se rendit à *El Djazīra El Khadrā'* (*Algésiras*) où il séjourna quelque temps, se livrant à l'enseignement qoranique. C'est là qu'il rencontra les sommités parmi les gens adonnés à la vie comtemplative, se plut en leur société et prit plaisir à les observer ; citons notamment *Abou Serḥān El Ablah*.

« Ensuite il quitta cette résidence, pour accomplir le

1. تجة الزائر في منافب الشيخ ابن عاشر.

2. كتاب سلوة الانفاس ومحادثة الاكياس بن افر من العلماء والصلحاء بهاس
Vol. II, p. 138 et p. 276 et seq. C'est ce deuxième passage que nous avons traduit, le premier n'apprenant rien d'intéressant.

3. L'ordre de ces deux derniers nous paraît être interverti. L'*Is-tiqṣā'* donne en effet *ben 'Omar* avant *ben Moḥammed*. Il en est de même dans le *Selouat El Anfās* (*Ibid.*, p. 138).

4. *Grande Encyclopédie* : *Zimena* de la Frontera, ville d'Espagne, province de Cadix (Andalousie), sur le versant de la Sierra de Gazules, près du Guadiaro.

citude, recueillant son entière approbation par suite de sa conduite (exemplaire). *Abou 'Abd Allah* l'appelait le jeune homme bienheureux et pieux. Il recommandait aux gens d'user de bons procédés à son égard et de veiller à ses intérêts. Il lui donna comme habitation, une cellule dans la *zâouya* précitée et l'obligea à enseigner le qorân aux enfants, car il préférait le voir vivre sur ses propres ressources et il ne lui connaissait aucun bien.

« *Ibn 'Achir* passa ensuite sur l'autre rive (de l'*Oued Bou Regrag*), à *Slâ*, et descendit dans la *zâouya* du *Cheïkh Abou 'Abd Allah Moḥammed ben 'Aïsa*, élève du *Cheïkh Abou Zakariâ*. Cette *zâouya* se trouve près de la grande mosquée. *Ibn 'Achir* s'installa dans la maison même de son moqaddem, qui était précisément le *cheïkh Abou 'Abd Allah Moḥammed ben 'Aïsa*, élève d'*Abou Zakariâ* précité, Tout cela n'eut lieu qu'après le décès du *cheïkh El Yâboury*. A cette époque *Ibn 'Achir* tirait ses ressources de la copie du *Kitâb El 'Omda fi 'el ḥadith*¹ ouvrage qu'il tenait en haute estime et qu'il apprenait par cœur de préférence à tout autre. Combien de fois ne fut-il pas appelé à le lire et à le commenter à quelqu'un de ses amis ! Il en faisait ordinairement trois expéditions en un an, les vendait aux gens qu'il savait aisés, et ne consentait à recevoir comme prix que la valeur réelle (de son travail). De cette unique ressource, il acquit suffisamment de bien pour pouvoir acheter la maison où il est mort.

« C'est pendant son séjour dans cette maison qu'il commença à être connu et que sa réputation se répandit dans la masse ; des amis s'y réunissaient avec lui et de nouveaux arrivants venaient l'y trouver.

« Avant (son entrée dans cette maison) il allait rendre visite à ses frères en piété et se plaisait à les contempler,

¹. كتاب العمدة في الحديث.

Le *Selouat El Anfâs*¹ s'exprime en ces termes au sujet du premier de ces souverains :

«Après lui² l'investiture fut conférée à son fils, le sultan illustre..... l'Émir des Croyants *Abou 'Aly Moulay El Hasan*. Ce prince — Dieu l'ait en sa miséricorde ! — était très appliqué à la récitation du *dhikr* et à l'observance (des pratiques du culte), choses pour lesquelles il était d'une constance qui ne se démentit jamais. Il lisait *El Bokhâry* en trois mois, au sein d'une assemblée nombreuse de savants et d'autres lecteurs distingués, se conformant, en cela, à l'usage mis en pratique par son père et par son aïeul dévot :

« Il imitait son père seulement en ce qu'il avait de noble, or qui ressemble à son père ne saurait en être blâmé.

« Il visitait fréquemment les hommes pieux et les saints bienheureux du Seigneur, faisant de nombreuses tournées aux endroits où se trouvaient leurs restes, recherchant avec soin leurs mausolées. Combien n'a-t-il pas rénové de *maqâm*? Combien n'a-t-il pas réparé de *qoubba* considérables ?

« Puisse Dieu lui en être reconnaissant ! Et puisse-t-il le récompenser abondamment de ce qu'il a fait ici-bas !

« Parmi les souvenirs qui subsistent de lui, citons :

« L'épître qu'il adressa à toutes les grandes villes (du royaume) pour recommander à leurs habitants de révéler Dieu et de se conformer aux règles de conduite tracées par le Prophète Élu que Dieu — répande ses grâces sur lui-même et sur sa famille, tant que dureront les jours et les nuits ! qu'il leur accorde le salut !

« La reconstruction du mausolée du *Cheïkh Abou El 'Abbâs Ahmed El Bransy*, qui se trouve au seuil du pays des *Lenîla* hors la porte *Bâb El Djîcha* (ou El Guicha?) de

1. *Selouat El Anfâs*, t. III, p. 233.

2. Il s'agit ici du sultan *Sîdi Moḥammed ben 'Abd Er Raḥmân*.

cette capitale (Fès) ; reconstruction qui rendit ce mausolée plus spacieux qu'il n'était ;

« l'édification de quelques dépendances attenantes à ce même mausolée, pour la commodité des visiteurs ;

« la remise à neuf d'un grand nombre de *qoubba* des saints enterrés dans le voisinage de *Bâb El Fetouh* et la réparation de tout ce qui en avait besoin ;

« la reconstruction des tombes des seigneurs d'Ouezzan — que Dieu nous fasse profiter de leurs mérites ! — etc., etc.

« Il mourut à onze heures, la nuit du (mercredi au) jeudi trois de *Dhou El Hijja* le sacré, dernier mois de l'année treize cent onze (1893).

« Son décès eut lieu à *Oued El 'Abid*, dans le territoire de *Tadila*, alors qu'il venait de *Marrâkech* se rendant à *Fâs*.

« Il fut transporté dans un cercueil à *Rbat El Feth* et inhumé en cette ville, à côté de son aïeul éminent *Sidi Mohammed ben 'Abdallah* ¹. »

VIII. — L'HAGIOLOGIE D'APRÈS LES TRADITIONS ORALES.

Nous avons pu recueillir des traditions orales concernant un certain nombre de saints « des deux rives ». Elles ont, en général, le défaut de manquer de précision, mais elles n'en sont pas moins intéressantes, à plus d'un titre :

En nous montrant l'idée que se fait le peuple des saints qu'il vénère et qu'il prend pour exemples ; la crédulité sans limites dont il fait preuve à ce sujet : la conception

1. Cf. également *Istiqâ'*, t. IV, p. 278.

qu'il se forme de toute la puissance de Dieu, transmissible en partie, à son gré, aux plus favorisés de ses serviteurs ; la confusion, dans des esprits différents des nôtres, du possible et de l'impossible, du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; en nous montrant tout cela, disions-nous, ces traditions nous peignent une mentalité à grands traits, nettement esquissés.

C'est pourquoi nous avons entrepris d'en reproduire quelques-unes ici : elles ont été recueillies sous la dictée du narrateur, aussi fidèlement que possible. Nous nous permettrons, à l'occasion, de faire quelques remarques sur le dialecte parlé dans la région qui nous occupe :

1° *Lella 'Āīcha Tabernoust*¹.

Cette sainte est originaire de Rabat mais son père était d'*El Brānes*, localité de la région des *Beni Mestāra*. Venu à Rabat, il s'y maria avec une femme de cette ville, d'origine andalouse et, de ce mariage, naquit *'Āīcha*.

Lorsque cette enfant devint pubère, son père et sa mère moururent ; elle grandit et s'adonna à la débauche. Elle s'y livra pendant une première année, puis une seconde.

Un jour, elle rentra chez elle ivre, venant de la rue et ayant bu de l'alcool. Elle apportait une livre de viande et quelques provisions qu'elle se mit à apprêter, aidée par sa voisine. Pendant que cette dernière faisait griller la viande, une petite fille entra, et dit : « Donnez-moi un peu de feu » et, ce disant, elle sentit l'odeur de la viande. *'Āīcha*, s'en apercevant, dit à sa voisine : « Fais goûter le ragoût à cette enfant. — Non, dit la voisine, je n'ai pas l'habitude de faire goûter qui que ce soit.

1. Le mot *Tabernoust* est la forme berbère féminine dérivée de *Brānes*, nom de lieu.

elles perçurent une odeur délicieuse qui emplissait la maison. « Mais, dit alors l'une d'elles, pareille odeur ne peut exister qu'au Paradis. »

Elles se précipitèrent dans la chambre de la défunte et s'aperçurent que le corps était lavé, parfumé, enveloppé du linceul et la tombe creusée dans la maison même. Toute la ville fut alors imprégnée du délicieux parfum, les gens accouraient chez *'Aïcha Tabernoust* et restaient frappés de stupeur, ne s'expliquant point qui l'avait lavée et placée dans le linceul.

La voix d'*'Aïcha* s'éleva sur ces entrefaites, bien qu'elle fut morte, disant : « O mes enfants ! Ne cherchez point (à approfondir ce mystère) ; je suis bien *'Aïcha Tabernoust*, ensevelissez-moi ! »

On l'ensevelit aussitôt, puis on éleva une *qoubba* sur sa tombe. Elle devint une sainte parmi les saintes et son mausolée est visité par les femmes stériles, par les fiévreux et par les poitrinaires.

A remarquer, dans ce récit, ce fait que Dieu confère la sainteté après une seule bonne action au milieu d'une existence de péchés continuels et de défis à toutes les règles de l'*Islâm*.

2° *Moulay El Mekky ould Moulay Et Tehâmy* ¹.

Ce saint est de la famille d'*Ouezzân*. Il avait six frères, mais ayant eu une discussion avec eux, un beau jour, il se fâcha, sauta sur sa mule et partit.

1. Le mausolée de ce saint est à Rabat dans la grande rue de *Ridjâl-Eç-Çoff*. Une belle treille recouvre la rue, à cet endroit, qui est un *horm* encore respecté par les Juifs ; les Chrétiens même n'y passent pas toujours impunément. C'est ce saint que nous avons mentionné p. 27 sous le nom de Moulay El Mekky ben Moḥammed.

Aussitôt tous le suivirent, sollicitant sa bénédiction et embrassant les pans de ses vêtements. Ils l'accompagnèrent ainsi jusque dans la rue de *Ridjâl Eç Çoff*. Là, en arrivant devant la maison du commerçant qui avait une perle dans le nez, la mule s'arrêta ; *Moulay El Mekky* frappa à la porte et se mit à appeler : « Hé l'andalou ! hé l'andalou ! »

Une esclave noire sortit et lui annonça que son maître était malade et ne pouvait venir ; mais *Moulay El Mekky* insista, disant à la négresse : « Presse-le de sortir car, grâce à l'intercession de *Moulay 'Abd Allah Ech Cherif'* Dieu a décrété qu'il ne souffrirait plus. »

L'andalou sortit alors ; mais, sa première impression fut défavorable en voyant le saint. Il lui témoigna du mépris et, comme *Moulay El Mekky* lui demandait ce qu'il avait, « que cela ne t'inquiète pas, répondit-il. Si tu veux une aumône je vais te la donner et que Dieu te maintienne en paix ! » — « Mais, dit *Moulay El Mekky*, je viens t'expulser de ta maison et m'y installer, car c'est là ma place : Dieu m'a chargé de te guérir, approche ! »

Ce disant il prit un peu de terre qu'il introduisit dans le nez de l'andalou ; celui-ci éternua et la perle sortit. Le soulagement fut immédiat et, de reconnaissance l'andalou quitta sa maison qu'il donna au saint, lui fit élever une *qoubba* de son vivant, et constitua ses biens en *habous* à son profit.

Les gens de Rabat vont visiter cette *qoubba* pour les raisons les plus variées, car les prières de ce saint sont très agréables à Dieu et son intercession est fort efficace.

3° *Si Et Tourky.*

Ce saint est enterré à Salé et l'on rapporte, à son sujet,

1. Ancêtre de *Moulay El Mekky*, déjà cité.

4° Sidi Makhloûf.

Ce saint.était juif d'origine ; sa tombe se trouve à la pointe sud-est de l'enceinte intérieure, dans un petit cimetière où l'on enterre les gens qui sont morts en mer ou hors des murs de la ville¹. Voici sa biographie légendaire :

Makhloûf, ainsi que son père, était du *messouls*² mais il se convertit à l'Islâm, apprit le qorân et s'instruisit tous les jours, sous les auspices du *qâdî*.

Il s'adonna si bien à ces études qu'il parvint à toucher Dieu et devint un étudiant zélé ne sortant jamais. Les autres *tolba* se dirent : ce *Makhloûf* veut se faire passer pour un saint, à nos yeux, il faut que nous l'éprouvions ; s'il est réellement en possession de la sainteté, nous le servirons, mais, s'il n'a dans le ventre que de l'eau³ nous ne nous occuperons plus de lui.

Ils préparèrent donc une *nezâha* (partie de plaisir) complète, avec tout ce que cela comporte en fait de mets variés. Puis ils choisirent cinq *tolba* parmi les meilleurs d'entre eux et les envoyèrent en délégation à *Makhloûf*. Ces délég-

1. D'après les usages marocains, il est interdit de faire entrer dans une ville le corps de celui que la mort a frappé en dehors de son enceinte. Nous en verrions la raison dans une simple mesure d'hygiène, si la population locale avait une idée plus nette de ce qu'est la contagion.

2. Le mot *messouls* qualifie le mets qui n'est pas salé. Il est placé ici par euphémisme, pour éviter, en parlant du saint, le mot plus malsonnant de *mellâh*. Ce dernier, en effet, rappelle trop crûment la corvée imposée aux Juifs, de saler les têtes coupées pendant une expédition, lorsqu'on veut les exposer aux créneaux des portes de la ville.

3. ماشفنا بي كرشه غير الماء (إِذَا) disait le narrateur. Il y a lieu de comparer ces mots avec notre expression triviale « voir ce que quelqu'un a dans le ventre ».

rons » — « Eh bien ! répartit *El Khammâr*, préparez-vous en vue des labours : que celui qui n'a point de bœufs emprunte pour en acheter, que celui qui n'a point de charrue s'en procure une, que celui qui n'a point de soc y pourvoie. »

Les gens partirent et firent comme il avait dit, puis quand tout fut prêt, ils revinrent en aviser *El Khammâr*. Celui-ci leur dit : « Dès demain matin, commencez les labours. » Tous se séparèrent et chacun se disposa à suivre l'avis du saint homme.

Quant à ce dernier, il se mit à prier deux *rik'a*, après quoi il éleva vers Dieu les paumes de ses mains réunies et dit :

« O mon Dieu ! De par les mérites de *Moḥammed* à tes yeux, tu seras certainement miséricordieux envers ces hommes, tes serviteurs, et tu leur accorderas la pluie qu'ils te demandent par ma bouche ! »

Or Dieu les favorisa au point de leur envoyer la pluie cette même nuit.

Dès le matin les gens se mirent aux labours qu'ils achevèrent promptement, puis ils revinrent à *El Khammâr* et lui dirent : « O notre maître ! Tu nous as abreuvés et, à l'avenir, nous ne t'appellerons plus *El Khammâr*, mais bien *Moulay Bou Chtâ' El Khammâr*¹. — Mais, dit ce dernier, que va-t-il advenir d'Abd Allah ben Hassouñ ? Ne va-t-il pas me débarrasser le pays de sa présence ? — Parfaitement, dirent les gens, il videra le pays pour toi². »

Puis, tous se rendirent chez 'Abd Allah ben Hassouñ et

1. مولای ابو شتا الخمار, mon maître, le dispensateur de la pluie, *El Khammâr*.

2. قال لهم واشتا يكون من عبد الله بن حسن يخوي علي البلد (?) قالوا له
وَخَّ يخوي عليك البلد.

Ainsi fut-il fait, *Aïsâoua*, *Hamâdcha*, *R'âziyîn*, *Djilâliyîn*, toutes les confréries sortirent de la ville. Les citadins se joignirent à eux : tous, jeunes et vieux, esclaves et hommes libres, femmes et mâles, tous se portèrent au-devant du nouvel arrivant.

Enfin tous les saints, morts et vivants, se réunirent en un groupe isolé de la masse ; à leur tête se trouvait *Sîdî Idder*, sultan des saints de la ville à cette époque, et il tenait, à deux mains, un bol plein de lait.

Lorsque parut *Sîdî 'Abd Allah*, accompagné de son palmier, la foule entière se rapprocha de lui, mais les saints, précédés de *Sîdî Idder* se mirent en tête et quand *Sîdî 'Abd Allah* eut mis le pied sur la terre ferme, *Sîdî Idder* lui présenta le bol et dit : « Allons ! allons ! sois le bienvenu ! »

Mais lui, sans prendre le bol, retira de la manche de sa chemise une rose qu'il laissa tomber dans le lait.

« Que signifie, dirent les saints, cette rose que tu as jetée dans le bol ? »

— Et que signifie ce bol lui-même, repartit *Sîdî 'Abd Allah* ?

— Ce bol plein de lait doit te mettre au courant de la situation de notre ville.

— Et quelle est cette situation ?

— C'est, ô mon fils, que la ville est pleine de saints comme ce bol est plein de lait. Tu ne trouveras pas où t'installer ici, tu ne saurais même y planter un piquet. Au milieu d'une race qui ne porte que les noms d'*'Aly* et d'*'Aly*¹ tu ne saurais faire un pas².

— Eh bien ! répliqua *Sîdî 'Abd Allah*, cette rose que j'ai

1. Il y a là un jeu de mot sur le nom *'Aly* qui, en outre des souvenirs qu'il rappelle, signifie haut, éminent.

2. باين من جنس سُميت علي وعلي ماعندك باين تخطوي. Le mot باين est la contraction des deux mots اين et بي.

Quelques jours après, en effet, *El Hâdj 'Abbâs* tombait malade et mourait. Depuis, sa maison est déserte et inachevée, personne n'osant essayer d'y poursuivre les travaux entrepris. L'opinion paraît même accréditée que si des maçons essayaient de s'y employer ils tomberaient tous en bas des échafaudages ; c'est une raison suffisante pour qu'aucun d'eux ne tente l'aventure.

8° *Tradition concernant Sidi Maḥammed ben 'Aïsa.*

Ainsi que nous avons eu occasion de le dire, ce saint est enterré hors des remparts et à proximité de Mekinès.

Il vivait, en cette ville, au temps où le sultan *Moulay Isma'îl* y avait installé sa cour et y avait entrepris des constructions grandioses¹.

C'est ce milieu très peuplé, où affluaient des ouvriers de toutes les villes et des hommes de corvée de toutes les tribus, que le saint avait choisi pour y fonder sa confrérie. Telle était son influence que, malgré des peines sévères, artisans et manœuvres, mulâtiers et âniers, désertaient en masse les chantiers impériaux pour venir recevoir l'ouerd de ce nouveau *cheïkh* et entendre, de sa bouche, la bonne parole. D'ailleurs, à la fin de chacune de ces réunions et, pour indemniser les assistants de leur chômage, *Sidi Maḥammed* cueillait des feuilles d'arbres et les leur remettait, elles se changeaient aussitôt en pièces d'or et d'argent.

Un jour un malheureux se plaignant de la faim avec insistance devant le saint, celui-ci impatienté s'écria : « Êh bien ! mange ce que tu trouveras, fût-ce du poison ! » L'homme partit et, ayant trouvé des scorpions et d'autres animaux venimeux, il les dévora sans qu'il en résultât pour

1. A ce sujet cf. *Istiḡṣâ'*, t. IV, p. 23-25.

l'éprouver et, l'ayant fait venir il donna l'ordre de l'enfermer dans ses jardins qui étaient remplis de lions et de fauves : loin de s'attaquer au saint, ces animaux venaient se frotter à lui, pareils à des chats.

Enfin, le roi lui imposa une dernière épreuve qui consistait à boire le contenu d'un bassin de son jardin rempli de goudron liquide. Le saint appela une petite fille, lui ordonna de boire et elle avala tout ce goudron qu'elle trouva plus doux que du miel.

Ce prodige convainquit le roi qui s'inclina et proclama la sainteté de *Sidi Maḥammed* ; mais ce dernier, vexé de semblables procédés, jura de ne plus jamais franchir les portes de Mekinès, c'est pourquoi il est enterré en dehors de la ville.

Trois de ses descendants vivent à Rabat.

IX. — LES RBÂÏ' الربايع ou « SOCIÉTÉS¹ ».

§ 1. — Sociétés de tir ربايع الرماة.

On sait combien le tir au fusil est en honneur au Maroc et quel prix on y attache, aussi bien dans les villes que dans les tribus².

Le *makhzen*, d'ailleurs, comprend qu'il a intérêt à trouver, parmi ses sujets, de bons tireurs ; aussi encourage-t-il la

1. Bien que les sociétés dont nous allons parler n'aient pas un caractère religieux bien défini, nous avons cru pouvoir en parler ici, parce que certaines d'entre elles (les sociétés de tir, par exemple) s'efforcent de s'organiser sur le modèle des confréries et les autres jouent un grand rôle dans bien des fêtes ou cérémonies religieuses.

2. A ce sujet cf. Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, *passim*, et t. II, p. 11 et seq., 176-177, 317, 473.

formation de sociétés de tir, qui peuvent constituer un appoint pour la défense d'une ville contre une attaque des tribus voisines. A cet effet, il fournit de la poudre et quelquefois même des armes à certaines de ces sociétés.

A Rabat on compte, au moins cinq *rbâï* ou sociétés de tir :

1° *Rbâ't El Haḍar*, رباة الحضر ou société des citadins. Le *makhzen* lui aurait, paraît-il, fait distribuer récemment des carabines Winchester (سطاشية ou fusils à 16 coups).

2° *Rbâ't El Beqqāla* ou société des épiciers. On sait que ce métier est entièrement détenu au Maroc par des gens du *Sou's*. Ils apportent, de leur pays, des fusils à pierre encore estimés dans les régions où les armes perfectionnées sont peu répandues. En cas de mobilisation (نوضة) cette société doit être prête et sortir la première¹.

3° *Rbâ't El Djebāla* (on dit aussi Ej-Jebāla, par assimilation du ج à une lettre solaire) رباة الجبال. Société des *Djebāla*. C'est la plus sérieuse, pour l'habileté de ses tireurs, et, étant employée en temps normal à la défense de la ville, elle reçoit, du *makhzen*, de la poudre à discrétion, en outre de la paye de ses membres².

4° *Rbâ't El Touārga*, رباة التواركة. « Société des *Touārga*³ », elle est très nombreuse.

5° *Rbâ't El Ouidāya*, رباة الوداية. « Société des *Ouidāya*⁴ », également très nombreuse.

1. Il en est de même à Tanger.

2. Voir notre article sur l'Administration marocaine à Rabat, *Arch. mar.*, t VII.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

Ces deux dernières sociétés, il est vrai, ont un caractère essentiellement militaire, qui les distingue des précédentes.

Toutes sont organisées à peu près de la même façon et ont pour patron *Sidi 'Aly ben En Nâçer*, saint enterré au *Soûs*.

Elles sont dirigées chacune par un *cheïkh er remâ* شيخ الرما ou chef des tireurs, chargé d'enseigner aux membres le maniement et le « jeu » du fusil, son mécanisme et les principes du tir. Il ne reçoit pour cela, au moins en théorie, aucune rémunération. Il est assisté d'un *moqaddem* qui rassemble les membres de la *rbâ'a* quand il y a lieu.

Enfin chaque sociétaire s'appelle *رامي* (pour رام), au pluriel *remâ* رماة. Les *rema* fournissent leurs armes eux-mêmes, à l'exception de ceux qui sont armés par le *makhzen*, déjà cités. Ils ont également à s'approvisionner en cartouches, poudre, etc., etc. (avec la même restriction que plus haut) et à subvenir à leurs parts personnelles dans les dépenses de la *rbâ'a* à l'occasion d'une fête ou d'une partie de chasse, par exemple.

Quelquefois, sur la demande de gens du *haouz*, on décide de faire une battue au sanglier. Le cheïkh en fait prévenir les *remâ* par son *moqaddem*. Tous se réunissent en un point désigné d'avance et fixent le jour du départ, l'itinéraire, la durée du séjour et le rôle de chacun des sociétaires : l'un s'engage à fournir une bête de somme, un autre le thé, un troisième le sucre, etc., etc., puis, quand tout est bien arrêté, on exécute ce programme, dans la mesure du possible. C'est ainsi que, lorsque le pays n'est pas trop agité, on voit des *rbâ'i'* partir pour 5 ou 6 jours et faire des battues dans la forêt de *Ma'moura*, entre Rabat et *Mehdya*, à *Sidi Bou R'âbâ*, etc., etc.

sachant rien), s'instruisaient et apprenaient le tir, sous sa direction.

Un jour que *Sîdi 'Aly ben En Nâcer* était assis parmi ses élèves, leur enseignant le tir, un ange apparut, envoyé par Dieu et lui dit :

« O *Sîdi 'Aly ben En Nâcer* ! »

Le saint ne lui répondit pas et l'ange lui demanda la raison de son silence ; il lui dit alors :

« Je ne m'appelle que *'Aly ben En Nâcer*.

— Non pas, dit l'ange, Dieu t'a ennobli (ou sanctifié) en cette heure bénie¹ !

— Fort bien, et que t'a-t-il dit ?

— Il m'a chargé de te dire : « Prends ton fusil, mets en « joue et prends la direction — (Dieu fera le reste) — et « tous ceux que tu enseigneras seront tes enfants² ! »

Or le saint n'avait précisément pas d'enfants.

A partir de ce jour, les gens se pressèrent de plus en plus nombreux autour de lui pour recevoir ses leçons et son *ouerd*.

Mais, direz-vous, quel était son *ouerd* ?

— قال له انا اسمي غير على بن الناصر — قال له لاَوْه رَبِّي راه نزل
عليك التَّشْرَاب وبني هذه الساعة المبروكه.

قال لك اربد المكحه ومدّ وافبط (افبض pr.) النيشان — وجميع الي 2.

Nous avons traduit *افبط النيشان* par les mots : « prends la direction », c'est-à-dire « prends la ligne de mire ». On sait, en effet, qu'au Maroc, le mot *نيشان* veut dire direction et non cible. Si le narrateur avait voulu dire : « tire à la cible », il eût employé l'expression : *اضرب الشارة*. Quant aux mots : « Dieu fera le reste » ils sont sous-entendus, c'est pourquoi nous les avons mis entre parenthèses. Le narrateur, en effet, nous a expliqué que l'ange ne les avait point prononcés, car ils étaient contenus implicitement dans les prémisses ; *افبط النيشان وربّي يكمل لك الشّي*.

mettre en défense contre lui avec autant de soins qu'on le fait contre les *layâli*¹, prononcer trois fois les mots : « Dieu est témoin » puis tirer².

Tels sont les points principaux de l'*ouerd* du saint.

Nous venons d'exposer l'organisation et le fonctionnement des sociétés de tir, mais il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de leur rôle social et militaire, ni chercher à les assimiler aux associations du même genre qui existent en Europe : l'indolence et l'incurie de leurs directeurs et de leurs membres sont cause de l'irrégularité des exercices, de l'absence de tout programme méthodique et progressif, du manque de disciple chez les sociétaires.

Aussi les résultats sont-ils loin d'arriver au degré de perfection relative qu'on pourrait en attendre, c'est-à-dire à la formation du plus grand nombre possible de tireurs moyens.

En fait, quelques rares individus se signalent seulement par leur adresse au tir dans chaque *rbâ'a*, les nécessités de l'existence ou des dons naturels les ayant seuls sollicités à la pratique constante de cet exercice.

Il en est du tir comme de tout autre sport et notamment

1. On appelle الليالي la période (40 jours à partir du 23 décembre) où les nuits sont les plus froides de l'année. Ce mot figure dans un certain nombre de dictons, notamment dans le suivant :

إِلَى صَبَّتْ بِي اللَّيَالِي وَلَا عَلَيْكَ بِي التَّوَالِي — وَإِلَى مَا صَبَّتْ شَيْ بِي اللَّيَالِي
بردع جملك وأبدا تلالى.

« S'il pleut pendant les *layâli*, tu n'as rien à craindre par la suite « (et ta récolte sera bonne), et s'il ne pleut pas pendant les *layâli*, « bâte ton chameau et commence à cheminer (pour aller acheter du « grain, car ta récolte sera nulle). »

إِلَى شَبَّتِ الْعَدُو مَا جِيكَ تَسْتَعِدَّ لَهُ كَمَا تَسْتَعِدَّ لِلَّيَالِي وَأَفْرَاءَ شَاهِدَ اللَّهِ
ثَلَاثَةَ دَالْتَوَاتٍ وَاضْرِبْ.

de l'équitation, on ne le pratique que par exception et dans la mesure où il n'est pas fatigant, le repos et l'immobilité restant préférables à toute vaine agitation.

A ces causes d'insuccès profondes, générales, inhérentes au caractère même du musulman, il y a lieu d'ajouter celles qui proviennent de la difficulté de se procurer des munitions régulières et égales à elles-mêmes¹, soit eu égard à la qualité, soit à la quantité, soit enfin au prix d'achat.

§ 2. — *Les orchestres et chœurs*, رباع الالة.

I. — Orchestres d'hommes.

1° *Rbâ'at El Aliyn*, رباعة الالين.

Il y a deux ou trois *rbâ'a* de ce genre à Rabat. Elles se font entendre dans les soirées ou *nebitat* (نيتات), dans les fêtes à l'occasion de baptêmes², aux noces (اعراس) et, en général, dans toutes les fêtes ou *mousem*.

1. Nous avons constaté mainte fois, soit dans l'extrême-sud oranais, soit au Maroc, que les cartouches des armes modernes, rechargées par les indigènes, contiennent des charges de poudre très inégales; en outre la poudre même est de qualité très variable. Enfin l'habitude de tirer avec un fusil toutes les cartouches d'un calibre égal ou inférieur à celui de son canon, abîme rapidement les rayures, diminuant ainsi les qualités de l'arme et comme portée et comme précision.

2. Sept jours après la naissance on baptise l'enfant mâle et quelquefois la petite fille. A cet effet, on égorge un mouton le matin et,

Chacune de ces *rbâ'a* comporte, en général, cinq exécutants.

1° *El Mounechchid*, المُنَشِّد, directeur de l'orchestre et chanteur; il chante ou récite des *qçâïd*, accompagné par la musique de ses auxiliaires.

2° *Çâheb El'Oûd*, صاحب العود, joueur de guitare¹.

3° *Çâheb El Kâmendja*, صاحب الكامنجة, joueur de violon².

4° *Çâheb Er Rebâb*, صاحب الرباب, joueur de rebâb³.

5° *Çâheb El Tarr*, صاحب الطرّ, joueur de tambour de basque⁴.

vers 9 heures, on convoque les amis à un festin ou lunch qui prend le nom de 'aqîqa عقيقة. La fête elle-même est désignée sous le nom de *sbou* سبوع pl. سوابع.

1. Le 'oûd ressemble à une grosse mandoline allongée à huit cordes que l'on fait vibrer à l'aide d'une petite lame de corne ou *seï'a*, سطة.

2. On sait que tous les exécutants sont assis sur le sol, les jambes croisées, et que le violoniste tient son violon verticalement sur sa cuisse, l'archet ou *بوس* étant horizontal.

3. Le *rebâb* est une sorte de viole à deux ou trois cordes sur lesquelles on agit par friction à l'aide d'un archet.

4. Le طرّ est un tambourin de petites dimensions muni de petits disques de cuivre sur sa périphérie, et qui s'entre-choquent à chaque coup frappé sur la peau. Ce mot fait au pluriel *trouir*, طرور, il vient donc d'une racine sourde; en arabe régulier et dans le dialecte algérien il revêt au contraire la forme طار sans redoublement du ر et vient d'une racine concave; on lui donne, dans ce cas, la forme طيران au pluriel (Cf. Beaussier, et Kazimirski).

Ce genre d'orchestre est le plus estimé des citadins. La musique qu'il exécute présente des analogies avec celle des Espagnols d'Andalousie mais il serait difficile, croyons-nous, de déterminer lequel des deux peuples, maure ou andalous, a le mérite de l'originalité en la matière, lequel à emprunté à l'autre. Les emprunts ne seraient-ils pas réciproques? Nous laisserons à d'autres, plus compétents, le soin de résoudre le problème qui est fort complexe.

2° *Rba'at El Grāiḥiya*, رباة القرايحية¹.

C'est le « groupe des improvisateurs » très estimé de la masse populaire à qui plaisent ses récitations poétiques décousues et désordonnées.

Ce groupe paraît dans toutes sortes de fêtes ou réjouissances ; il comporte, en général, quatre exécutants dont chacun est *grāiḥy* ou *haḥḥādḥ*² et joue d'un instrument qui souligne ses récitations ou celles de ses collègues ; ce sont :

1° *Çaḥeb Ed Deff*, صاحب الدف, joueur de tambourin³.

2° *Çaḥeb Et Ta'ridja*, صاحب التعرجة, joueur de *ta'ridja*.

1. On appelle *grīḥ* فريح un genre de poésie vulgaire traitant surtout de l'amour. Le *grāiḥy* (pl. *grāiḥiya*) est celui qui improvise ou récite des poèmes de ce genre. Nous en avons déjà dit un mot à propos du *mouïsem* de Chella (*supra*, p. 48-49 et note 51).

2. Le *haḥḥādḥ*, حباط est l'individu qui retient par cœur et récite les œuvres des autres, tandis que le *grāiḥy* fait œuvre personnelle, quelquefois au moins.

3. Le *deff* est de très petites dimensions, il consiste en un cadre carré en bois, de 3 ou 4 centimètres d'épaisseur et 15 centimètres de côté sur lequel est tendue une peau qui l'enveloppe complètement.

3° Un autre joueur de *ta'ridja*.

4° *Çâheb El Hedeqa*, صاحب الهدفة, joueur de castagnettes¹.

II. — Orchestres de femmes.

1° *Rbâ'at El Hadra*, رباعة الحضرة.

C'est le groupe dont nous nous sommes déjà occupés et que nous avons décrit à propos des confréries².

2° *Rbâ'at El Msâma'*, رباعة المسامع.

Cet orchestre n'offre point, dans ses exécutions, le caractère sérieux et religieux du précédent, il se confine plutôt dans le genre léger et badin qui convient aux noces et à toutes les réjouissances profanes.

Il comporte généralement cinq exécutantes ;

1° *El Mesemm'ia*, المسّمية, chanteuse et joueuse de *rbâb* en même temps que directrice de l'orchestre. Elle chante des poésies du genre 'aïla, عيّطة³ adouci et tel que l'apprécient les citadins.

1. Ces castagnettes ont la forme de petits godets en métal que l'on fixe au pouce et au médus de chaque main à l'aide d'un petit anneau de cuir placé en leur centre.

2. V. *supra*, p. 30 et 31.

3. Ce mot signifie proprement cri ; Mouliéras (*op. cit.*, t. II, p. 13)

5° Une *Chettâha*, شطّاحة, ou danseuse. C'est une jeune femme qui exécute seule la danse appelée *rqîç* رقص.

Chacune de ces femmes sait par cœur un certain nombre de poèmes du genre *grîh* et de chansons d'amour.

Il existe, à Rabat, deux ou trois groupes composés à peu près comme celui que nous venons de décrire.

III. — Orchestres mixtes.

1° *Rbâ'at El'Ayyâta*, رباعة العيّاطة.

Ce groupe est du même genre que le précédent et convient aux mêmes réunions. Il comporte quatre femmes et deux hommes qui se répartissent les fonctions suivantes :

1° et 2° Deux *Chettâhât*, شطّاحات ou danseuses, munies chacune d'un *ṭarr*.

3° et 4° Deux *Cheddâdât*, jouant chacune d'une *ta'ridja*.

5° et 6° Deux violonistes.

Les danseuses exécutent le *rqîç* tout en frappant leur *ṭrouṛ* et en chantant une *'aïta* spéciale au *ḥaouz* de Rabat et Salé.

2° *Mouâlin El Hidoûs*, موالين الحيدوس.

C'est un groupe d'hommes et de femmes en nombre très

1. On sait que cette forme incorrecte *mouâlin* est usitée dans toute l'Afrique du Nord-Ouest comme pluriel de *moulay* et de son abrégé *moûl*.

fantasia ; elle fait volontiers entendre ses sons aigus et nazillards parmi les détonations de la poudre et le piétinement des chevaux.

On trouvera peut-être que nous avons eu tort d'étudier ces orchestres et chœurs de danse, dans un chapitre consacré à la vie religieuse ; mais nous n'avons fait, en cela, que refléter l'état de choses réel, tel qu'il se présente dans la vie quotidienne ; le profane coudoie et pénètre sans cesse la religion à laquelle il se mêle intimement.

Il n'est pas de fête, chez les musulmans, qui n'ait un caractère religieux¹, or elles dégénèrent, le plus souvent, en orgies tout à fait étrangères à la religion. De là, l'immixtion des groupes de musiciens, bardes, danseurs et danseuses qui viennent semer le désordre et la débauche dans les fêtes même destinées à commémorer les plus graves événements ; l'homme du commun quand il croit, sa prière faite, « en avoir fini avec Dieu », ne cherche plus que le plaisir grossier et bestial, le spectacle d'exhibitions provoquantes et l'accouplement naturel ou sodomique pour terminer sa nuit².

L. MERCIER.

1. Même celles qui proviennent de la persistance de traditions antérieures à l'Islam, revêtent ce caractère.

2. Cf. Mouliéras, *op. cit.*, *passim*.

L'INDUSTRIE A TÉTOUAN

GÉNÉRALITÉS.

§ 1. — Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'étudier aussi complètement que possible l'industrie des Tétouanais.

Nous nous bornerons, pour l'instant, à la partie purement technique de la question. Il nous semble en effet préférable de négliger d'abord les données relatives à l'importance actuelle de cette industrie, à celle qu'elle peut avoir eue jadis, au chiffre d'affaires qu'elle peut représenter, pour joindre plus tard ces considérations et d'autres de même nature au chapitre où nous traiterons de *la situation économique de Tétouan en général*.

§ 2. — *Divisions de l'industrie des Tétouanais*. — On peut, tout d'abord, établir deux grandes divisions dans le sujet qui nous occupe et considérer tout ce qui a trait à l'industrie à Tétouan comme susceptible d'être envisagé tour à tour de la façon suivante :

Une première espèce d'industrie, que nous appellerons *l'industrie domestique*, s'exerce sur une petite échelle dans l'intérieur des familles ; elle a pour objet la fabrication, la production de ces mille objets d'un usage courant, purement familial, qui sont utilisés sur place dans la maison même où ils ont pris naissance, ou qui seront tout au plus donnés à des familles amies de la ville ou d'ailleurs, ou bien encore serviront à des échanges, mais qui ne seront

Les fabricants de nattes, quoique plus disséminés, se rencontrent en assez grand nombre entre *Sègia Fouqiya* et *H'aoumat Elh'aççârîn*.

Les forgerons, les chaudronniers, au Nord du Mechouar, dans les portions de rue auxquelles ils donnent leur nom (*H'aoumat Elhaddâdîn*).

Les fabricants de tamis et d'accessoires pour les tisserands au bout de *Zanqat Elo'youn*, à l'endroit où cette rue vient rencontrer les H'addadin.

Les bijoutiers étaient autrefois groupés au quartier qui leur devait son nom, *H'aoumet Ecceyyar'in*. Ils furent dispersés, ou bien se dispersèrent, lors de l'occupation espagnole; actuellement la plupart se trouvent au *Mellâh'*, dans la grande rue d'entrée.

Les savetiers, ravaudeurs, sont presque tous dans la rue dite *Et't'arrâfîn*.

Les cordonniers au quartier dit *Elblar'jiya*.

Les fabricants de bâts au haut de *Segia Fouqiya*.

Les armuriers, damasquineurs, nielleurs, fabricants de crosses, autour du *Feddân*.

Les cordiers près du Feddan, dans la rue dite *El-meçalla*.

Les potiers, céramistes, près de *Bab Ennouadeur*, en dehors des murs, le long de la route de Tanger, au pied du Djebel Darsa.

Les briqueteries le long de l'oued Tétouan, au lieu dit *Ela'doua* ou lieu dit *Elmeh'annech*.

Les ferblantiers sont surtout aux alentours de *Soûq Elh'ouît* et au Mellah, dans la rue d'entrée.

Les tisserands sont plus disséminés; cependant il y en a plusieurs du côté de Bab El'oqla, dans la rue qui conduit à *Essouïqa*.

Les passementiers entre *Elmeçdaa*, *Elr'arsa Elfoûqiya* et *Elblar'jiya*.

Les teinturiers à *Elr'arsa Elfoûqiya* surtout.

3° *La fabrication des sacs, sacoches, ceintures et autres objets de cuir plus ou moins ornés.*

Cette dernière branche de l'industrie des cuirs se rapproche (mais sans se confondre avec elle, cependant) de la broderie sur cuir proprement dite, c'est-à-dire de la broderie effectuée au moyen de fils de soie colorée, d'or ou d'argent. Nous ne traiterons pas ici cependant de cette dernière spécialité, car c'est un métier absolument à part, où le cuir n'intervient que pour une partie seulement comme matière première et n'est même souvent pas directement mis en œuvre par l'ouvrier brodeur.

I. — *La tannerie et la teinture des cuirs* ¹.

L'industrie de la tannerie et teinture des cuirs comprend deux branches bien distinctes, ayant chacune son personnel à part et ses établissements séparés.

1° *La tannerie des peaux de chèvre ou de mouton.*

2° *La tannerie des peaux de bœuf.*

La peau de chèvre tannée, préparée, le *chagrin*, s'appelle à Tétouan *maa'zî*² d'une façon générale, et *djeld ziyouâni*³

1. Le terme employé pour traduire « tannerie » dans le sens de l'industrie est « *tedbîr'* » (تدييع); « tanneur », *debbâr'* pluriel *debbâr'in* ou *debbâr'a* (دباغة ou دباغين plur. دباغ); une « tannerie », établissement où l'on tanne, *dâr eddebâr'* ou *dâr ettedbîr'* (دار الدباغ) ou (دار التدييع); le quartier des tanneurs s'appelle *Eddebbâr'in* (الدباغين) c'est-à-dire « les tanneurs ».

2. معزي, du mot معز *maa'z*, chèvre.

3. جلد زيواني. Le mot *zyouâni* زيواني est un adjectif signifiant *jaune*

quand elle est teinte en jaune, ce qui est le plus ordinaire.

La peau de mouton préparée, teinte ou non (basane) s'appelle *bet'dna*¹.

La peau de bœuf une fois tannée prend le nom de *na'al*².

Si la tannerie du cuir de bœuf, d'une part, et celle des peaux de mouton et de chèvre, de l'autre, constituent deux branches absolument séparées de l'industrie, de même les procédés nécessités par la préparation du chagrin et de la basane diffèrent sensiblement. Mais l'un et l'autre de ces deux articles se préparent dans les mêmes locaux et par les soins du même personnel ouvrier³.

Les multiples opérations nécessaires à la préparation du chagrin et de la basane en usage à Tétouan fait de cette préparation quelque chose de mixte entre la tannerie proprement dite, la corroierie et même la mégisserie, car elle emprunte à chacune de ces industries quelques-uns de ces procédés suivant les cas.

clair, jaune citrin, dans le langage de Tétouanais. Il peut s'appliquer à toute autre chose qu'au cuir.

1. *بطانة*. De la racine *بطن* *bl'n*; on l'appelle ainsi parce que cette peau de mouton sert notamment à faire les doublures, ce qui se trouve dans l'intérieur (*bat'en*, *بطن*) de certains objets en cuir.

2. *نعل*. Parce que c'est avec cette peau que l'on fait les semelles, appelées aussi *نعل*, *naa'l*.

3. Les procédés de tannage des cuirs de chèvre et de mouton nous ont été donnés par un Tétouanais, qui avait travaillé longtemps dans la partie. D'autres informateurs du pays nous avaient exposé déjà ce qu'il en était, mais de façon plus succincte.

L'opération du *trempage* s'appelle, dans le langage technique des ouvriers arabes du pays, *tenqia'*¹. Elle dure plus ou moins longtemps suivant l'état des peaux, celles-ci, quand elles sont salées, ayant naturellement besoin de demeurer beaucoup plus longtemps en contact avec l'eau.

2° On foule ensuite aux pieds les peaux détrempées, assouplies, dans les mêmes fosses, sous une certaine épaisseur d'eau.

On donne en arabe à ce foulage le nom de *teka'ib*². Il correspond à peu près au *foulage* et au *craminage* de la tannerie européenne.

3° On procède ensuite au *débourrage* ou *raclage* des poils. Chaque peau est fichée par une extrémité sur un pieu placé debout, haut de 1^m,20 à 1^m,30 ; l'ouvrier, saisissant de sa main gauche l'autre extrémité de la peau, la tend fortement et la racle au moyen d'un couteau, ou mieux d'une lame de fer non tranchante, appelée *h'adida*³ et qu'il manœuvre de la main droite.

Les poils qui proviennent du raclage sont rassemblés, séchés et mis en vente.

4° Les peaux sont ensuite soumises à l'opération du *chau-*

1. تنقع ; de *naqaa'*, نفع, détremper, tremper, macérer.

2. تكعب ; de كعبة *kaa'ba*, cheville du pied et par extension pied, probablement, dans l'esprit de ceux qui adoptèrent les premiers cette expression.

3. حديدة. Ce même terme est aussi employé souvent généralement pour désigner, à Tétouan, toute espèce de couteau. Du mot, حديد *h'adid*, fer. — Celui dont il s'agit ici correspond au *couteau rond* des tanneurs européens.

lage. On les dépose à cet effet dans de grandes fosses analogues à celles qui servent au détrempage et au foulage. La chaux qui remplit ces fosses est de la chaux depuis longtemps éteinte ; les peaux y demeurent environ deux mois en hiver¹.

On dépose ensuite les peaux dans des fosses absolument pareilles, mais pleines de chaux récemment éteinte (depuis une douzaine d'heures environ) et dont l'action est plus vive. Elles y restent environ vingt à trente jours en hiver².

Notons d'ailleurs que la rapidité avec laquelle s'exécutent toutes les opérations faisant partie du tannage dépend essentiellement des conditions atmosphériques. Elles se font beaucoup plus rapidement quand le temps est chaud que quand le temps est froid, et, en été, d'une façon générale, elles demeurent deux fois moins de temps qu'en hiver.

L'opération du chaulage des peaux s'appelle en arabe *nezoûl*³.

La fosse qui contient la chaux depuis longtemps éteinte

1. Le passage à la chaux qui a déjà servi est ce que l'on appelle le *plain faible* en technique de tannerie en Europe.

2. C'est ce que l'on appelle le *plain fort* ou *plain neuf* en terme de tannerie en Europe.

3. *نزول*. Ce mot est, à proprement parler, le nom verbal du verbe *nazala* *نزل* qui veut dire descendre. L'emploi de *nezoûl* est donc une abréviation pour *nezoûl feljîr*, *نزول في الجير*, descente dans la chaux.

Le terme technique correspondant chez les tanneurs européens est *travail à la chaux*, *plainage*, *plamage* ou *pelanage*. — Dans la tannerie européenne le plainage se fait avant le débouillage puisqu'il a précisément pour but de rendre celui-ci faisable. Cependant, dans le cas qui nous occupe, l'ordre dans lequel se font les opérations du débouillage et du plainage est bien tel que nous l'indiquons. S'il y avait erreur elle proviendrait de nos informateurs ; mais nous ne le pensons pas.

peaux pour faire l'opération s'appelle elle-même *Merkèl*¹. Elle est analogue à celle que nous avons vu précédemment employer. Il s'agit, dans ce nouveau dégorgeage, foulage, de débarrasser complètement les peaux de toutes traces de chaux. L'opération peut durer quelques heures, en nombre assez variable, toujours suivant la température de l'air et celle de l'eau.

6° Au sortir du rekîl les peaux sont excessivement tendres ; le moindre effort les déchire sans peine ; il s'agit de leur rendre la consistance qu'elles ont perdue.

On les dépose, pour cela, dans une fosse appelée *mâ'ouïn*² remplie de crotte de pigeon, ou, à défaut, de crotte de chien. Cette crotte a été préalablement malaxée aux pieds pendant plusieurs heures, de façon qu'elle a été transformée en une sorte de pâte sensiblement homogène.

Les fosses ont une section trapézoïdale, étant moins larges au fond qu'en haut. Les parois sont en briques. Les dimensions sont à peu près les mêmes en longueur, largeur en haut et profondeur, que pour les fosses qui ont servi aux opérations précédentes.

Les peaux restent pendant une douzaine d'heures, en moyenne, plongées dans la crotte ; après quoi elles ont ac-

1. *مركال*. Toujours de la même racine *rkl*.

2. *ماعون*, de la racine *a'un*, *عان* aor. *y'aoûn* *يعون*, qui veut dire *aider*, *servir d'aide*, *prêter assistance*. Ce mot *mâ'ouïn*, employé en Algérie pour désigner la *vaisselle*, d'une façon générale prend, au Maroc, des sens très différents et variés. Nous aurons l'occasion de le revoir employé par les potiers avec un sens très différent de celui que lui donnent les tanneurs ; d'une façon générale, dans le nord du Maroc, il signifie *outil*, et jamais *vaisselle* comme en Algérie (On donne à la *vaisselle* le nom de *qecha'*, pluriel *qechoûa'*, *فشعة* plur. *فشوع*).

heures. L'opération se fait toujours dans des fosses analogues à celles qui ont été précédemment employées. Les peaux demeurent dans le son environ vingt-quatre heures ; elles en sortent à demi sèches et ayant acquis une bonne consistance.

Le son vaut approximativement 25 pesetas les 100 kilogrammes.

9° On les porte à nouveau au *merkel*, pour les fouler sous une couche d'eau et les laver.

10° On les fait sécher étendues sur des perches afin de les débarrasser du son qui s'est attaché à leur surface (on dit : *imelsouhoum men ennokhâl*)¹. Les peaux s'égouttent en même temps, elles achèvent de prendre de la fermeté, de la consistance, que le séjour dans le son n'avait pas encore suffi à produire complètement.

11° On dépose les peaux dans de nouveaux bassins remplis d'une pâte molle, composée de figes sèches coupées, à demi écrasées et foulées aux pieds, mélangées de la quantité d'eau suffisante pour leur donner du liant. Cette pâte s'appelle *tahlaout*². Les peaux y demeurent une douzaine ou une dizaine de jours. A nouveau elles deviennent tendres et souples.

1. *يملسهم من النخال* : le mot *mls*, *ملس* veut dire *égoutter*, faire égoutter. Ne pas le confondre avec *نسل*, *nsl*, qui veut dire épiler, comme le font certains Algériens peu au courant du langage marocain.

2. *تَحْلَاوت* : la forme est berbère, mais la racine paraît être arabe ; *h'lou*, *حلو*, *idée d'être doux* (surtout au goût), *sucré* ; on s'explique facilement l'usage de cette racine dans le cas qui nous occupe, étant donnée la nature de la pâte à laquelle s'applique le nom qui en dérive.

mot *larraf*¹, qui veut dire enlever des morceaux, enlever les parties inutiles, déchirées ou épaissies situées à la périphérie, sur les bords².

Les peaux sont maintenant tannées. Le *corroyage* va commencer.

17° Vient en premier lieu, dans la suite des opérations qu'il comprend, le *battage*, dit en arabe *tekmid*³, qui a pour but d'assouplir les peaux. Celles-ci sont préalablement aspergées d'eau, mouillées ; puis un apprenti les saisit et les frappe à grands coups, de toutes ses forces sur une pierre plate dite *çefh'a*⁴. Il répète l'opération pour chaque

pendant à la deuxième forme verbale de la racine *trf*, طرب, aussi bien employées, l'une et l'autre, dans l'arabe vulgaire que dans l'arabe régulier.

1. طرب ; à cette racine appartient en effet *l'arf*, morceau, bout, extrémité, bord.

2. Elle correspond en partie, à la fois à ce que l'on appelle en tannerie européenne *retrancher l'émouchet*, c'est-à-dire les parties inutiles telles que les oreilles et la queue, et à l'*écharnage*, qui consiste à retrancher les parties inutiles, comme par exemple les bords épaissis, en même temps qu'à racler les peaux pour en enlever la chair et les autres impuretés qui peuvent souiller ses faces. Seulement dans la tannerie européenne la première opération se fait avant même le *trempage* et la seconde après le *travail à la chaux* et le *débourrage*.

3. *تكيد* de la racine *kmd*, كد, *assouplir*, décatir (une étoffe par exemple), et autres sens analogues.

Le *tekmid* correspond à peu près à ce que l'on appelle en tannerie européenne le *refoulage* des cuirs, bien qu'il ne se fasse pas de même façon. Du moins son effet est-il à peu près le même.

4. صيحة ce mot désigne toute espèce de pierre plate, de dalle ; les grandes assises plates de pierres qui se montrent sur le flanc des montagnes, dans le lit des cours d'eau, etc. Le diminutif صيحة *çfih'a* sert, comme *çefh'a*, à former des noms géographiques.

que d'une simple alène, sans jamais employer d'aiguille. On a soin de laisser au cou une ouverture en forme de goulot. Cette opération s'appelle *tekhrèdj*¹ : on dit *kharredj djeld*², c'est-à-dire recoudre une peau.

20° Vient alors la teinture (*teçbir'* en arabe³). — On commence par souffler les peaux de façon à les gonfler et à leur donner l'apparence d'une outre.

Si l'on veut les teindre en jaune clair — ce qui est le cas le plus ordinaire —, en jaune citrin, on jette à l'intérieur une petite quantité d'écorce de grenade pilée, réduite en poudre, puis on les remplit d'eau alunée ; on les souffle encore de façon à bien tendre les parois, à bien les gonfler, on les bat, on les secoue, on les masse, on les manipule comme des soufflets, on les frotte, etc. C'est l'opération que l'on appelle le *temkhèdh*⁴. La teinture se fixe donc sur la partie de la peau qui se trouve former l'intérieur de l'outre, c'est-à-dire précisément sur la partie épidermique ou *fleur*.

L'écorce de grenade qui sert à la teinture est dite dans le

1. *خَرَج* ; ce mot est le nom verbal de *kharradj*, *تخراج*.

2. *خَرَج جلد*. Proprement *خَرَج*, *kharradj* ou *kharredj*, est la II^e forme de *khrdj*, *خرج*, et veut dire faire sortir. Il a cependant pris le sens de coudre ou recoudre grossièrement dans certaines régions (tout en conservant en même temps son sens primitif) sans que nous puissions bien saisir par suite de quelles dérivations successives.

3. *تصبغ* ; c'est le nom verbal correspondant à la deuxième forme *صبغ*, *çabbar'*, de la racine *çbr'*, *صبغ*, *teindre*.

4. *مَخَض* ; c'est le nom verbal de *makhkhadh*, *مَخَض*, deuxième forme verbale de la racine *مَخَض*, *mkhdh*, qui veut dire *secouer*, *battre le lait pour en faire du beurre*, etc.

jaune, le rouge ou le noir soient appliquées aux peaux de chèvre.

20° On laisse les peaux sécher à l'air étendues sur des fascines¹.

21° Puis on les ouvre une seconde fois en les décousant, c'est le *Teflih'*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Ftlih'* que nous avons déjà vu. — On rogne en même temps les bords où ont été percés les trous destinés à permettre le passage des fibres de palmier nain.

22° Vient alors l'*amollissement* des peaux, l'opération appelée en arabe *tat'riya*². On les amollit (le verbe arabe est *tarra*) en les humectant du côté qui porte la teinture au moyen d'un chiffon mouillé formé en tampon. Ce tampon s'appelle en arabe *jefféfa*³.

régions les anciens procédés de teinture; c'est ainsi que les femmes des Chaouiyas de la province de Constantine teignent en rouge les mezâoud en se servant de la racine de garance (*fououa*, فَوْوَة), ou de celle de certaines rubiacées sauvages (comme par exemple des *asperula* appelées chez les Chaouiyas *tharoubia*, ثَرْوَبِيَّة, où l'on retrouve le latin *rubia*). C'est une teinture plus belle et plus solide.

1. Cela correspond à peu près à l'opération que l'on appelle la *mise en essui* dans la tannerie et corroierie européenne.

2. *تطرية*; c'est le nom verbal de *طَرَّى*, *l'arra*, *attendrir*, *amollir*. La *tatriya* arabe correspond à peu près au *retien* des cuirs, à ce que l'on appelle les *retenir* en corroierie européenne.

3. *جَبَّافَة*. C'est le nom qu'on donne dans le Nord du Maroc aux éponges, aux *lampons*, à tout ce qui peut servir à humecter; on emploie le mot *jeffef*, جَبَب, dans le sens de *laver le sol*: la racine جَبَب, جَبَب, a cependant le sens de *sécheresse* et جَبَب, *jeffef*, veut régulièrement dire dessécher.

encore une sorte de corroyage. On se sert pour cela de l'outil appelé *çadriya*¹. C'est une barre de fer d'environ 0^m,40 de longueur, montée à angle droit sur une tige elle-même portée, normalement à sa courbure, par un bois

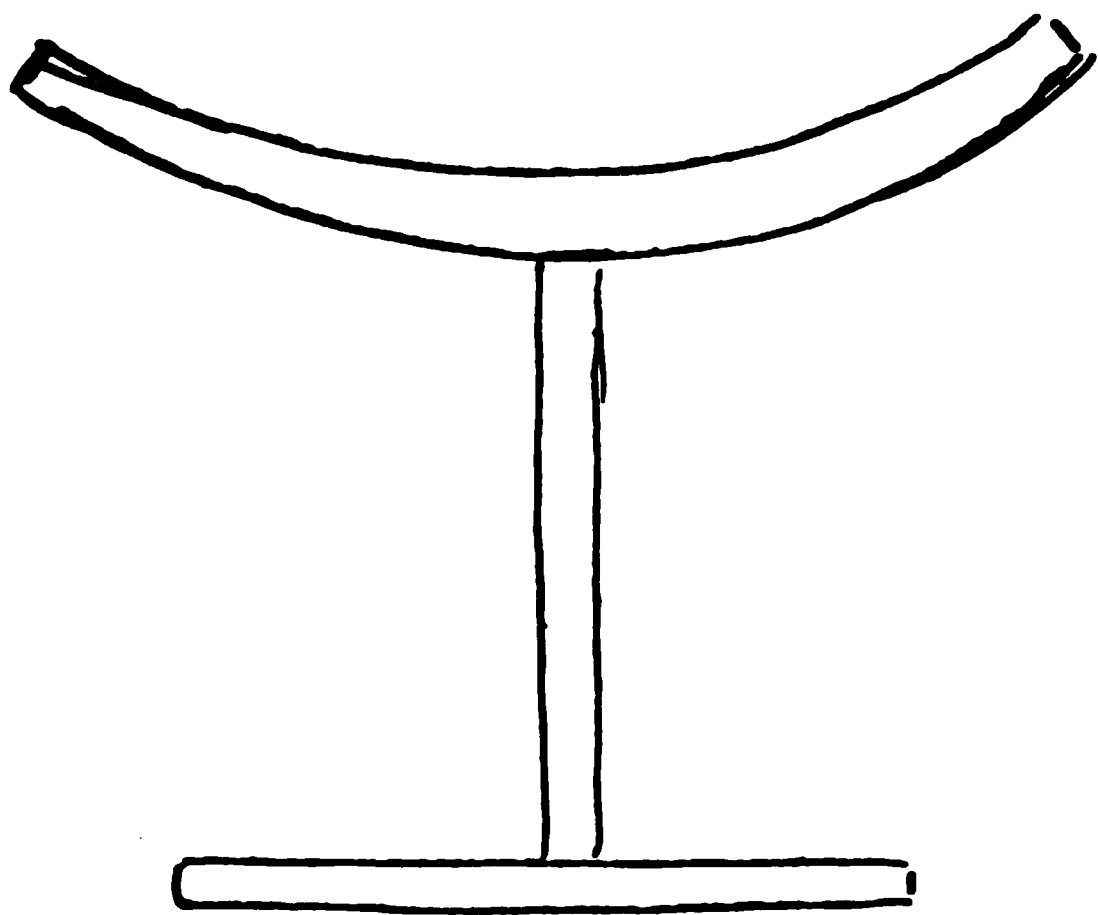


Fig. 1.

cintré. L'ouvrier, appuyant sur sa poitrine ce bois cintré, et le fer contre un mur, passe la peau entre celui-ci et celui-là pour la lisser, en la tirant avec force après l'avoir saisie des deux mains. Il répète ce mouvement pour chaque peau un certain nombre de fois, la tenant tantôt par une extrémité, tantôt par une autre.

26° On place à nouveau la peau sur le moule à grainer, à donner le grain (*blān*), en le traitant comme la première fois.

1. صدريّة ; ce mot vient de صدر, *çader*, poitrine, parce que l'outil qu'il désigne est employé en s'appuyant contre la poitrine de l'ouvrier.

27° On l'amollit, on le retient, à nouveau en l'aspergeant d'eau.

28° On la corroye à nouveau ou *la tire* au *Khthèr*.

29° On travaille la peau à la *çadriya* encore une fois, c'est-à-dire on l'étire, en travaillant cette fois la face interne demeurée brute (*la chair*) et non le côté qui a été teint (*la fleur*).

30° Vient ensuite le *taçfit'* (le verbe est *çaffat'*¹). C'est encore une variété de corroyage qui se fait de la façon suivante : deux cordes (*H'ablân*²) sont pendues au plafond d'une chambre ; on y attache la peau par deux pattes ; puis on la corroye (*marran*³) encore une fois en la frottant avec force sur sa face interne (*la chair*), non teinte, au moyen d'un outil appelé *h'adida'*, que l'ouvrier tient à deux mains. Cet outil se compose d'une lame de fer non tranchante, rectiligne, montée sur un bois également rectiligne, un peu plus large et légèrement plus long.

L'opération est répétée six fois sur la face interne : puis

1. تصبیط, *taçfit'* ; صبیط, *çaffat'*. Nous ne connaissons pas d'autres sens à cette racine qui soient d'un usage bien courant, bien commun.

2. حبلان ; c'est le pluriel ordinairement employé à Tétouan du singulier حبل, *h'abeul*, corde.

3. مرن ; ce mot a le sens de *endurcir, entraîner, aguerrir, habituer à la fatigue*, etc.

4. حديدة ; c'est le même nom que nous avons déjà vu donner à l'outil qui sert à racler les peaux pour en détacher le poil, et, d'une façon générale, à toute espèce de couteau. Cette *hadida* rappelle l'*étire* de fer ou de cuivre des corroyeurs européens.

Les produits de l'établissement sont vendus de la façon suivante :

Le cuir est vendu par un crieur public (*dellèl*)¹ qui circule dans le quartier des tanneries.

Une peau de bœuf tannée, entière, dite *kâmel*², peut se vendre de 9 à 10 douros de la monnaie du pays ; une demi-peau (*nouçç djeld*³) de 4 à 5 douros.

Les peaux de mouton et de chèvre se vendent par sixaines, par trois ou par unités. Une sixaine est dite *t'ela'a*⁴ ; trois peaux constituent une *nouçç t'ela'a*⁵ ; d'une façon approximative, une balzane se vend 3 pesetas ou 3 pesetas 50 ; une peau de chagrin de 6 à 7 pesetas.

Sur le montant de la vente le crieur public perçoit 0 peseta 15 par douro (c'est-à-dire 3 pour 100) lorsqu'il s'agit de cuir de bœuf et 0 peseta 10 par douro (2 pour 100) lorsqu'il s'agit de balzane ou de chagrin.

Aux bénéfices de la vente des produits sortis manufacturés de la tannerie il faut joindre la vente :

marque ; sa marque et par suite son pécule ; de *rsm*, رسم, marquer ; imprimer une trace, etc.

1. دلال.

2. كامل ; c'est-à-dire entière, complète.

3. نصب جلد.

4. طاعة ; c'est-à-dire une préparation, une série préparée d'un coup, suivant ce qui a été exposé ci-dessus dans une note au sujet du mot طلع, *t'la'* ; le même mot *t'ela'a*, طاعة, est employé dans des cas analogues pour dire une promotion, l'ensemble des individus qui, d'un coup, tous en même temps, arrivent à certaines conditions : il pourrait encore servir à désigner une journée. On voit, par ces exemples, quel est le sens auquel on l'emploie dans le cas qui nous occupe.

5. نصب طاعة.

mais, d'une façon générale, il faut au moins un capital de 500 à 1000 douros (2 500 à 5 000 pesetas) pour entreprendre l'industrie de la tannerie, et c'est là une somme assez forte pour le pays. Les bénéfices sont médiocres d'ailleurs et si le tanneur peut arriver avec beaucoup de travail, d'esprit, d'ordre et d'économie à vivre assez à l'aise, — grâce aux frais restreints qu'entraîne l'existence indigène quand on la maintient dans ses proportions les plus modestes, — par contre, il ne peut guère, aujourd'hui, songer à s'enrichir. Il n'en était pas de même autrefois, alors que l'industrie était plus florissante à Tétouan.

On doit ajouter que le métier de tanneur est un des plus pénibles et des plus difficiles ; non seulement il demande une compétence très réelle, qu'une expérience de longues années permet seule d'acquérir, comme nous l'avons déjà dit, mais encore il exige une surveillance et des soins incessants. Les peaux mises au chaulage doivent être suivies de près ; il s'agit de les retirer de la chaux au moment précis où elles en auront subi toute l'action sans avoir dépassé le point strictement voulu ; quelques quarts d'heure de trop les perdraient sans rémission ; quelques quarts d'heure de moins leur feraient perdre une partie de leur qualité ; le maître tanneur doit donc, quand le moment approche de retirer les peaux des fosses à chaux, veiller constamment pour donner l'ordre de le faire à l'instant voulu, fût-ce en pleine nuit ; quelques minutes de négligence se payeraient chèrement par une diminution sensible des prix de vente et par la perte du plus clair du bénéfice, déjà si peu considérable.

S'il est ainsi minutieux et absorbant pour le patron, le métier de tanneur est encore fatigant, pénible et dégoûtant pour les ouvriers et les apprentis. Les peaux, à certains moments, et aussi certains des ingrédients employés, exhalent une odeur écœurante, infecte. Il faut piétiner des

Pantoufles jaunes pour hommes (*bolr'a*, au plur. *blâr'i* en cuir jaune; *djekl ziyouânl*)¹,

Fig. 4.

Pantoufles de cuir rouge pour femmes (*blâr'i h'omor*).



Fig. 5.

Pantoufles de cuir de couleurs diverses et brodées de

dustrie des chagrins, celle des *cordouans* ; mais, sans cette restriction, l'idée que nous exprimions manquerait de justesse. Les cuirs sont encore aujourd'hui au nombre des produits les plus importants de l'industrie cordobésienne, mais sans que leur mise en œuvre présente le même caractère artistique qu'autrefois et sans qu'eux-mêmes rappellent en rien les cordouans du moyen âge ni les peaux chagrénées du Maroc.

1. بلغة, plur. بلاغي.

Les matières premières employées sont :

Le chagrin jaune ou rouge qui sert à faire l'empeigne qu'on appelle *ouodjh*¹ dans le langage indigène.

Le cuir de bœuf pour la semelle, appelée *na'l*. Dans les chaussures de bonne qualité, ce cuir est de provenance européenne, ou bien vient de *Chechâoun*. Pour les chaussures de qualité ordinaire on emploie le cuir de Tétouan.

ner au mot cette signification. — Nous trouvons ensuite *xerecuilla* (Diego de Haedo, *Topographie de Argel*, fol. 27, col. a) comme *chaussure des femmes d'Alger*, chaussures qui étaient en couleur ; puis Höst (*Nachrichten von Marokos*, p. 117) donne le nom de *cherbil* comme servant à désigner indistinctement les chaussures jaunes des hommes et les chaussures rouges des femmes. — Breisenbach (*Beschreibung der Reyse und Wallfahrt*, fol. 115, n° 1, qui visita l'Orient en 1843) donne *serbul* comme signifiant soulier dans ce pays. Les mots *zerbouï* et *zerbouin* se trouvent dans les *Mille et une Nuits* ; à *Malte* on utilisait encore au temps de Dozy des sortes de chaussons appelés *sar-bon*, plur. *sraben*. — En admettant comme Dozy que tous ces mots soient des équivalents, fruit de permutations de lettres, on voit combien général et ancien était l'usage de la chaussure dont il s'agit.

Dozy rapproche le mot *cherbil* de l'espagnol ancien *servilla* (de *serva*, servante ; qui sert pour les servantes) et voit dans le mot espagnol l'étymologie du mot arabe. Il ajoute que, précisément, les *Mille et une Nuits* donnent le mot *zerbouin* comme s'appliquant à une chaussure d'esclaves femelles. Nous nous demanderons, pour notre part, si l'arabe vient de l'espagnol ou l'espagnol de l'arabe ou d'une autre langue par l'intermédiaire de l'arabe ; car souvent la question se pose, et tel mot d'une langue européenne peut avoir une origine toute différente de celle qu'on lui donne, en partant du latin, mais avoir été déformé de façon à s'accommoder aux mots analogues issus de cette langue jusqu'à prendre avec eux un grand air de parenté. Même réflexion s'impose pour l'arabe où nous voyons des mots d'origine indubitablement européenne si bien *habillés* à l'arabe qu'on serait tenté de les rattacher à une racine sémitique si l'on ne connaissait l'histoire de leur formation.

1, وجه.

La balzane employée pour la doublure (*tebt'in*¹).

Le fil à coudre (*qanneb*²), presque toujours d'importation européenne.

Le matériel d'un atelier de cordonnier est des plus simples; il se compose :

D'un gros et lourd *billot* de bois porté sur trois pieds, sur lequel on place le cuir pour le battre, l'assouplir au maillet, le lisser au fer ou l'amincir au blanchard³.

D'un assez gros *maillet* ordinairement en cuivre et de la forme suivante, pesant environ 1 kilogramme. On s'en sert

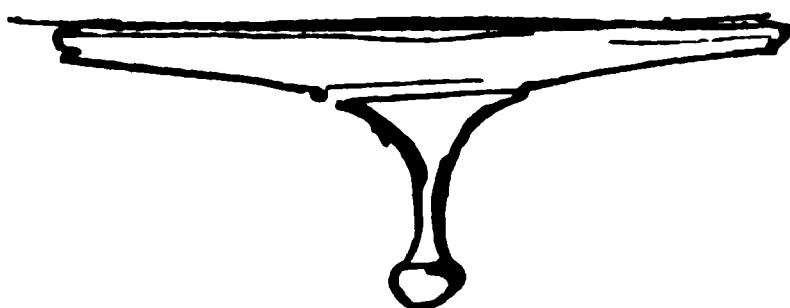


Fig. 7.

pour battre le cuir afin de l'aplatir et de l'assouplir. On

1. تبطين.

2. قنب. Cf. ce mot et le *cannabis* latin. En Algérie on ajoute un ر (r) après le ق en place de l'un des deux ن (n) et le mot devient *qarneb*, قرنب, du moins dans le Nord de l'Algérie; car d'autres populations conservent le mot قنب, mais en adoucissant le ق; ainsi les Chambas qui disent قنب.

3. Ce billot s'appelle en arabe marocain أرميل, *armil*. Le mot paraît se rattacher à la racine arabe *rml*, رمل, car on a parmi les dérivés de cette racine *ormoula*, plur. *arâmil* (أرمولة plur. أراميل et أراميل), *chicot de branche coupée*.

l'appelle en arabe *rzéma*,¹ ou plus souvent *khfif* comme le suivant.

D'un autre *maillet en bois*, plus léger, plus mince et plus allongé qui sert à battre la doublure avant de l'appliquer, ou après, dans les parties où le maillet peut avoir accès. On l'appelle *khfif ettébt'in*².

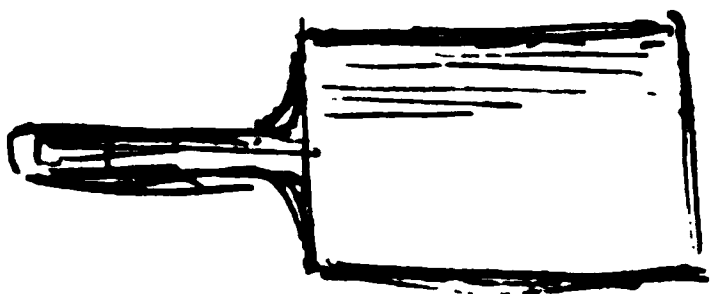


Fig. 8.

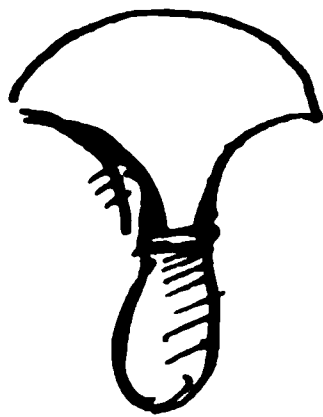


Fig. 9.

De grands et larges ciseaux³.

Un *blanchard*, du type ordinaire utilisé par les selliers et bourreliers européens. On l'appelle en arabe *Mekirt'a*⁴. Quelques *tranchets et couteaux*⁵.

1. رزامة ; ce nom sert d'ailleurs pour toute espèce de *maillet*.

2. خبيب التبطين : c'est-à-dire *le léger de la doublure* ; le léger, pour le maillet léger, par opposition à l'autre maillet de cuivre, beaucoup plus lourd.

3. Appelés *meqasç*, مَقْص, comme tous les ciseaux.

4. مكِرْطَة ; de *karrat'*. كَرَّط. *racler*, parce que cet outil sert, entre autre choses, à amincir le cuir en le raclant. En Algérie (province d'Alger) on l'appelle *bechr'i*, بَشْفِي.

5. Le tranchet s'appelle *chefra*, plur. *chefari*, شَبْرَة plur. شَبَارِي. C'est un mot qui veut dire simplement *lame* de fer ou d'acier tranchante, d'ailleurs. On donne souvent le même nom aux couteaux, que l'on n'appelle jamais à Tétouan *khdmí* خُذْمِي, comme en Algérie.

Un *tire-pied*¹.

Quelques *alènes*², de *grosses aiguilles*³.

Un *fer à lisser* (dit en arabe *mestel*)⁴ ou plusieurs fers de forme un peu différente servant au même usage.

Un *bois à lisser*⁵.

Des *patrons en zinc* pour découper les empeignes⁶.

1. Ce tire-pied s'appelle au Maroc *rekkeb*, رَكَاب; c'est-à-dire l'instrument qui sert pour *monter* une pièce. Dans la province de Constantine, en Algérie, on l'appelle *bezouan*, بزوان.

2. En arabe *ichfa*, اِشْفَة. Quelquefois on prononce *euchfa* et même *achfa* ou *chfa* par altération ou chute de la voyelle initiale. Le pluriel est *achâfi*, اشافي.

3. إبراة, *ibra* (et quelquefois par abréviation *bra*, برا) comme pour les aiguilles à coudre les vêtements.

4. مِجْتَل. Ce fer a souvent la forme suivante : L'extrémité A sert à indiquer les raies ; l'extrémité B et la courbe qu'elle termine servent

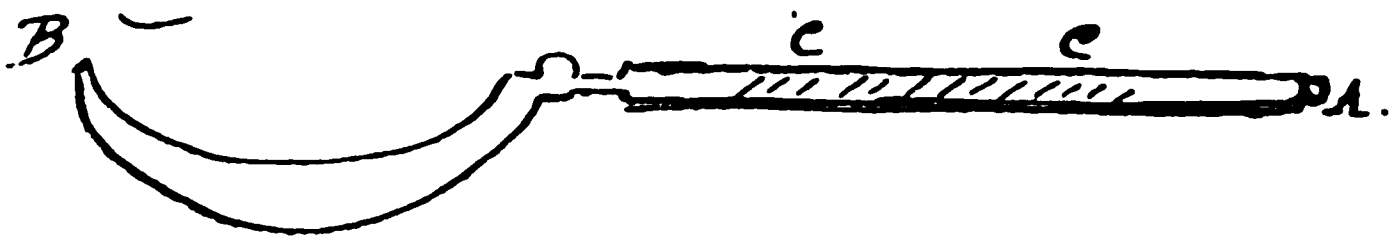


Fig. 10.

à faire ces raies, par frottement. Les filets CC permettent de tenir l'instrument sans qu'il glisse des mains. Les raies qui ornent le cuir s'appellent *st'ar* plur. *ast'ar*, اسطر plur. اسطر.

Mais c'est là une forme de lissoir compliquée ; souvent l'instrument est une simple lame de fer courbe à son extrémité et obtuse.

5. Appelé *arbès*, أرباس en arabe.

6. Tous les *patrons*, quels qu'ils soient, sont appelés *qaleb*, plur. *qoualeb*, قالب plur. قوالب, à Tétouan ; il en est de même des *moules*, *gabarits*, etc. Il en est encore ainsi à Alger ; mais dans certaines

Des formes en bois ¹.

Quelques sièges (chaises basses) pour le patron ou les principaux ouvriers, tabourets pour les apprentis ².

Sauf les alènes, fabriquées à Tétouan même par les forgerons, et assez grossièrement, tous les outils sont de provenance et de fabrication européenne.

L'atelier lui-même est des plus exigus, mais aussi des plus particuliers qui se puissent voir. C'est une sorte de grande caisse cubique, en briques, bois et plâtras, dont le plancher se trouve surélevé d'un mètre environ par rapport au niveau du sol de la rue, de sorte que l'atelier se trouve comme placé sur une espèce de socle en maçonnerie. Dans la face de cette sorte de cube, qui donne sur la rue, est pratiquée une grande ouverture carrée, qui se ferme, comme s'il s'agissait d'une armoire, au moyen d'une trappe, ou, si l'on veut, d'un couvercle fixé par des charnières au bord supérieur de l'ouverture et s'ouvrant de bas en haut. Cette trappe se rabat quand on veut fermer la boutique, se relève quand on veut l'ouvrir et joue alors le rôle d'un auvent. Comme l'ouverture n'intéresse pas toute la face antérieure du cube, il reste comme une sorte de parapet de ce côté, au-dessus du plancher de la caisse atelier. Sans doute ce parapet a pour but de protéger du froid et du vent les jambes et les pieds des ouvriers ; mais il s'ensuit qu'il n'est pas très facile d'entrer dans l'atelier. On n'y

autres parties de l'Algérie (Oranie notamment) le mot *qaleb* ne peut s'employer que s'il s'agit d'un solide à trois dimensions, d'un moule ou d'un gabarit, jamais d'un patron.

1. Appelées également *qoualeb* (singulier *qaleb*).

2. Jamais on n'emploie à Tétouan (pas plus qu'à Tanger) le mot

كرسي, *koursi*, pour désigner une chaise ; on emploie le mot *chilia* plur. *chouali*, شالية plur. شوالي, altération de l'espagnol *silla*. — Le mot *koursi* s'applique aux *tabourets*, *bancs en bois*, et aussi à ces gros coussins ronds qui servent de siège bas.

ouvriers et deux apprentis, en terme moyen ; mais cela n'a rien d'absolu, cela va sans dire.

Le loyer d'une boutique de ce genre est assez cher pour le pays puisqu'il va de 5 à 12 pesetas par mois.

Le métier en lui-même ne comporte rien de particulièrement intéressant, rien qui diffère sensiblement de la façon dont le pratiquent les cordonniers européens et qui vaille par suite la peine d'être exposé. La division du travail est assez bien établie dans les ateliers où le patron a à sa disposition assez d'ouvriers et d'apprentis ; le patron découpe le cuir, les ouvriers cousent, lissent et rognent le cuir, l'enjolivent de raies tracées au fer chaud, en se faisant aider par les apprentis qui travaillent sous leur direction et qui ont à faire les besognes les plus faciles.

On n'emploie pas la colle classique des cordonniers européens pour coller ensemble les morceaux de cuir, quand cela est nécessaire, mais le fiel de bœuf.

Les bolr'as de bonne qualité sont doublées intérieurement en peau de chèvre ; les autres en basane. Une semelle intérieure en basane rouge y est ordinairement appliquée.

Quelques coups de lissoir légèrement chauffé servent à dessiner sur l'empeigne quelques raies très simples destinées à l'orner légèrement¹. Les bolr'as, une fois achevées, sont mises en forme pour qu'elles prennent l'apparence voulue, puis accrochées aux murs en attendant qu'un acheteur se présente, ou, moins souvent, livrées au crieur public qui les vendra dans les rues, ou encore envoyées à l'acheteur en gros qui les expédiera sur quelque autre lieu. Le fabricant est donc toujours, en même temps, plus ou moins marchand.

Le salaire des ouvriers est assez bon pour le pays ; ils

1. *St'ar* plur. *ast'ar*, سطر plur. اسطار.

Les bolr'as brodées ou *cherbel* se vendent plus cher relativement que les autres, pour une même qualité, comme il est naturel. Les moins chères valent 5 à 6 pesetas prises par unités. Certains commerçants qui les exportent et les achètent par douzaine ou par plus grandes quantités les obtiennent en fabrique à 3 pesetas et 3 pesetas 50.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire la fabrication de ces bolr'as, nous réservant d'en parler plus longuement lorsque nous traiterons de la *broderie*. Disons seulement maintenant que ce sont en général les cordonniers ordinaires, les fabricants de bolr'as, qui découpent le cuir, le donnent à broder à façon à des femmes. Celles-ci font ce travail chez elles, et rapportent les pièces brodées aux cordonniers qui les font monter.

Les bolr'as de Tétouan sont estimées ; elles sont assez bien faites, en parlant de leur forme seule, pour ne pas être disgracieuse. Elles forment l'objet d'un commerce d'exportation relativement important dont nous aurons plus tard l'occasion de reparler¹.

1. Les bolr'as se portent beaucoup aussi dans certaines régions de l'Algérie ; à Tlemcen, notamment, où elles sont les mêmes que les bolr'as marocaines, Tlemcen étant d'ailleurs, au point de vue de ses mœurs et coutumes, presque plus Marocain qu'Algérien ; à Bou Saada, dans le Hodna, les Zibane, etc. Dans ces dernières régions les bolr'as sont fabriquées sur place ; le centre le plus renommé est *Tolga* ; mais on en fait aussi beaucoup à *Bou Saada*. Ces bolr'as sont plus grossières de formes que celles du Maroc, larges, épatées, très disgracieuses. Elles sont toujours en cuir jaune ou bistré, souvent unies, quelquefois ornées de raies noires faites au fer, beaucoup plus apparentes que celles des bolr'as marocaines. Souvent aussi les coutures sont remplies d'ornements en soie de couleur (appelées *çorma*, plur.

çrâmi, *صُرْمَة* plur. *صرامي*) qui prennent un peu l'air de *crevés* dans certains vêtements de la renaissance, toutes proportions gardées bien entendu. — En général la languette qui surmonte la partie postérieure, le talon, est bien plus longue que dans les chaussures maro-

caines ; elle atteint communément 10 et 12 centimètres, le double de ce qu'elle a dans ces dernières. Souvent aussi une autre languette assez élevée (6 à 8 centimètres) surmonte le cou-de-pied pour protéger le bas de la jambe, son articulation avec le pied. C'est que les *bolr'as* servent à monter à cheval dans le Sud Constantinois et la languette de devant est utile pour préserver la peau nue du contact de l'étrier arabe.

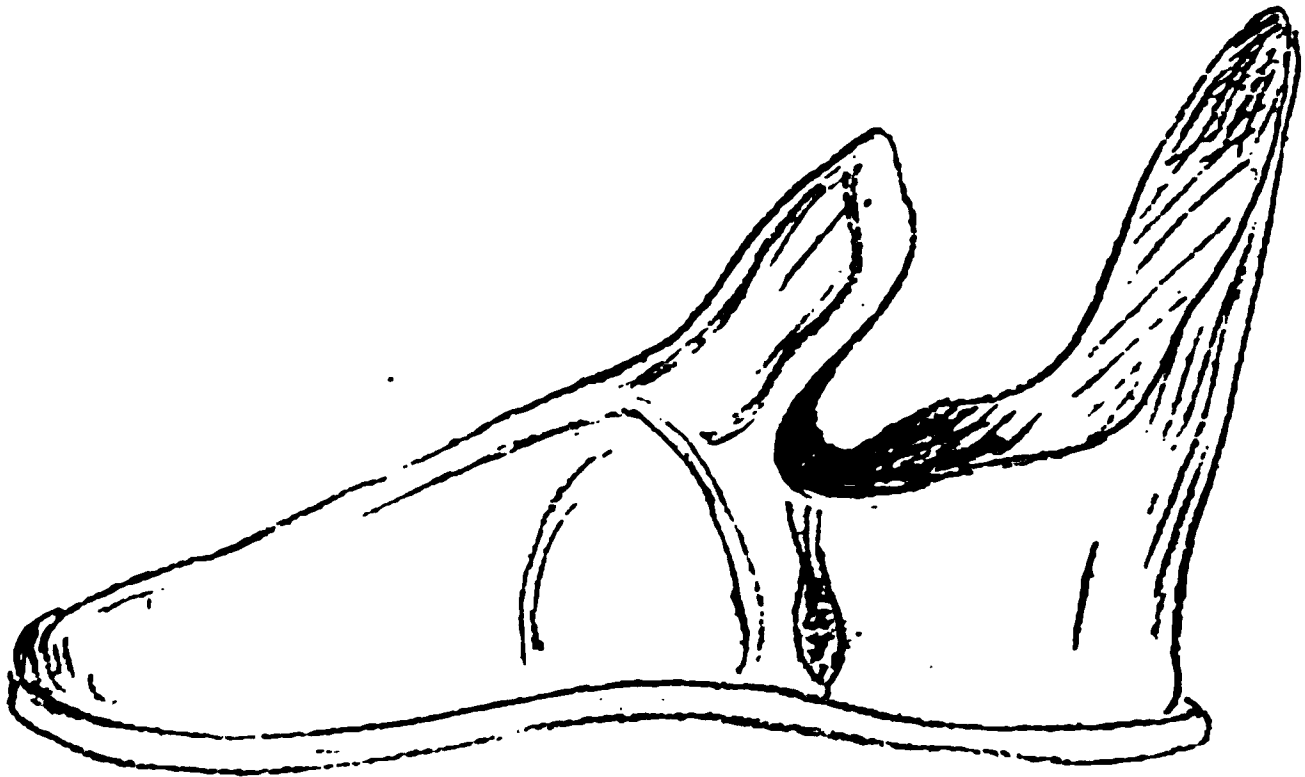


Fig. 11.

On donne encore le nom de *bolr'a* dans la province de Constantine, chez les bédouins, à une sorte de savate à semelle, lacée sur le devant de la jambe, en cuir rouge, et portée par les femmes (c'est ce qu'on appelle *réhiya*, راحية chez les Bédouins de la province d'Alger) ; puis, à Constantine même, à une sorte de chaussure d'intérieur, sans semelles, en cuir rouge, portée par les femmes ; enfin à un chausson analogue, mais en cuir jaune (on l'appelle *bolr'a çafra*, بلعة صبرا), portée de même par les hommes, soit à l'intérieur des maisons, soit pour mettre au dedans des souliers. Il est assez curieux de constater cette spécialisation du jaune pour les hommes, du rouge pour les femmes dans deux pays également beaucoup plus berbères qu'arabes comme le Maroc et Constantine.

Certaines de ces *bolr'as* algériennes sont de bonne qualité ; mais fréquemment, dans les grands centres de production, — comme à Constantine, par exemple, où l'on en fabrique de grandes quantités pour Biskra et le Sud de la province, — on a coutume de tromper

On fabrique aussi à Tétouan, des bolr'as à l'usage des Juifs.

III. — *Fabrication des sacoches (chkâras)*¹.

Entre le quartier des cordonniers et les abords de Elr'arsa, quelques boutiques, absolument semblables à celles des premiers ; ou quelquefois en différant seulement par l'absence du parapet antérieur au niveau du sol, — servent d'atelier à des fabricants de sacoches en cuir à l'usage des montagnards.

Ces sacoches, de forme carrée, se composent d'un simple sac en peau de chèvre ou de mouton, carré, qui se ferme en se repliant par sa partie supérieure. Deux ou quatre poches extérieures sont surajoutées en outre dans la face antérieure. La partie supérieure du rabat, celle qui se trouve recouvrir le tout, est ornée d'appliques en cuir

l'acheteur en lui fournissant, au lieu d'une semelle forte, épaisse, une semelle composée de minces lames de cuir entre lesquelles s'intercalent des couches de débris de cuir et même de la terre battue. Cela ne se produit jamais, actuellement encore, dans les articles de fabrication marocaine.

Une des particularités des pantoufles ou bolr'as marocaines, c'est l'étroitesse de leur cou-de-pied : elles ne peuvent guère être chaussées par les Algériens, dont le pied est plus sec, en général, plus nerveux et plus cambré que celui des Marocains, charnu et grasseux, sans être fendues ou coupées au cou-de-pied.

۱. شكاره plur. شكائر, *chekâir* ; tel est le nom donné au Maroc aux sacoches, tant à celles de Tétouan qu'à celles de Merrakech et d'ailleurs, jamais ce nom ne sert à désigner un *sac de toile* comme en

Algérie (Un sac de ce genre se dit خنشة, *khancha*, plur. خناشي, *khe-nâchî*, au Maroc).

Quel est, maintenant, le point de départ de ce style ? C'est ce qui resterait à élucider. Seule une étude comparative basée sur des études de détail préliminaires, permettrait, en déduisant les données éparses sur ce sujet, que l'on trouve dans les ouvrages des voyageurs, dans les livres d'exploration, de se faire une idée suffisante de ce qui peut en être et permettrait de hasarder une opinion.

Est-il vraiment berbère d'origine et s'est-il, du Nord-Ouest africain, propagé au Soudan qui fut un moment soumis si directement à l'influence berbère ?

Est-il au contraire d'origine soudanaise ou même peut-être africaine, et marque-t-il une réation de ces contrées sur le Nord-Ouest africain, après que celui-ci les eut plus ou moins complètement influencées au point de vue politique ?

Autant de questions qui nous semblent peu faciles à résoudre en l'état actuel de la matière.

Nous ajouterons, — à titre d'indication simplement, — que, dans les pays arabes du Nord africain que nous connaissons, le style des ornements portés par les objets en cuir, — broderies à peu près exclusivement, en fil d'or, d'argent ou de soie, — nous paraissent, à première vue, se rattacher plutôt au style byzantin ; les enroulements, rinceaux, fleurons, etc., qui forment le fond de cette ornementation nous semblent les descendants directs de ceux que l'on retrouve chez les Byzantins dans les divers types de décoration, et les cuirs brodés dont il s'agit présentent de remarquables analogies avec ceux de la Russie méridionale, de la Crimée, de certaines contrées des bords de la mer Noire.

CHAPITRE I

LA POTERIE CÉRAMIQUE¹.

Sous ce titre nous rangerons les deux premières sortes de produits, ci-dessus énumérées, sorties des mêmes ateliers, savoir :

1° *Poterie proprement dite :*

2° *Carreaux émaillés pour mosaïques.*

La poterie céramique tétouanaise est une industrie des plus simples, qui ne met en œuvre aucun procédé perfectionné et qui n'a pas atteint, somme toute, un niveau très élevé ; mais qui, malgré les moyens rudimentaires qu'elle se borne à employer, parvient à fournir certains produits agréables à l'œil, tels les carreaux émaillés pour céramiques.

§ 1. — LES ATELIERS. — PROCÉDÉS DE FABRICATION DE LA POTERIE SERVANT A L'USAGE DOMESTIQUE.

Les ateliers de potiers de Tétouan sont installés d'une

1. La poterie, les objets en poterie se désignent sous le nom de *qachch* (فش); le potier est appelé *fakhkhâr* (بخار), l'atelier où l'on fabrique la poterie n'a pas de nom particulier. On dit simplement *rahbat el-fakhkhâr* (رجبة البخار), c'est-à-dire « l'emplacement de la poterie » ou, encore, on emploie au pluriel le mot potier, et l'on dit *el-fakhkhâra* ou *el-fakhkhârîn* (البخارة البخارين), pour désigner l'endroit où ils travaillent, comme on dit *eddebbâr'in* pour indiquer l'endroit où travaillent les tanneurs (*debbâr'in*).

dans une paroi pour donner du jour ou laisser sortir la fumée du foyer installé sur le sol, dans un creux.

Chacun de ces ateliers, ou mieux son emplacement, est la propriété du maître-potier qui l'a reçu en héritage de ses ancêtres ou bien acheté de quelque confrère. Le prix de vente en varie dans de larges proportions, suivant les dimensions du local ; on peut admettre qu'il va de 500 pesetas à 1 500.

Le matériel est compris dans ce prix de vente. Il est

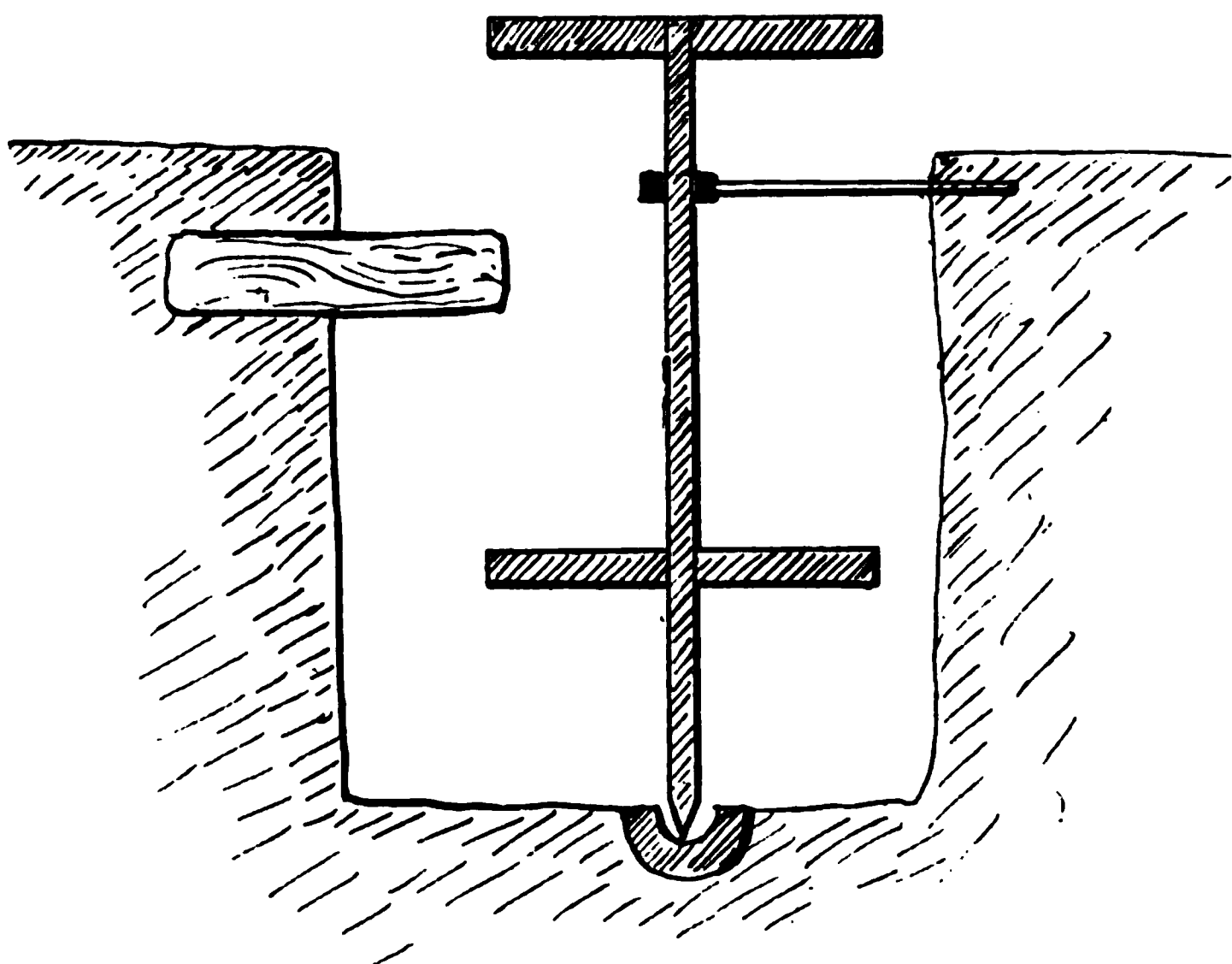


Fig. 14.

d'ailleurs si simple qu'il n'a pour ainsi dire aucune valeur. Il se compose de :

Le tour ;

Les fours ;

Quelques supports en terre cuite,
et c'est tout.

à briques ; mais on lui donne le même nom, *farrân*¹. C'est une sorte de tour un peu conique, à section circulaire, élevée de 2^m,50 à 3 mètres au-dessus du sol et divisée en deux étages. A l'étage inférieur, en contre-bas du terrain naturel, se trouve le foyer, simple chambre sans grille où

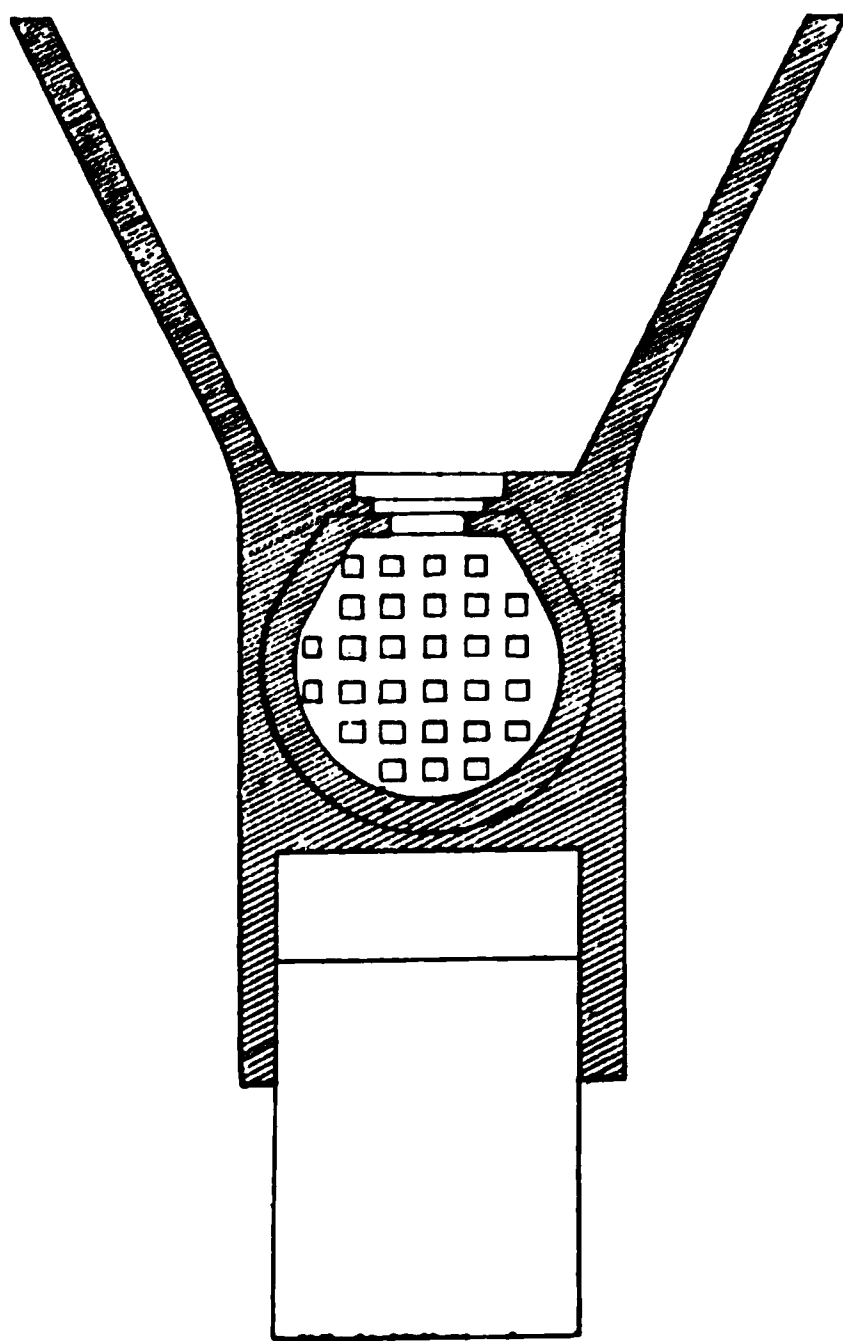


Fig. 16.

l'on dépose à même le combustible ; on accède à la porte du foyer par une pente légère. Le plancher de l'étage inférieur peut être à environ 1 ou 2 mètres au-dessous du sol sur lequel s'élève le four. Dans l'étage supérieur, également pourvu d'une porte, mais au niveau du sol, on entasse la

۱. فرّان.

gris et pâle ; médiocrement sonore, assez friable, mais pas très cassante au choc. C'est en résumé, une poterie très ordinaire¹.

Nous n'avons vu aucun reste de poterie ancienne qui permette de supposer l'existence à Tétouan, autrefois, d'une industrie plus perfectionnée.

La poterie de Tétouan est peu ou point exportée, et jamais très loin quand cela se produit ; elle se vend presque exclusivement sur les marchés de Tétouan et dans les boutiques de la ville pour les besoins des montagnards des environs et ceux des citadins². Seules les tuiles s'expédient en assez

1. On doit reconnaître cependant que, telle quelle, elle est infiniment supérieure à la poterie ordinaire fabriquée aux alentours immédiats de Tanger (au plateau du Marshan notamment) par les indigènes en grande partie d'origine rifaine qui se sont peu à peu agglomérés autour de la ville.

Par contre on trouve quelquefois à Tétouan des poteries de Rabat, surtout des tasses à rafraîchir l'eau, d'une pâte rouge beaucoup plus fine, beaucoup plus belle, plus homogène, très analogue à celle de certains *alcarrazas* rouges de l'Andalousie.

Il y aurait lieu de comparer cette industrie de la poterie, ou mieux de ces différentes espèces de poterie du Nord du Maroc, au point de vue des procédés de fabrication, des produits, de leur forme et de leur qualité avec l'industrie des poteries du Sud de l'Espagne, qui a sans doute une même origine arabo-berbère.

Nous entendons parler seulement ici de cette poterie espagnole grossière et bon marché en usage dans les humbles ménages. L'analogie de formes avec la poterie du Nord marocain se révèle dans maints objets mais assez souvent avec une perfection plus grande en faveur de ceux qui sont d'origine andalouse. On sait d'ailleurs l'importance qu'avait chez les Hispano-Mauresques l'industrie et l'art de la terre cuite ; certains termes techniques arabes propres à cette industrie, à cet art, sont demeurés dans la langue espagnole sans presque subir de modifications ; citons ici seulement les noms de *fajardo*, ou *faxardo*, *alfarero*, *alfahar*, *alfaharero*, etc., noms patronymiques, analogues au *el-fakhhâr* arabe, c'est-à-dire le potier, *alfar*, lieu où l'on fabrique de la poterie, *alfareria*, *alfahareria*, même sens, et aussi art de la poterie, etc., etc., etc.

2. Il paraît cependant qu'on exporterait un peu de poterie de

grande quantité à Chechâoun, à Tanger, et dans la montagne, dans un rayon assez étendu pour servir à couvrir les mosquées et les chapelles funéraires des cantons. Peut-être n'en a-t-il pas été toujours de même ; peut-être Tétouan a-t-il, autrefois, envoyé ses produits en assez grande quantité à Tanger, alors que cette ville était encore bien peu de chose, ou même dans le Rif : le nombre des ateliers que l'on trouve à Tétouan, leur étendue, si peu en rapport avec l'activité actuelle de la fabrication, semble témoigner en effet d'une ancienne importance bien plus grande de l'industrie de la poterie. Mais aujourd'hui les produits d'importation européenne arrivent trop facilement et en trop grande abondance sur les marchés du littoral septentrional du Maroc, pour ne pas faire aux produits du pays une concurrence victorieuse. L'Espagne envoie notamment une quantité considérable d'objets¹.

§ 2. — PRODUITS FABRIQUÉS A TÉTOUAN DANS LES ATELIERS DES POTIERS.

Les principaux objets fabriqués sont² :

Tétouan à Chechaouen, dans les R'omâra, etc. Le marchand de poterie s'appelle *qachchuich*, فشاش.

1. Ces poteries sont précisément assez analogues à celles du Maroc, dans l'ensemble, pour pouvoir utilement servir aux besoins des indigènes de ce dernier pays.

2. Les noms donnés aux ustensiles domestiques et notamment aux poteries varient dans des limites extrêmes d'un endroit du Nord de l'Afrique à un autre, même à de faibles distances. Tel nom qui s'applique ici à tel objet s'applique ailleurs à un autre très différent ; tel nom, ici très connu, d'un usage absolument courant, est absolument inconnu ailleurs ; et on peut penser qu'il en est ainsi surtout parce que beaucoup de ces noms viennent du caprice ou de l'imagination des femmes, — seules à se servir d'une bonne partie des objets dont

1° *Tâdjîn*, plur. *ṭouâdjjen*¹. — Ce sont des poêlons sans queue. On en fait de grandeurs très diverses, depuis des

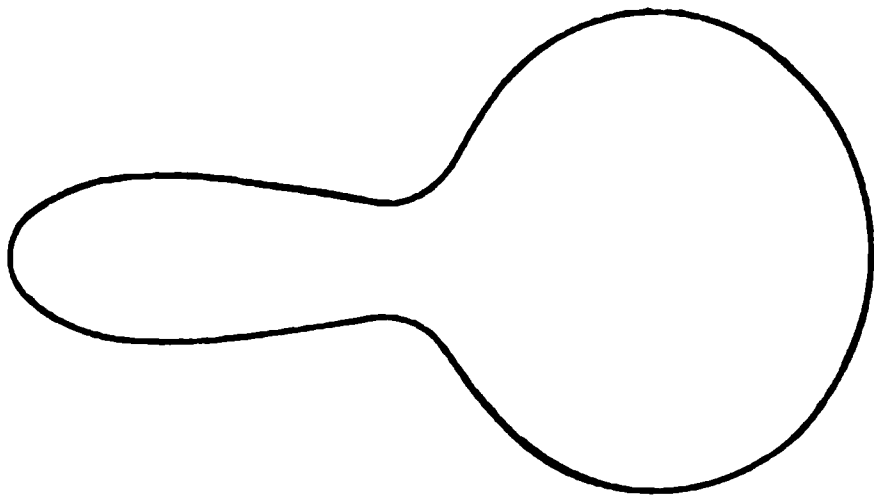


Fig. 17. — Tâdjîn de Sebta.

poêlons de 15 à 20 centimètres de diamètre jusqu'à d'autres chez lesquels le diamètre atteint 30 et 40 centimètres.

2° *Keskes*, plur. *ksâkes*². C'est l'appareil bien connu, utilisé dans tout le nord de l'Afrique pour faire cuire le couscous, sorte de vase tronconique dont le fond est percé comme une écumoire de façon à laisser passer la vapeur dégagée par l'eau dont est remplie la marmite sur la bouche de laquelle est posé le *keskes*; cette vapeur doit cuire le couscous placé dans le vase.

il s'agit, — et, que par suite de l'isolement dans lequel vivent ces femmes, ils n'ont pu se propager d'un pays à l'autre ni s'unifier. Cf. par exemple les noms très différents donnés aux poteries à El-Qçar El-Kebir (*Archives marocaines*, II-2, p. 106).

1. طاجين, plur. طواجين. Ce nom sert aussi à désigner le *mets* cuit dans une *tâdjîn*; mais en ce dernier sens il est loin d'être d'un usage général, contrairement à l'emploi qu'en font beaucoup d'Européens dans leurs relations de voyage.

2. كسكس, plur. كساكس. La racine est arabe *keskes*, كسكس.

broyer, piler et *kess*, كس, même sens, *meksoûs*, مكسوس. mis en petits morceaux, etc.

Même observation que ci-dessus relativement à la taille.

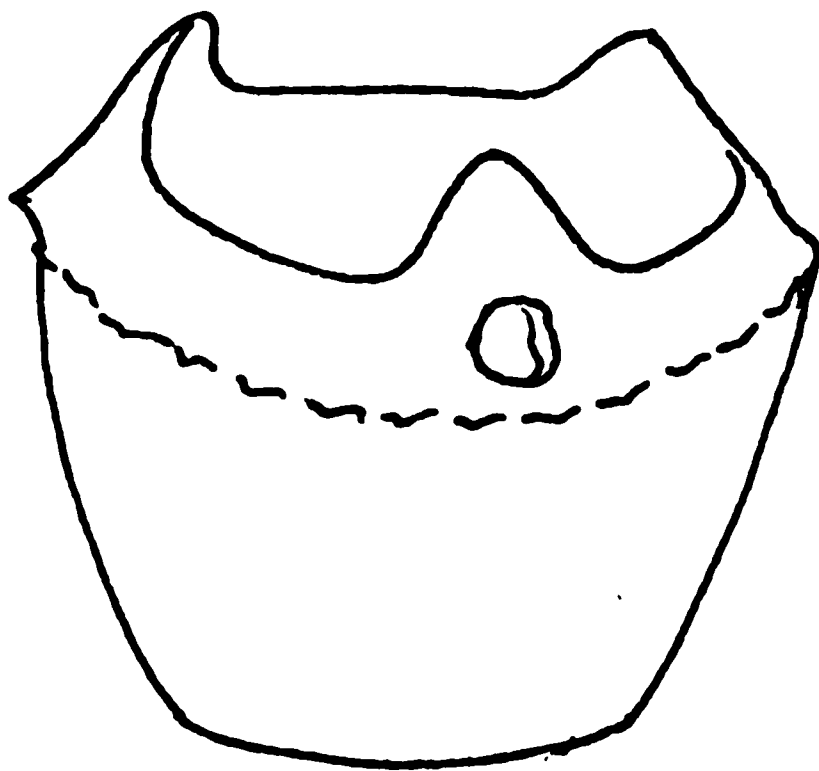


Fig. 18.

3° *Qodra*, plur. *Qodour'*, marmite, *Qodira*, plur. *Qodirât'*,

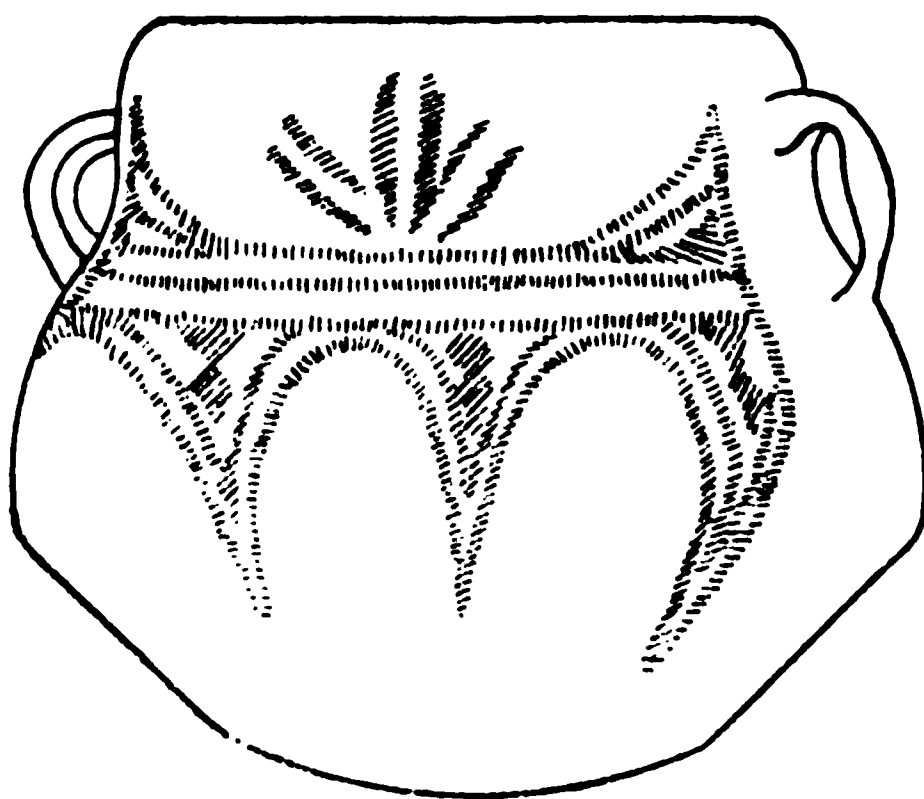


Fig. 19. — *Qodra* du Rif.

petites marmites. Ces ustensiles, de taille très variable, ont

1. فدارة, plur. فُدور et فِداري.

2. فديرة, plur. فِديرات.

sensiblement la même forme que ceux qui sont en usage dans les cuisines européennes.

4° *Ma'ajena*, plur. *Ma'âjen* et *Ma'ajenât*¹. Ce sont de grands plats assez profonds, qui servent à rouler le cous-cous quand on le fabrique : à pétrir la farine ; à laver le

Fig. 30. — Zlâfa du Rif.

linge, à le déposer pendant qu'on le lave et lorsqu'il est trempé, etc. Leur taille varie de 30 centimètres de diamètre à plus d'un mètre, et leur profondeur de 10 à 20 ou 25

1. معجنة, plur. معاجن et معجنات de la racine عجن, 'ajen, pétrir. Ce nom sert dans d'autres pays (Constantine par exemple) à désigner un pétrin de bois.

centimètres. Cet ustensile est appelé en d'autres endroits

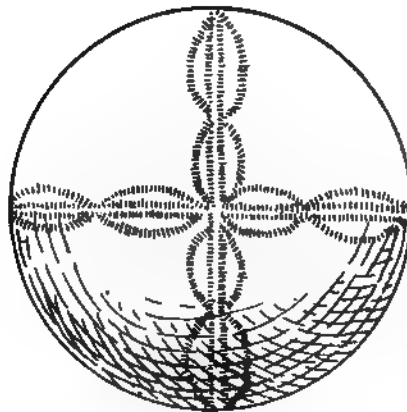


Fig. 21-34 — Zlâfas (poteries du Rif) — Face.

Qeşa'a' (à Tanger notamment).

1. *قصة*. On donne aussi ce même nom à des plats en bois, de formes analogues et de même usage, en d'autres pays.

5° *Zlâfa*, plur. *Zlâïf*¹, plats à mettre la nourriture, ayant au moins une vingtaine de centimètres de diamètre.

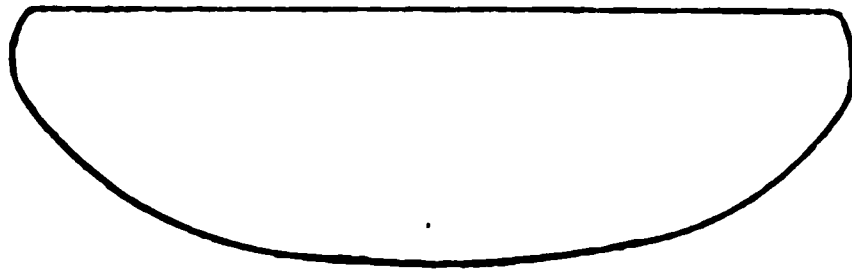


Fig. 25. — Zlâfa du Rif. — Profil.

6° *Tebâsel*², plats analogues mais plus petits.

7° *Methrcd*, plur. *Methâred*³, sorte de coupe, ou plat creux, porté sur un pied à base épatée, dans lequel on sert

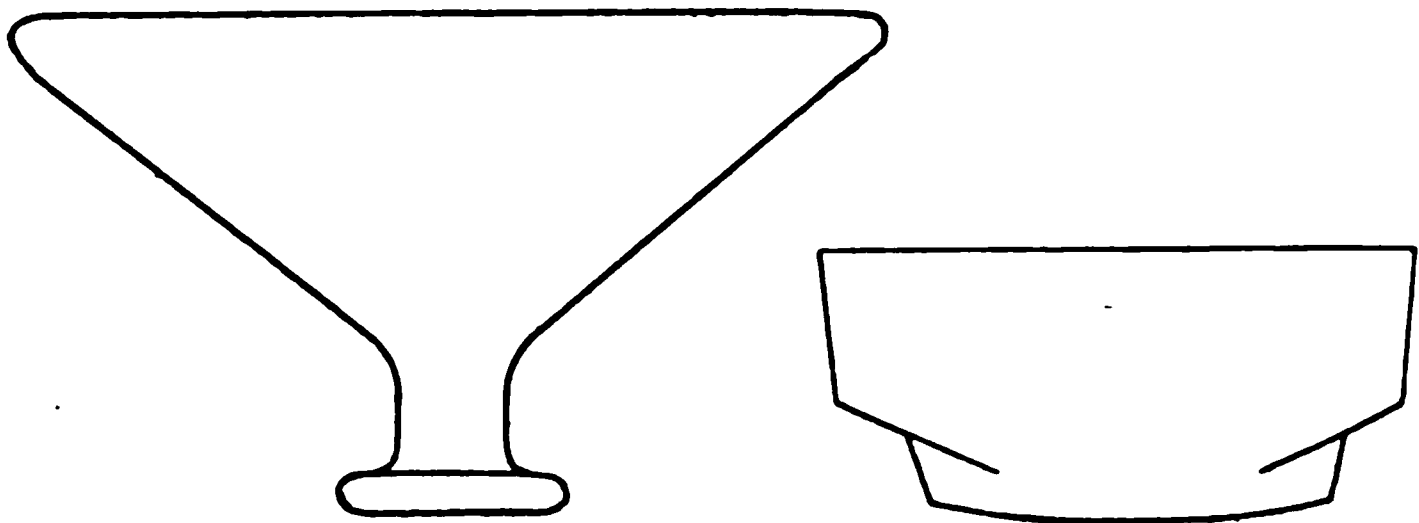


Fig. 26. — Coupe de Rabat.

ordinairement le *couscous* et d'autres mets. Ce vase est généralement émaillé en vert extérieurement et intérieurement.

1. زلافة, plur. زلايف. Cl. زلفة (Ar. Rég., grand plat).

2. تباسل. L'étymologie et l'origine du mot nous échappent.

3. مثرد, plur. مثارذ. Mot qui est à la fois du domaine de l'arabe régulier et d'un usage général dans tout le Nord de l'Afrique. Ainsi appelé parce qu'il était utilisé originairement pour servir le مثرد, *thrid*, sorte de soupe.

8° *Khâyba*, plur. *khoudby*¹. Ce sont des jarres à mettre l'eau potable, pourvues de 4 petites anses fixées sur le contour de leur bouche. Ces jarres sont de contenances très variables. Dans les plus grandes on peut mettre jusqu'à 60, 80 ou même 100 litres.

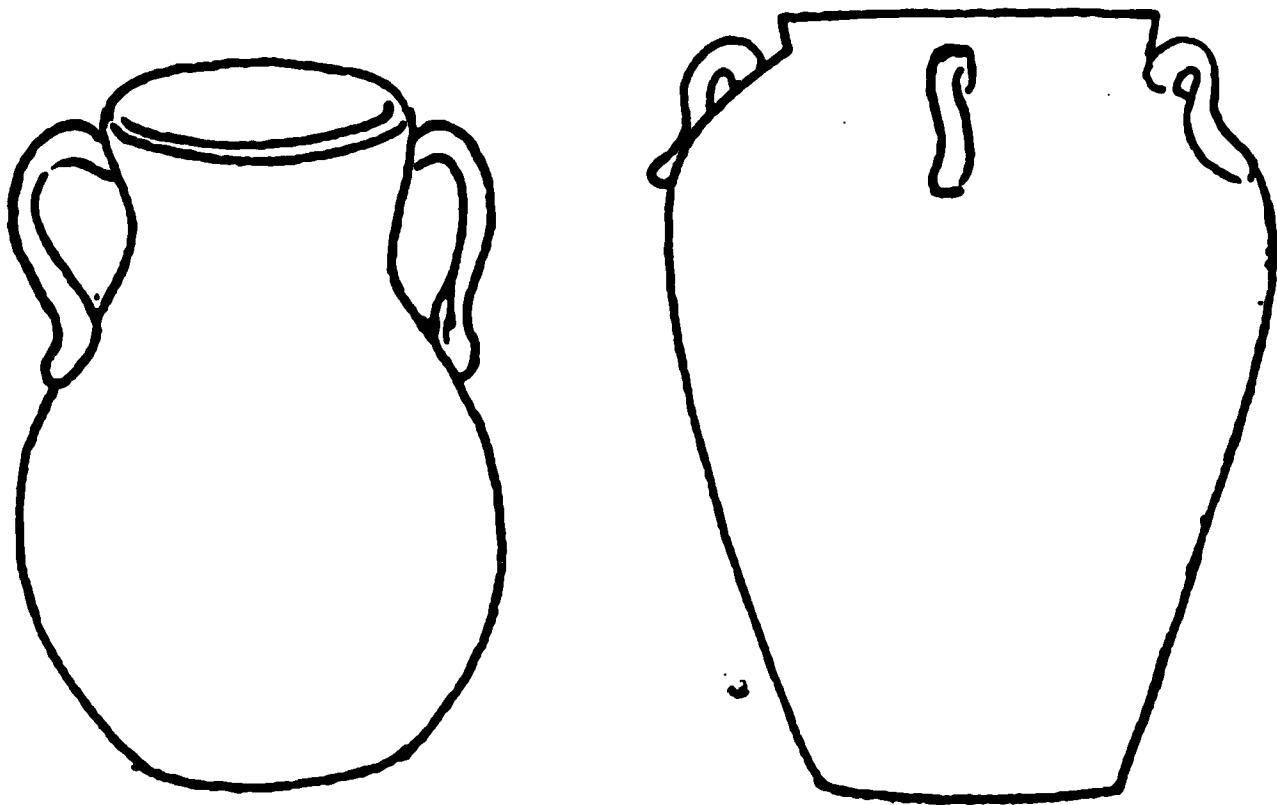


Fig. 27-28.

Ces cruches, ou mieux ces jarres, sont souvent dépourvues de vernis intérieur; elles sont alors très poreuses et conviennent fort bien pour rafraîchir l'eau; malheureusement elles s'encrassent vite et perdent cette précieuse propriété à cause de la nature très calcaire des eaux de Tétouan.

On utilise même cette dernière particularité dans quelques cas. On les fait servir par exemple, à contenir de l'eau (*Ikhaddemou-houm bel-mâ*)²; puis on s'en sert, une fois qu'elles ont perdu leur porosité, pour y mettre de l'huile.

1. خاية, plur. خوالي. Ce même mot sert en d'autres endroits à désigner des cuves à teinture, des fours à goudron, etc. Racine *khbâ*, خبا, cacher.

2. يخدموهم بالما. On les fait travailler avec l'eau, telle est l'expression employée à Tétouan.

Quelques marchands les préparent ainsi exprès à ce dernier usage avant de les vendre. Mais on trouve aussi des jarres vernissées intérieurement.

Certaines jarres sont dépourvues d'anses. La forme de ces vases peut d'ailleurs varier légèrement.

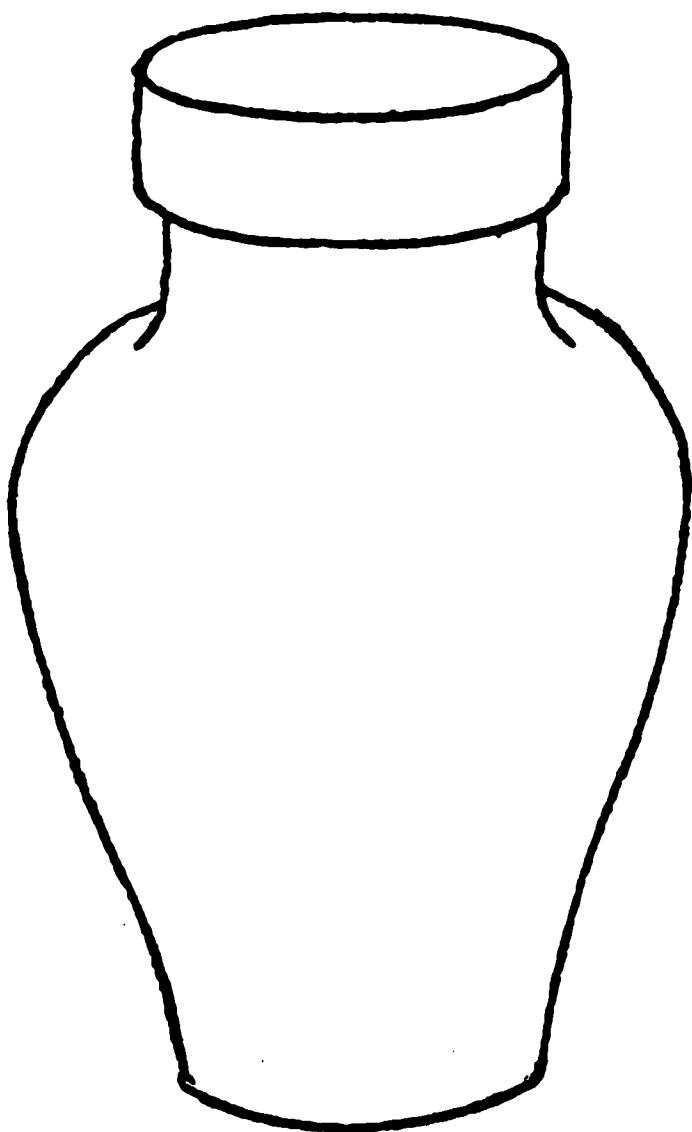


Fig. 29.

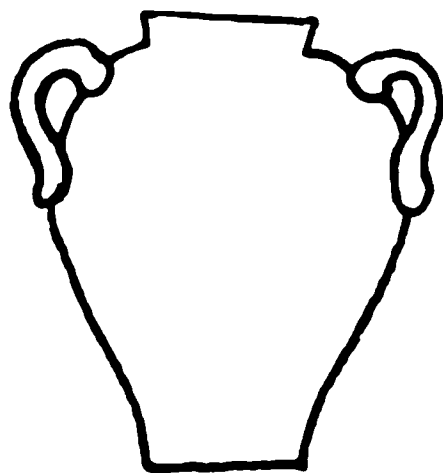


Fig. 30.

9° *Tebriya*, plur. *tebâry*¹. C'est une jarre à peu près de même forme que la *khâbya*, mais beaucoup plus petite et

1. طبرية, plur. طباري ou تبرية, plur. تباري. Nous ignorons l'origine du mot. Cf. le mot شبرية, plur. شباري, *chebriya*, plur. *chebâry*, même sens, qui paraît le même avec permutation du *t* (ت ou ط) et du *ch* (ش), assez fréquents dans le Nord de l'Afrique, surtout dans les pays berberisés plus ou moins fortement.

vant à garder des provisions, comme du beurre, de la
isse, du confit de viande (*khelt'a*), etc¹.

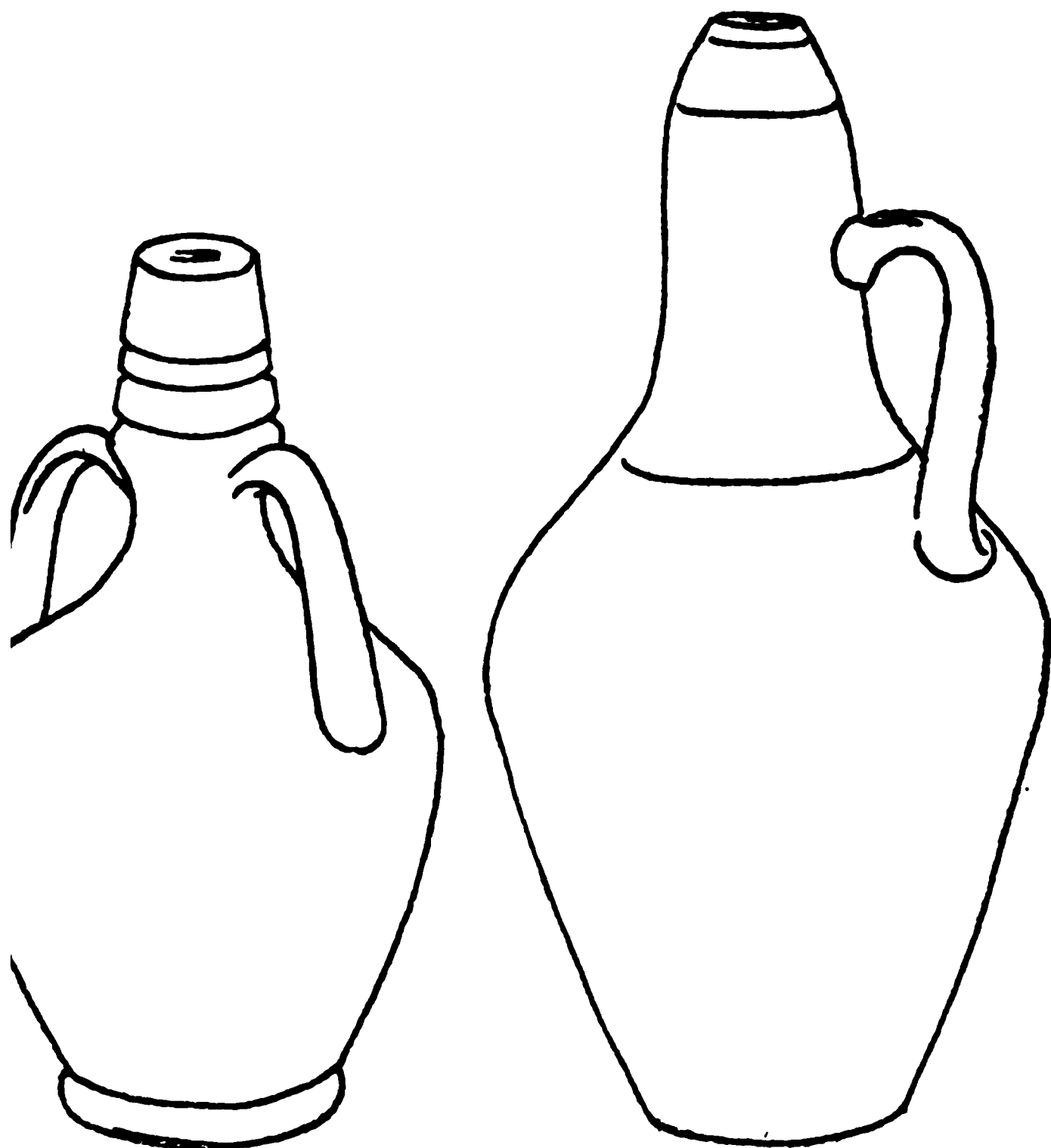


Fig. 31-32.

10° *Qolla*, plur. *Qlol*². Cruches (dites par les montagnards
rèda, plur. *brâred*)³. Ce sont des cruches à une ou deux

1. خلیعة. Cf. l'esp. *jalea*, confiture, conserve de fruits bien que
fasse venir ce mot du français gelée.

2. قُلَّة, plur. قُلُل.

3. برادة plur. براد. C'est-à-dire qui *fait refroidir* (l'eau). Racine

برد, être froid.

anses, à bec un peu diminué, servant à contenir l'eau destinée à la boisson. Ces cruches sont quelquefois de simples *gargoulettes*, comme on dit en Algérie (car elles n'ont communément que 0^m,30 de haut). Elles ont, comme les jarres, la propriété de bien rafraîchir l'eau. Les plus grandes

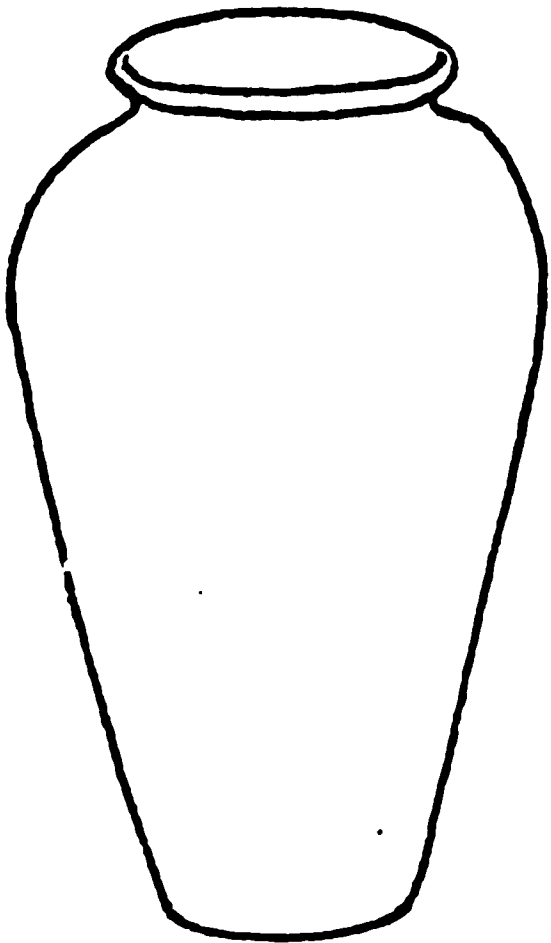


Fig 33.

ont 0^m,80 de hauteur environ; en général elles n'ont alors qu'une anse; mais elles portent toujours le même nom que les autres.

11° *Tanjiya*, plur. *tnâjy* et *tanjiyât*¹. Ce sont de petits pots à deux anses, à bouche large, évasée.

12° *Hallèb*, plur. *halâleb*². C'est un pot largement évasé, un peu pansu, qui sert à recueillir le lait quand on traite la vache.

13° *Maḥbes*, plur. *mehābes*³. Pot de chambre de la forme classique. On appelle quelquefois ces pots, par euphémisme, *halleb*, plur. *halâleb*, comme les précédents.

14° *Maḥbes*, plur. *mehābes*. Ustensiles du même nom que les précédents. mais de destination différente. Ce sont

1. طنجيات et طنجي plur. طنجية. On peut se demander si ce nom ne vient pas de *Tanja*, طنجة, nom arabe de Tanger, en ce sens que ce pourraient être des objets primitivement fabriqués à Tanger ou qui auraient été d'abord en usage dans cette ville.

2. حلاب plur. حلال. Mot d'un usage très général en ce sens dans le nord de l'Afrique.

3. محابس plur. محابس. Ne jamais employer ce mot par conséquent, avec le sens de *pot à fleurs* qu'il a en Algérie.

ots grossiers dans lesquels les potiers conservent les
dients dont ils
vent pour faire
naux.

° *Mahbeq*, plur.
*beq*¹. Pots à
, de la forme
que également.
ins sont fort
ls, ils atteignent
à près de 0^m,50
uteur ou plus,
diamètre à pro-

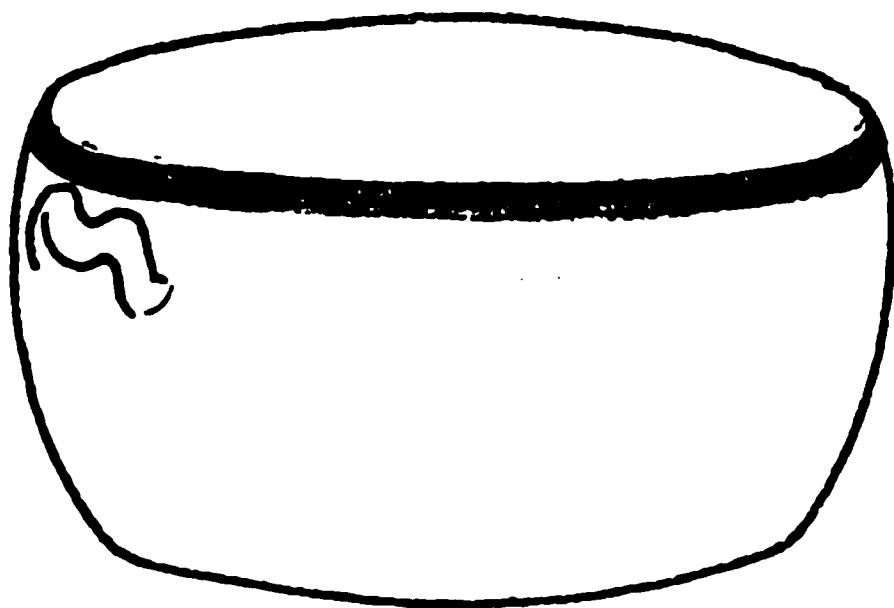


Fig. 34.

on; ils sont destinés à contenir des plantes de grandes
usions qui orneront les terrasses, des roses trémières,
erveines arborescentes, des géraniums, des rosiers, etc.
emment on les peint extérieurement en rouge ou
on les blanchit à la chaux. — Plus rarement on en

trouve qui sont
émaillés en vert ex-
térieurement.

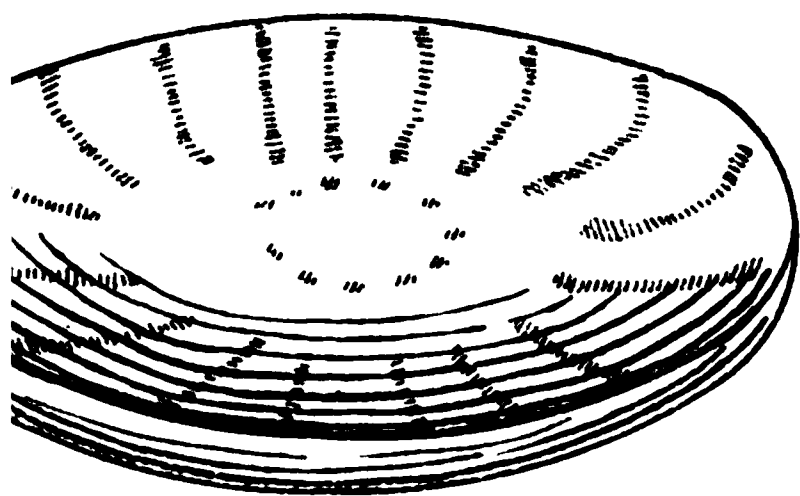


Fig. 35.

16° *Blân*². C'est
l'instrument que
nous avons vu ser-
vir aux tanneurs
pour grainer le cuir
et que nous avons
décrit à ce propos;

le calotte demi-sphérique, percée d'une multitude de

محب plur. محابق. La racine est حباق, *habeq*, qui signifie
parce que fréquemment c'est cette plante que l'on sème dans
, mais non toujours cependant.

بلا.

trous qui la font ressembler à une passoire, avec le bord des trous si rugueux qu'elle a presque le toucher d'une râpe.

17° *Fanṭoûza*, plur. *fanṭoûzât* et *fnâṭez*¹. Sorte de pot à col étroit et court, à ventre large, à base plane, qui sert à

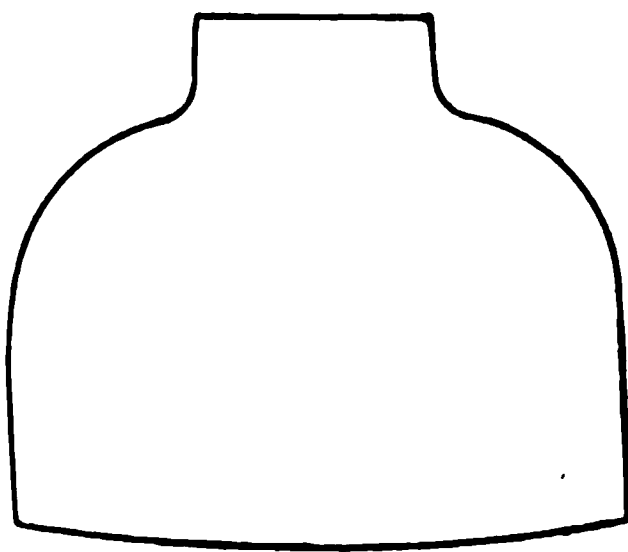


Fig. 36. — Fanṭoûza.

mettre le tabac à priser et dans lequel on expédie également cette marchandise. Les plus grands peuvent contenir une demi livre (il s'agit de la livre du pays, soit environ 400 grammes). Ces pots sont émaillés en vert extérieurement.

18° *Mejmoû'a*, plur. *mejèma'*². Ce sont des encriers multiples, des écritoirs à plusieurs compartiments, destinés à contenir les encres de diverses couleurs dont les copistes se servent pour écrire les manuscrits. Ces écritoirs ont généralement la forme d'un prisme droit couché, dans la surface supérieure duquel sont creusés de petits augets arrondis. Ils sont plus ou moins ornés, souvent émaillés en blanc ou en plusieurs couleurs.

1. فنطوزة plur. فناطر et فنطوزات. L'origine du mot nous est inconnue.

2. مجموع. De la racine جمع *jma'*, réunir, parce que plusieurs encres de couleur différente sont réunies les unes à côté des autres dans cet écritoire.

19° *Meçbâh*, plur. *Meçûbah*¹. Ce sont des sortes de lampes à huile, très primitives, dont la forme rappelle celle d'un chandelier : une sorte de godet dans lequel on met

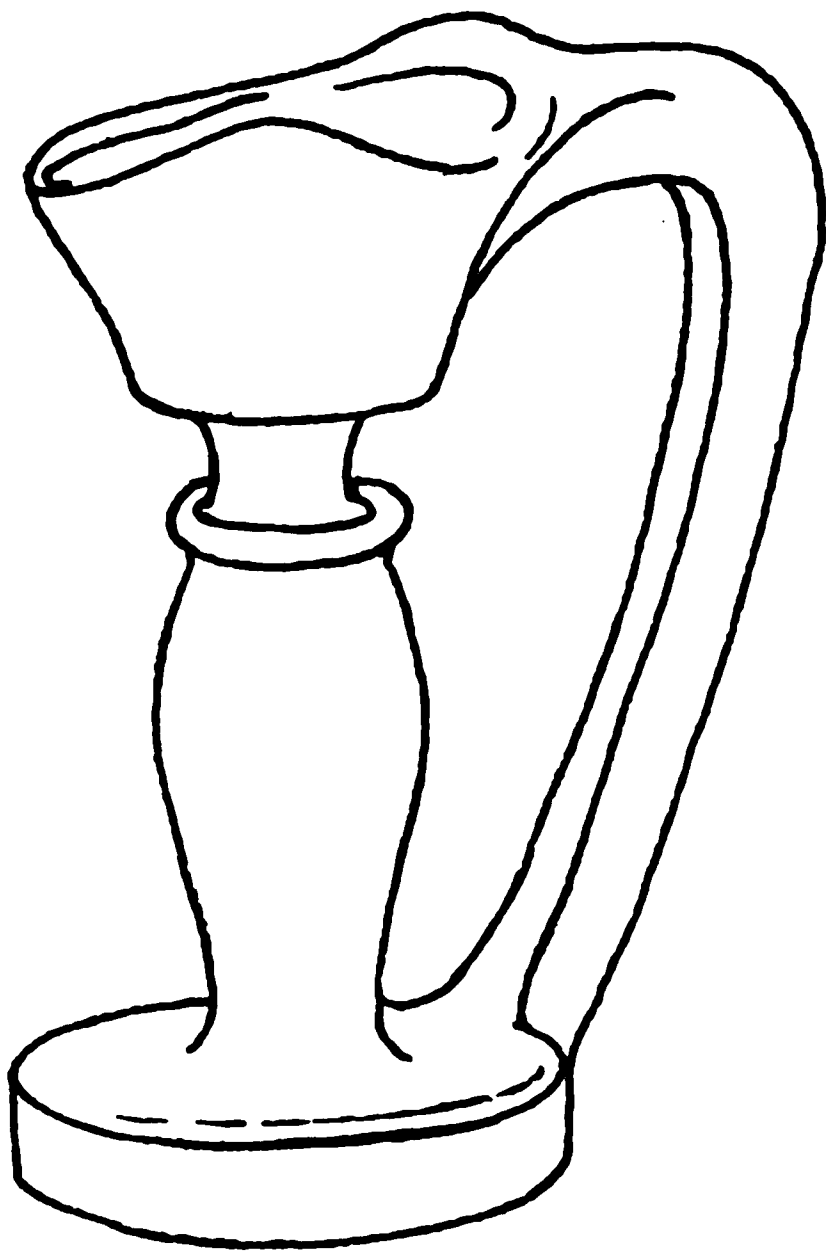


Fig. 37.

l'huile où trempe la mèche, simplement appuyée sur un des bords, est porté par un pied à base large : une anse, peu gracieusement arrondie, relie cette base au godet et permet de porter la lampe. Ce produit est toujours émaillé

۱. مصباح plur. مصابيح. Ce mot est employé assez généralement dans le Nord de l'Afrique pour désigner des lampes indigènes plus ou moins analogues : mais il n'est guère usité par le vulgaire pour désigner les lampes européennes auxquelles on conserve de préférence quelque'une de leurs dénominations étrangères plus ou moins altérées.

2° *El-Qirât*¹. Triangle isocèle de 3^{cm}, 7 de côté. Se fait en vert.

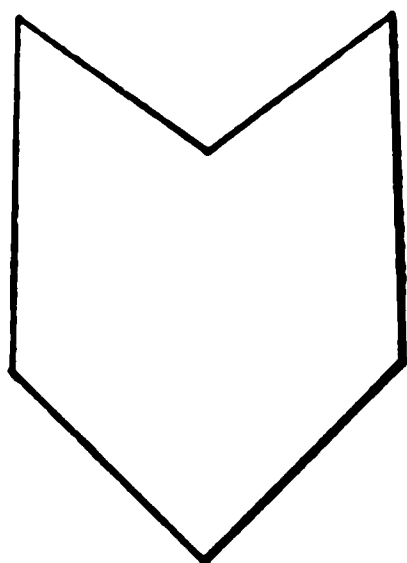


Fig. 40.

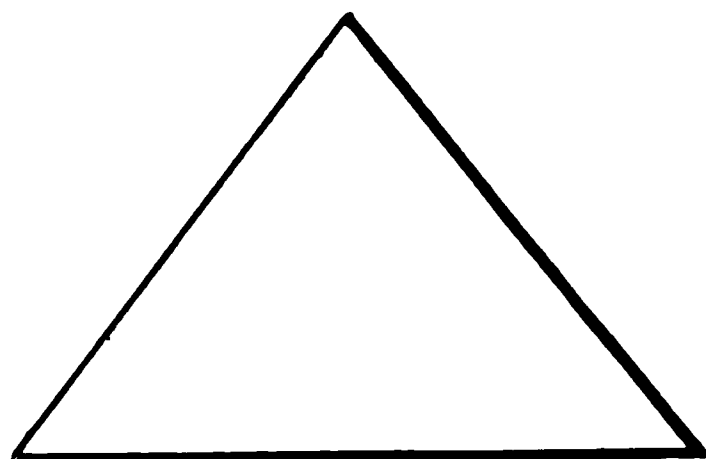


Fig. 41.

3° *Touâlet*². Triangle ayant pour base 5^{cm}, 8, pour côtés

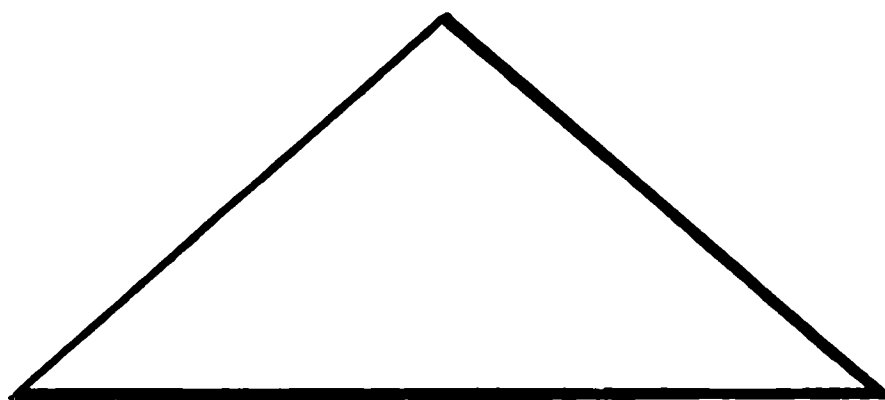


Fig. 42.

3^{cm}, 8, pour hauteur 2^{cm}, 7, c'est un demi-carré. Se fait en

1. الفِراط. La racine est *qrî* (équivalente à *qrd* فرض). « couper en petits morceaux ». Dans d'autres régions (Constantine, par exemple, en Algérie) le nom de *qirât* s'applique aux tomettes de Marseille.

2. توالت ou طوالت. Nous nous demandons s'il s'agit d'une forme berbère avec *t* initial et final, ou d'un mot arabe un peu berbérisé avec *t* (ت) final, sans bien comprendre quelle peut être l'origine du mot. Voir cependant plus loin une note à propos de la pièce appelée Touala. Peut-être aussi, et plus probablement, est-ce une simple déformation de la racine *thlth* ثلث, qui a le sens de *trois*, *triple*, etc.

14° *Qṭib d'El-Atraf*¹. Rectangle allongé, vergette un peu

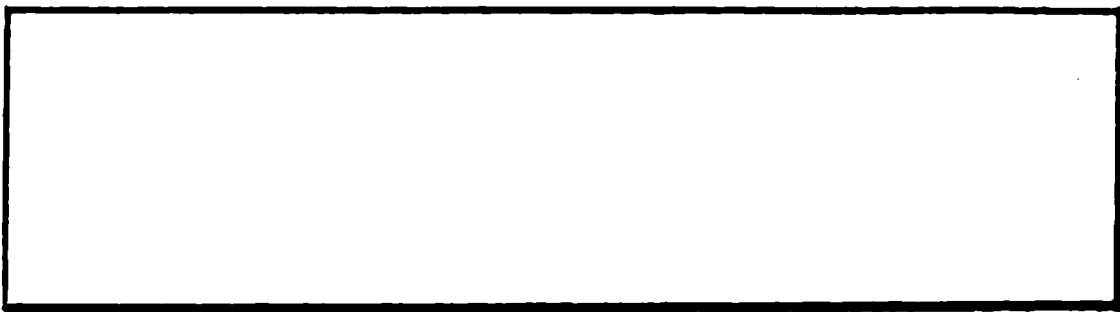


Fig. 43.

plus grande que la précédente, mais semblable, ayant $7^{\text{cm}},5 \times 2$ centimètres, se fait en bleu, noir et blanc.

15° *Qṭib d'Ez-Zâouiya*². Rectangle de $4^{\text{cm}} \times 8$ centimètres, se fait en blanc.

16° *Qṭib d'El-Ferreikh Ec-Çr'ir*³. Rectangle allongé, vergette échancrée aux deux petits bouts, dimensions en centimètres 4 ou $4,5 \times 1,5$ (l'échancrure a une ouverture et

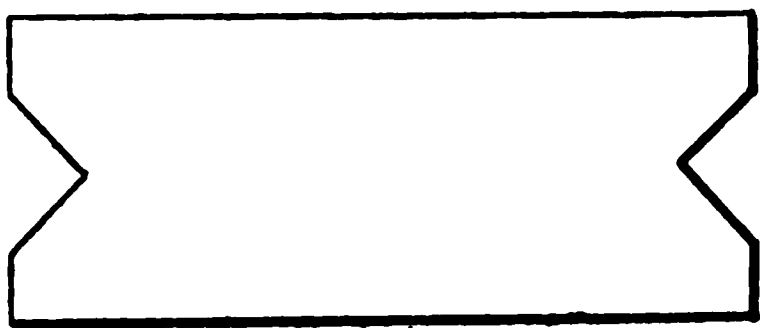


Fig. 44.

une profondeur de $0^{\text{cm}},3$ à $0^{\text{cm}},4$) se fait en blanc (Existe aussi sans échancrure aux bouts).

1. *فطیب ذالاطراب*. C'est-à-dire (la baguette des côtés). Probablement parce qu'on s'en sert pour en former les côtés des mosaïques et les encadrer.

2. *فطیب ذالزاوية*.

3. *فطیب ذالبریخ الصغير*. « La baguette du jeune oiseau de petite taille ». Cette pièce est ainsi appelée parce qu'elle entre en combinaison avec le *Ferrikh cr'ir*.

quadrilatère) 1 centimètre ; grande diagonale du quadrilatère 2^{cm},3 ; côtés, respectivement 0^{cm},8 et 1^{cm},7, se fait en toutes couleurs.

21° *Zor'mî*¹. Quadrilatère allongé, vergette mince, de 5^{cm}, 1 de longueur sur 1 centimètre de large, pourvu sur ses bords

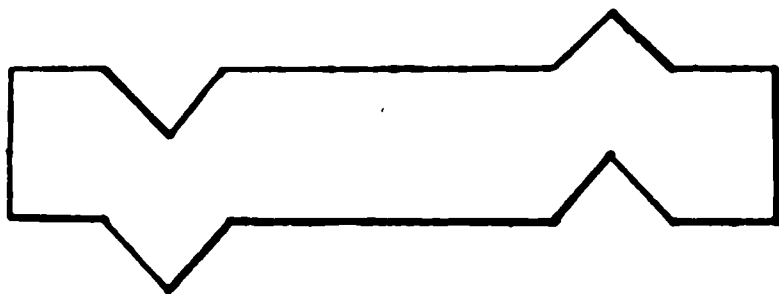


Fig. 48.

d'angles rentrants correspondants à des pointes du bord opposé, de sorte que dans un bout un angle rentrant et une pointe sont dirigés vers la gauche de l'axe, et, dans l'autre bout, vers la droite (voir le dessin). Saillie de la pointe et profondeur de l'angle rentrant, 0^{cm},5, se fait en blanc et en noir.

E. — SÉRIE DES FORMES POLYGONALES DE PLUS DE QUATRE COTÉS.

22° *Mezhîriya Kbira*². Hexagone ayant à peu près 2^{cm},5 de côté, verni. Se fait en jaune, blanc, noir, etc...

23° *Merebba*³. Carreau en terre cuite hexagonale, non

1. الزغمي, « le grognon, le taciturne », probablement à cause des nombreux accidents, saillies et angles rentrants, dont cette pièce est pourvue.

2. مزهيرة كبيرة, probablement de la racine *zhr*, زهر, fleur, à cause de la forme de la pièce qui rappelle un peu celle d'une corolle largement ouverte.

3. المربع. Régulièrement, si l'on se conformait aux usages du langage littéral et à ceux de la technique géométrique arabe, ce mot devrait

verni, analogue à la tomette de Marseille. Couleur rouge, naturelle, celle de la terre cuite. Longueur de chaque côté, 3^{cm},7.

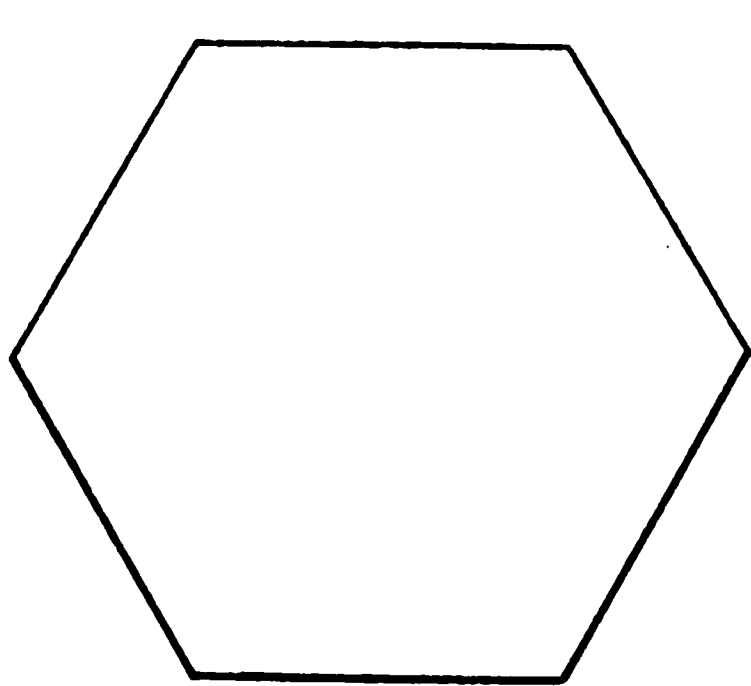


Fig. 49.

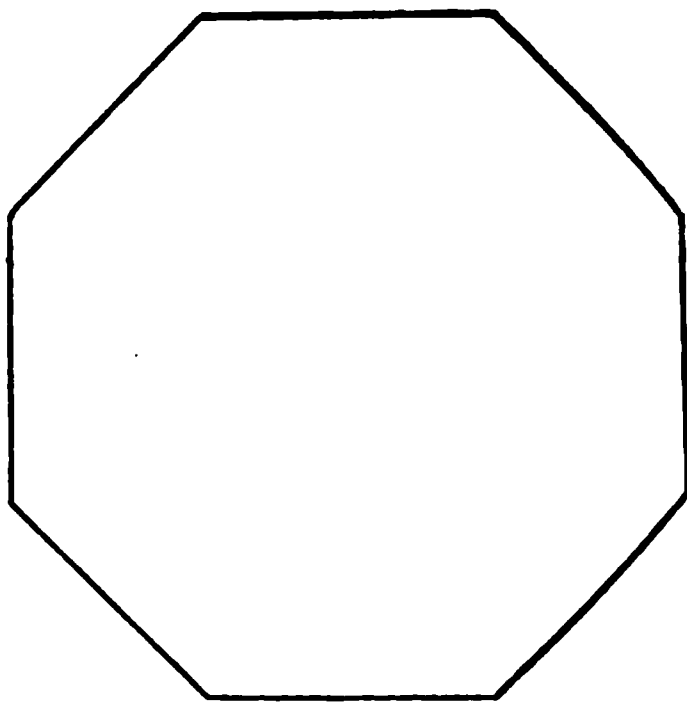


Fig. 50.

24° *Mezhtriya Çr'ira*³. Octogone ayant pour côtés alternativement 1 centimètre et 1^{cm},5. Se fait en blanc.

25° *Khâtem Çr'ira*⁴. Polygone étoilé dérivé de l'intersection de deux carrés, ou si l'on veut d'un carré de 2^{cm},2 ou

signifier un « carré » et non un « hexagone », dont le nom est régulièrement *moseddes* (موسدس), c'est-à-dire « figure à six côtés ».

3. مزهريّة صغيرة. On dit aussi au masculin *El-Mezhiry*, المزهيري. Il en est de même de la forme n° 22.

4. خاتم صغيرة. C'est-à-dire « le petit sceau » à cause de la forme de cette pièce qui rappelle vaguement, quoique avec plus de pointes, la figure connue des arabes sous le nom de « khâtem Sidnâ Solimân » (خاتم سيدنا سليمان) et qui résulte de la réunion de deux triangles équilatéraux sécants. A remarquer que, régulièrement, le mot *khâtem* est masculin et que cependant les Tétouanais l'emploient au féminin. Ils font fréquemment des fautes de ce genre comme toujours cela se produit en pays berbère arabisé ou arabe fortement berbérisé.

2 centimètres de côté sur le milieu de chaque face duquel se grefferait une pointe saillante, de 0^{cm},2 à 0^{cm},3 de hauteur. S'assemble notamment avec le *Qabarchoûn Çr'ir* et le *Qtib d'El-Ferreïkh El-Kbîr*.

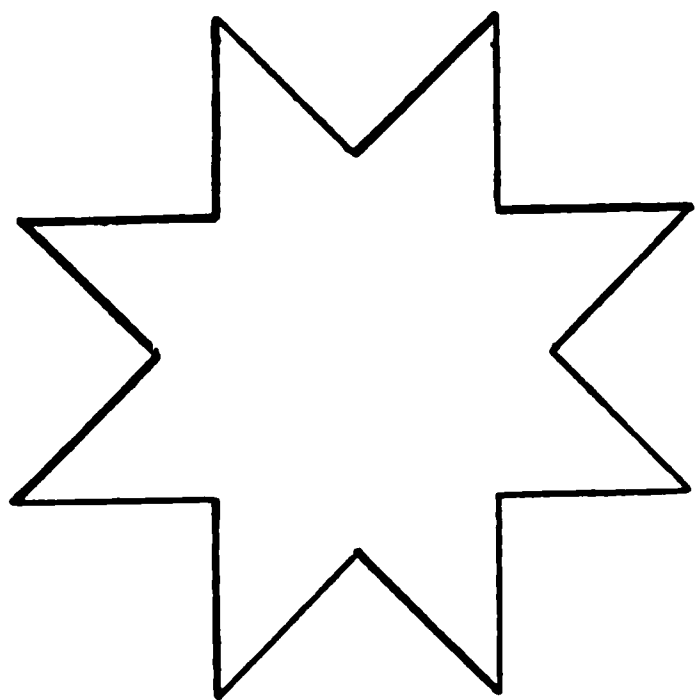


Fig. 51.

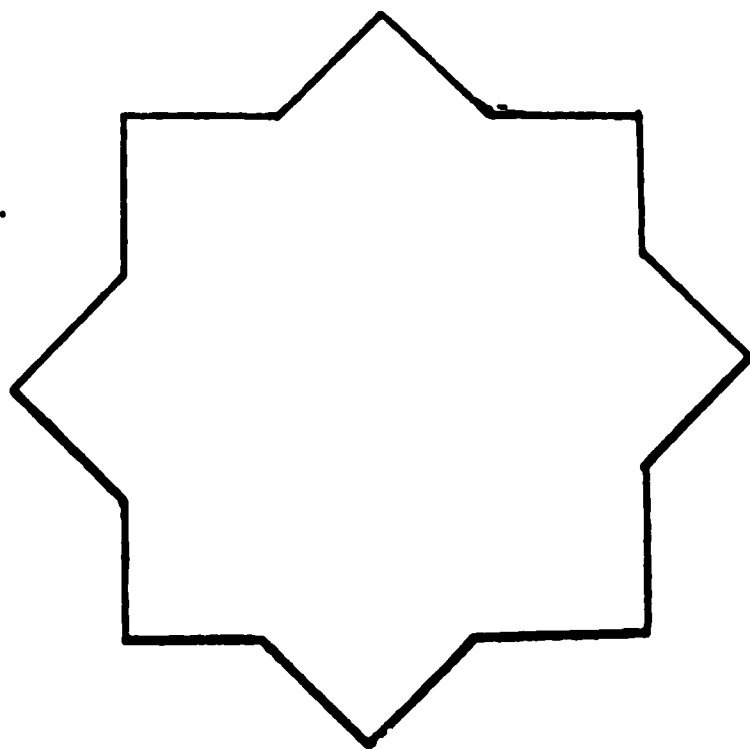


Fig. 52.

26° *Khâtem Kbîra*¹. Etoile à 8 pointes, formée par l'intersection de 2 carrés, diamètre de pointe en pointe 4^{cm},8, saillie des pointes 0^{cm},5 à 0^{cm},6, longueur de chaque côté (il y en a 16 naturellement), 1 centimètre. Se fait en toutes couleurs, s'assemble notamment avec le *Qabarchoûn Kbîr*.

27° *Khâtem d'El-Ferreïkh Eç-Çer'ir*². Etoile à 8 pointes ou mieux polygone régulier étoilé de côté, diamètre de pointe en pointe, 2^{cm},2, saillie des pointes 0^{cm},3. Se fait en bleu, blanc et jaune.

28° *Khâtem d'El-Ferreïkh El-Kbîr*³. Etoile à 8 pointes,

1. خاتم كبيرة. C'est-à-dire « le grand sceau ».

2. خاتم ذالبريخ الصغير. C'est-à-dire « le sceau du jeune oiseau de petite taille » parce que souvent cette pièce entre en combinaison avec celle appelée « *ferreïkh çir'r* ».

3. خاتم ذالبريخ الكبير. C'est-à-dire « le sceau du jeune oiseau de

semblable à la précédente : dimensions de pointe en pointe, 2^{cm},5, saillie des pointes, 0^{cm},05. Se fait en bleu, jaune, noir, vert et blanc.

29° *Thnâchrî* ou *Thnâcher*¹. Etoile à 12 pointes et 24 côtés, diamètre de pointe en pointe, 5 centimètres, saillie

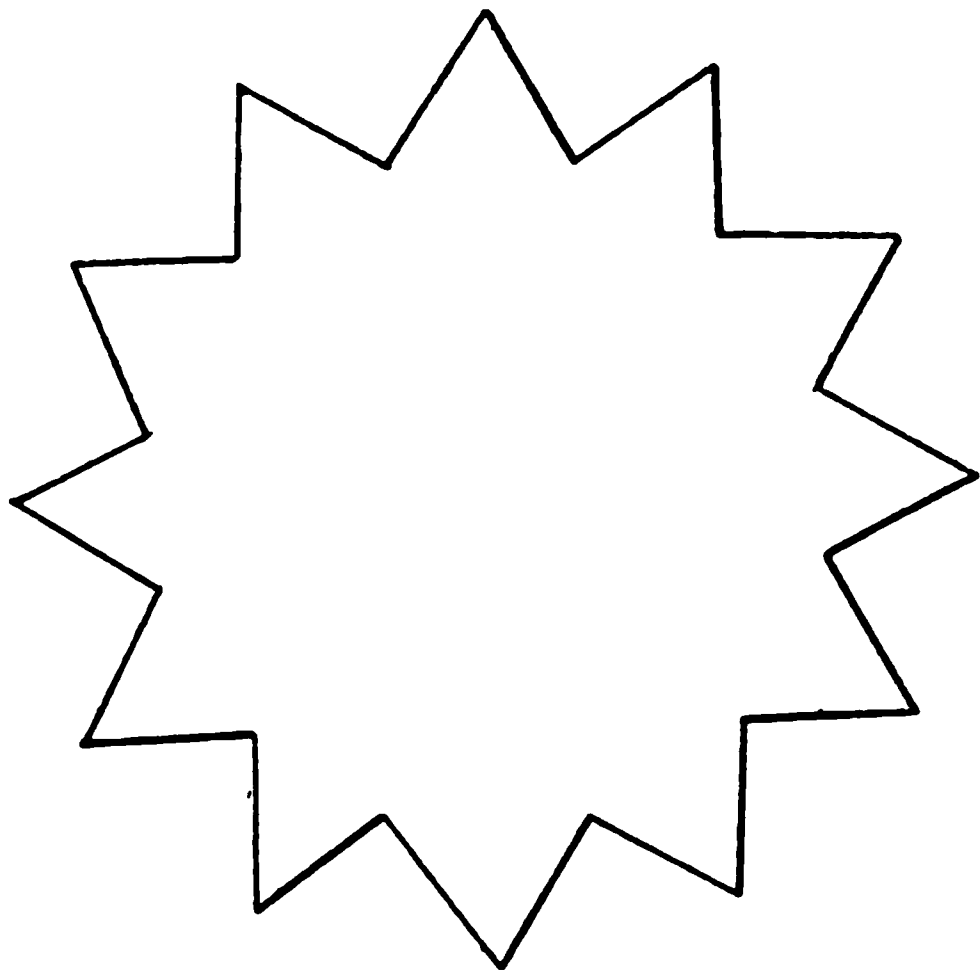


Fig. 53.

d'une pointe, 0^{cm},9, longueur d'un côté, 1 centimètre. Se fait en toutes couleurs.

30° *Qabarchoun Çr'ir*². Croix à branches égales, chacune

grande taille » parce que souvent cette pièce entre en combinaison avec celle appelée « *Ferreïkh K'bîr* ».

1. *ثناشري* ou *ثناشر*. C'est-à-dire « qui a douze (pointes) ». Dérivé du mot *tnâcher* ou *thnâcher* (ثناشر ou ثناشر) qui veut dire douze dans le langage des Tétouanais et qui est une contraction de « *thnîn achra* », deux et dix, *ثنين عشرة*.

2. *القبرشون الصغير*. « Le petit Qabarchoun ». Ce mot semble avoir

terminée en pointe, diamètre de pointe en pointe, 2^{cm},8, base de chaque branche, longueur 0^{cm},7, longueur de la partie en pointe de chaque branche, 0^{cm},3. Se fait en blanc.

31° *Qabarchoûn Kebîr* ¹. Même forme. Diamètre de pointe en pointe, 3^{cm},8, base de chaque branche, 1^{cm},2, longueur de la partie en pointe de chaque branche (ou hauteur du triangle qui la termine), 0^{cm},5. On trouve aussi cette forme avec 4^{cm},8 de pointe en pointe pour s'assembler avec la *Khâlem Kbîra*.

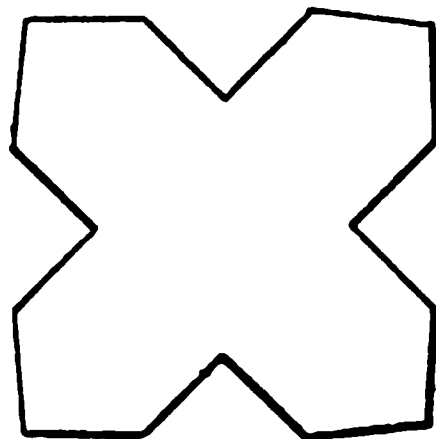


Fig. 54.

32° *Touâlta* ². C'est une figure dérivée de la précédente par suppression pure et simple d'une branche de la croix. Il reste donc trois branches dont les dimensions sont les mêmes que celles des branches du *Qabarchoûn Kbîr*. Se fait en toutes couleurs.

une origine étrangère. Peut-être vient-il de l'espagnol *caparazon* pris dans le sens de « armature d'os qui reste du corps d'un oiseau lorsqu'on en a retiré les quatre membres » (*Diccionario etymologico de la lengua Española* de Echegaray). En effet la pièce de terre cuite vernissée dont il s'agit peut évoquer par sa forme, par les bras dont elle est munie, celle de la partie du squelette d'un oiseau, ci-dessus désignée, avec ses apophyses.

1. الفبرشون الكبير : « Le grand Qabarchoun ».

2. توالته ou طوالته. Mot dont l'origine nous est inconnue aussi bien que le sens primitif. Doit-on cependant le rapprocher de *toûla*, *thouloula*, *thoulila*, *thouloul*, *thouala*? mots qui tous veulent dire *verruë*, et quelquefois par extension *kyste*, *loupe*, ce qui fait saillie sur la peau, il y aurait un changement du *th* (ث) en *t* (ت) ou en *t* (ط), fait fréquent à Tétouan. « Le nom de la pièce lui aurait été donné alors de ses saillies » ou plus simplement n'est-ce pas une simple déformation de la racine ثلث, *thlth*.

33° *El-Fèsi*. Carré à côtés curvilignes concaves. Diagonale, 6^m,8, distance d'un angle à l'autre consécutifs, 4^m,4.

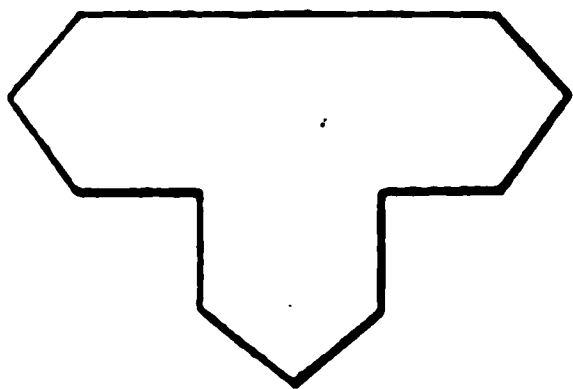


Fig. 55.

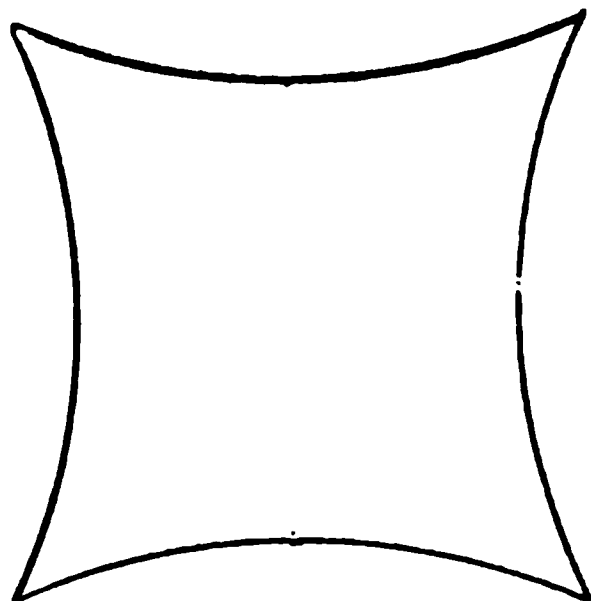


Fig. 56.

flèche de la courbe d'un côté, 0^m,6. Se fait en toutes couleurs.

F. — FORMES IRRÉGULIÈRES ET MIXTES.

34° *Zellaïj d'El-Teslir*². On groupe sous ce nom une série de formes, assez irrégulières quelquefois, servant, par leur assemblage, à former ces rosaces à entrelacs compliqués qui sont parmi les plus beaux motifs de la mosaïque Tétouanaise.

On peut citer parmi les principales :

A. Hexagone irrégulier, formé par l'adjonction à un rectangle de 2 triangles accolés aux petites bases; dimensions : grande longueur de pointe en pointe, 3^m,9, largeur

1. الباسي. C'est-à-dire « l'originaire de Fès (باس) ». Est-ce parce que cette forme a été créée par les céramistes de Fès?

2. زليج ذات السطير. C'est-à-dire « les carreaux vernissés des entrelacs ». Le mot *teslir* est employé dans différents cas, dans les arts des bâtiments, dans la sculpture sur bois peint.

2 centimètres, longueurs respectives des côtés, $1^{\text{cm}},5$ et $1^{\text{cm}},8$.

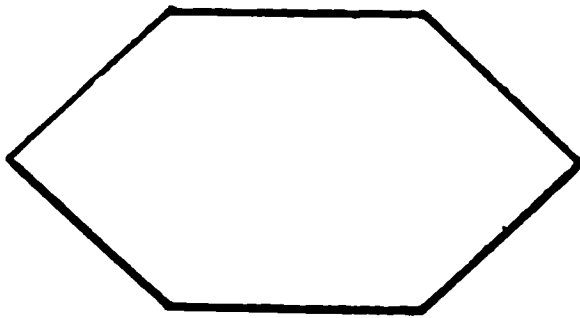


Fig. 57.

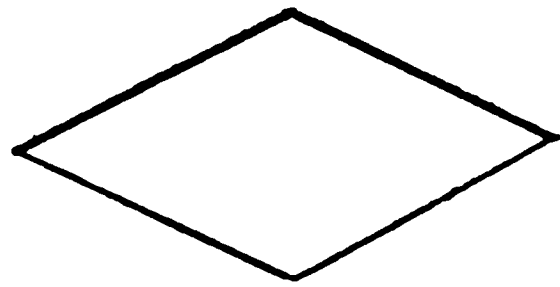


Fig. 58.

B. Losange ayant pour diagonales $3^{\text{cm}},6$ et $1^{\text{cm}},8$, longueur du côté $1^{\text{cm}},9$ ou 2 centimètres.

C. Hexagone régulier de $1^{\text{cm}},5$ de côté.

D. Octogone à angles rentrants et sortants, formé par l'adjonction à un rectangle, d'un triangle de base égale au petit côté sur l'un de ces petits côtés, et d'un triangle bien moindre que l'autre à pointe extérieure (voir la figure). Longueur de pointe en pointe 3 centimètres, largeur 2 centimètres, longueur du côté principal $1^{\text{cm}},7$, côté du plus grand triangle $1^{\text{cm}},5$.

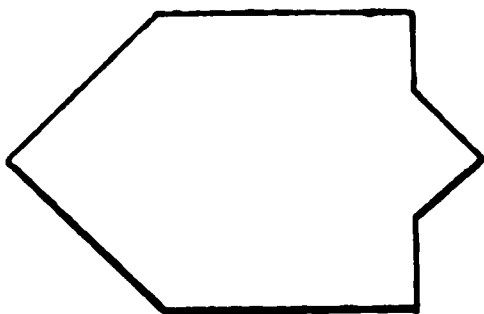


Fig. 59

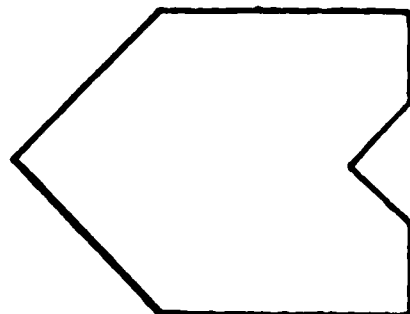


Fig. 60.

E. Figure analogue sauf que la pointe du petit triangle ajouté à l'un des petits côtés se trouve dirigée vers l'intérieur de la figure. Longueur de pointe en pointe, $2^{\text{cm}},2$, pour le reste comme ci-dessus.

F. Hexagone mixtiligne à angles rentrants et sortants, ayant un grand côté convexe (flèche $0^{\text{cm}},6$, distance d'une extrémité à l'autre $4^{\text{cm}},8$, deux grands côtés concaves (dis-

tance d'une extrémité à l'autre 3 centimètres, flèche 0^{cm},3)

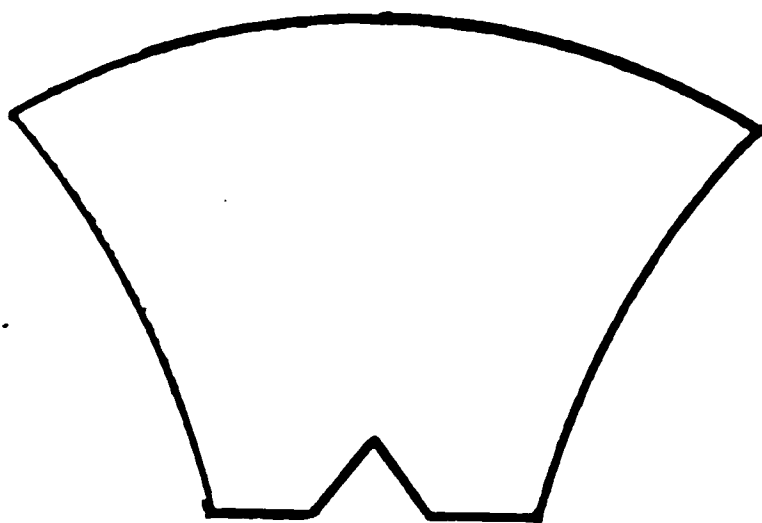


Fig. 61.

et une base (longueur 2^{cm},2) pourvue d'une échancrure triangulaire (hauteur 0^{cm},5, base 0^{cm},7).

Il y a encore d'autres formes plus ou moins compliquées.

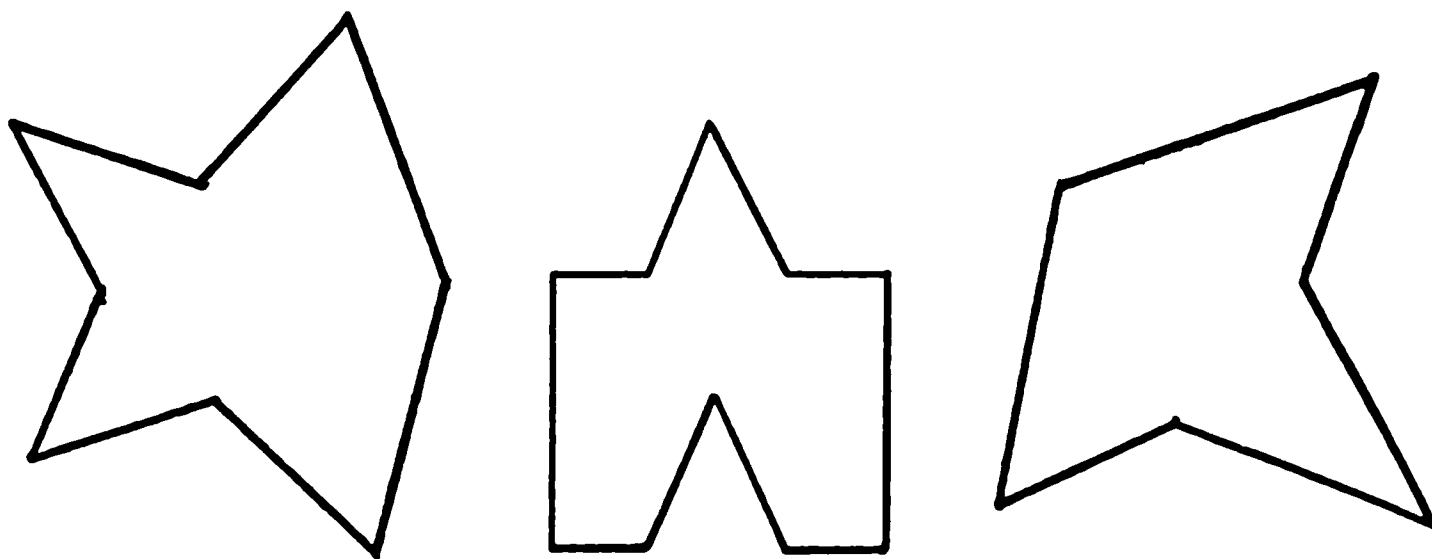


Fig. 62-64.

Les formes dites *de Testir* se font en toutes couleurs.

35° *Cherrâfa*¹. Figure assez compliquée, sorte de merlon

1. شَرَابَة. C'est-à-dire « celle qui sert de feston ». Ce mot est employé pour désigner en architecture les « merlons » à côtés découpés, à redans, qui surmontent, dans un grand nombre de cas, les murs des édifices marocains, notamment les murs des forteresses, des citadelles, etc. On a donné ce nom à la pièce dont il s'agit à cause de sa ressemblance avec un quelconque de ces merlons. On emploie d'ail-

à contours mixtilignes, hauteur 6^{cm},3, base 4^{cm},5. Se fait en blanc et en noir.

Nous n'affirmons pas qu'on ne puisse trouver actuellement dans le commerce aucune des formes que nous venons de mentionner en d'autres couleurs que celles que nous avons indiquées. Mais celles qui sont courantes sont précisément celles que nous donnons ci-dessus.

Il est clair aussi qu'on pourrait trouver encore dans le commerce, même aujourd'hui, quelques autres formes de carreaux, mais moins communes, d'un usage moins courant, et dont les noms sont peu ou point connus, même de la très grande majorité des praticiens¹. C'est pourquoi nous ne les mentionnons que pour mémoire, et c'est pourquoi encore nous n'en donnons pas les dénominations qui s'y appliquent, n'ayant trouvé personne qui pût nous les indiquer. Mais nous espérons pouvoir un jour ou l'autre combler cette lacune et faire alors de

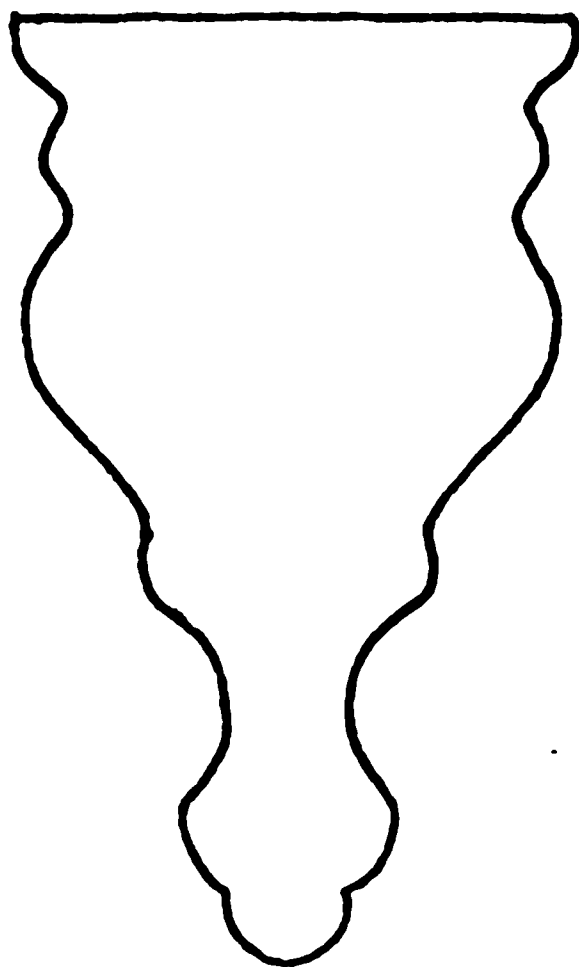


Fig. 65.

leurs les cherrâfa de façon analogue aux merlons pour couronner les soubassements mosaïques qui recouvrent les murs jusqu'à hauteur d'appui, en les disposant à hauteur de la cimaise dont elles tiennent la place en formant une sorte de frise. On les dispose encore au lieu et guise de plinthe au pied de ces mêmes soubassements.

1. Voir plus loin ce que nous disons à propos de la décadence de l'industrie des carreaux vernissés et de la plus grande variété de formes que l'on rencontre parmi ces carreaux en étudiant les anciennes mosaïques.

1° LES VERNIS. OU MIEUX LE VERNIS. — Se compose d'un enduit vitrifié composé de plomb et de sable, intimement mélangés après avoir été porphyrisés dans le mortier puis convertis en pâte semi fluide par l'adjonction d'une quantité d'eau suffisante. C'est donc une sorte de verre de plomb.

2° LES ÉMAUX. — Il y a cinq sortes d'émaux, dont un seul, le vert, est utilisé pour la poterie, ce sont :

Le blanc (*Abiaḍ* en arabe)¹ ;

Le noir (*Akeḥal* »)² ;

Le jaune (*Aḥfar* »)³ ;

Le vert (*Akhḍar* »)⁴ ;

Le bleu (*Brāya* »)⁵.

Très simple est la fabrication de ces émaux. Elle ne comporte jamais qu'une seule recuite des biscuits, et qu'une seule application de la matière que la cuisson transforme en émail, puisque la teinte d'une pièce donnée est toujours plate et uniforme.

D'une façon générale ces émaux ont le grave inconvénient d'être d'une dureté très médiocre, de sorte que les mosaïques établies sur le sol s'usent très vite au frottement des souliers, dans les maisons européennes.

1. ابيض, terme universellement employé en arabe.

2. اكحل, terme universellement employé en arabe.

3. اصبر, terme universellement employé en arabe.

4. اخضر, terme universellement employé en arabe.

5. براية. Ce terme est employé à Tétouan et Tanger pour désigner le bleu foncé, un peu violacé, le bleu marine, etc. Nous en ignorons l'origine. Le mot *azraq* (ازرق), généralement employé partout ailleurs pour désigner le bleu avec ses diverses nuances, ne se dit au contraire à Tétouan et Tanger que des bleus plus ou moins clairs ; jamais en tous cas il ne s'applique aux carreaux vernissés.

fixée au fond du bassin, l'autre tenue dans la main de l'opérateur. L'eau se charge d'une certaine quantité d'étain en suspension ; quand on la considère comme assez chargée, qu'elle menace de déposer, on la retire et on la verse dans une jarre dite *khābya*¹. On continue à broyer le lingot d'étain de la même façon que ci-dessus, jusqu'à ce qu'on ait complètement utilisé le lingot d'étain, versant chaque fois l'eau du bassin dans la jarre.

On laisse cette eau déposer les matières qu'elle tient en suspension et on la laisse reposer trois jours dans la jarre : il se forme un précipité d'un blanc sale (oxyde d'étain) ; on décante, on met à part le précipité et l'on conserve l'eau dans laquelle il s'est formé.

Le précipité est mis dans un récipient ; on y ajoute par parties égales du sable de l'Oued Qiṭān, ou des carrières avoisinantes, qui a été lui-même pulvérisé entre deux meules puis soigneusement bluté au tamis très fin, à fils de soie *R'erbel*². On ajoute la quantité d'eau nécessaire pour faire une pâte assez coulante, en se servant pour cela de l'eau de la jarre, que l'on avait mise de côté.

Il ne reste plus qu'à mettre en contact direct avec cette pâte la face des carreaux que l'on veut émailler en blanc, ce qui se fait en les portant à la surface de la pâte, sans se servir de pinceau, ni de rien d'analogue (on appelle cette opération *sās, isōūs*³ ; on dit *isōūsōū*⁴ pour : *on trempe le carreau dans la pâte à émail*), puis on fait cuire.

1. خابية.

2. غربال.

3. يسوس, 'aor. ساس. Nous ne connaissons pas d'autres sens voisins de cette racine, qui a, par ailleurs, en arabe régulier, le sens de « gouverner, soigner, donner ses soins ».

4. يسوسوا.

rise au *Meshaq* ; puis on le tamise comme on l'a vu précédemment pour les autres émaux.

On mélange 3 parties de la poudre obtenue avec une partie de *nîl* ; on porphyrise au mortier ; on ajoute la quantité d'eau nécessaire pour obtenir une pâte semi-fluide.

Le reste comme précédemment.

On voit que, sauf le blanc, qui est *slannifère*, tous ces émaux sont *plombifères*, mais le plomb doit y jouer le rôle de simple fondant.

Une partie des matières employées pour leur confection (plomb, étain, outremer, cuivre, galène ou sulfure d'antimoine) vient d'Europe ; le reste est apporté du Maroc, mais toujours d'assez loin ; aussi les potiers-céramistes ont-ils soin d'avoir toujours dans leurs ateliers des quantités suffisantes de ces produits qu'ils conservent dans des pots de terre dits *mehâbes*¹. A la rigueur, cependant, ils pourraient toujours se procurer en ville, chez les droguistes juifs ou musulmans, une partie de ces ingrédients, ceux qui viennent d'Europe, mais pas toujours en quantité suffisante au moment voulu.

§ 6. — VALEUR INDUSTRIELLE ET ARTISTIQUE DE L'INDUSTRIE DES CARREAUX ÉMAILLÉS A TÉTOUAN.

Quand on compare les carreaux émaillés, et les mosaïques qu'ils composent, de fabrication moderne, aux échantillons qui nous restent d'autrefois, on est porté à croire que l'industrie qui nous occupe a subi une décadence sensible. Les teintes que nous présentent les anciens spécimens sont bien les mêmes, dans l'ensemble, que celles que nous voyons

2. مَحَابِس. Pluriel du mot *maḥbes*, محابس.

de Grenade¹ avec les carreaux fabriqués à Tétouan ancienne-

1. Nous avons déploré, dans une note antérieure, la méthode suivant laquelle les restaurateurs de l'Alhambra de Grenade procédaient à la réfection des anciennes mosaïques du palais. Il est juste de dire que, par contre, la restauration de l'Alcazar de Séville s'effectue suivant un meilleur plan, en utilisant pour les portions de mosaïques qu'il s'agit de remplacer des carreaux de terre émaillée absolument identiques à ceux qu'ont laissés les premiers constructeurs du palais et à ceux qui se fabriquent encore aujourd'hui à Tétouan.

Comme nous le disions dans le texte, à propos de l'importance et de la valeur actuelle de la fabrication des *azulejos* de Tétouan, on se convaincra davantage encore qu'elle est en pleine décadence à voir les anciens modèles hispano-moresques et notamment les belles mosaïques de l'Alcazar. Les couleurs sont plus franches dans les anciens modèles, bien souvent, plus soutenues de ton ; mais où la supériorité des œuvres anciennes se montre dans tout son éclat, c'est dans le nombre et la variété, et aussi la complexité des formes d'*azulejos* mises en œuvres ; variété et complexité grâce auxquelles les artistes ont pu composer les remarquables mosaïques murales du palais.

L'expression d'hispano-moresque employée ci-dessus par nous pour désigner les œuvres dont il s'agit ne vient pas en désaccord avec ce que nous savons de l'histoire de l'Alcazar. Si ce monument fut élevé sur l'ordre d'un roi chrétien (Don Pedro de Castilla, 1353) il n'en est pas moins vrai que son style, son inspiration sont pleinement hispano-moresque (il s'agit seulement des parties anciennes) : si certaines régions de l'Espagne étaient, à cette époque déjà, retombées, — et quelques-unes depuis longtemps, — aux mains des rois catholiques, cependant la civilisation issue de la conquête arabe continuait plus ou moins florissante dans presque toutes ses manifestations ; les musulmans même continuaient à demeurer dans nombre de villes parmi celles qui avaient été enlevées à leur domination.

Nous avons remarqué à l'Alcazar de Séville que les anciens *azulejos* présentaient de légers reflets mordorés, des tons métalliques irisés plus ou moins accentués. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille y voir une intention de la part des fabricants ; il ne devait pas en être ainsi originellement, sans doute. Il s'agit plutôt d'une oxydation légère des émaux et d'une décomposition partielle de leur surface, analogue à celle qui se produit dans les verres soumis un temps prolongé à l'action de l'eau et de l'air, et qui donnent de si belles irisations aux verreries romaines longtemps enfermées dans la terre.

3 mètres ;
 1,50. Mais
 u foyer et
 d'au moins

us

matériaux :

fabriquent

se que les

centimètres,

s fournis par

Ce que nous disons des briques pourrait aussi se dire des tuiles ordinaires.

Les prix des briques est de 10 pesetas le mille, prises en fabrique. Mais le fabricant se charge souvent de les rendre à pied d'œuvre sans augmentation du prix de vente, en se servant de ses propres ânes et de ses âniers quand ceux-ci sont inoccupés.

Les tuiles valent de 50 à 60 pesetas le mille (Il s'agit des tuiles non émaillées).

Souvent les briquetiers sont simplement locataires des terrains où ils installent leur industrie. Les locations sont verbales sauf exception. Les loyers varient suivant la nature de l'emplacement et son étendue, comme cela se comprend, mais en général ils se rapprochent des bases suivantes : 12 douros (60 pesetas du pays) ou 6 000 briques par an. C'est ce qu'était loué l'emplacement d'une des principales briqueteries du lieu dit Es-Soueyeur, celle de Si 'Allel, de Si Moḥammed ben Azîma et de Moḥammed Ez-Zeqazî.

Un ouvrier briquetier gagne en moyenne 1 peseta 25 par jour.

Les procédés du métier n'offrent rien de spécial, rien qui diffère de ceux usités en Europe si ce n'est qu'ils sont portés à un moindre degré de perfection et mis en œuvre avec moins de soins.

Les briques fabriquées à Tétouan sont écoulées sur place ; elles servent à la construction des maisons de la ville. Les montagnards des cantons voisins en achètent aussi une quantité assez appréciable, qu'ils transportent ensuite sur leurs mulets, pour les besoins de leurs villages.

Les tuiles sont presque uniquement achetées par les montagnards qui s'en servent quelquefois pour couvrir leurs maisons rustiques.

A. JOLY.

Puis, du Soûs, il gagna l'Oued Noûn, pacifia les contrées environnantes et y nomma des qâdis et des gouverneurs¹. Il fit ensuite creuser un port auquel il donna le nom d'*Asâka*, pour faciliter les embarquements et les débarquements.

Voici ce qu'il écrivit aux gouverneurs des provinces occidentales pour les tenir au courant de la situation :

« Louanges à Dieu. Nous avons quitté Marrâkech grâce à la puissance de Dieu, emmenant avec nous des troupes nombreuses, accoutumées à la victoire. A leur tête s'avançaient les étendards déployés. Tel fut le départ de celui qui, mettant sa confiance en Dieu, suit les inspirations divines et obtiendra par là la réalisation de ses désirs. L'aide de Dieu nous a fait parvenir jusqu'aux limites du Soûs. Là, nous avons monté les chamelles dociles qui paissaient en paix dans les pâturages, tandis que les étendards de Dieu se sont mis à flotter au-dessus des régiments de la victoire.

« La lune brilla de tout son éclat.

« Des missions vinrent successivement, au nom des populations, nous promettre l'obéissance la plus complète, répondant ainsi à l'appel qu'on leur avait adressé. Les envoyés de ces missions avaient éprouvé la soif; ils burent et se désaltérèrent. La tâche qui leur incombait était ardue; ils surent la remplir avec honneur, grâce aux grands

1. Moulay El-Hasan profita de l'aversion que les gens du Soûs professaient à l'égard des chrétiens, pour leur faire accepter son autorité. « Il n'y a qu'un moyen de s'opposer à l'empiétement des Anglais et des Espagnols, leur dit-il : reconnaissez mon pouvoir, vous ne serez pas longtemps sans éprouver les bienfaits de mon alliance. » Il sortit de là l'arrangement suivant : tous les chaikhs présents reconnurent l'autorité du sultan; celui-ci les nomma qâids dans leurs tribus ou leurs districts et les renvoya avec des présents : il était sous-entendu que le pouvoir du sultan ne serait que nominal, mais qu'il allait l'affirmer et en donner une preuve visible aux yeux des chrétiens en construisant une ville au cœur de la région qui venait de se ranger sous ses lois. Cf. Ch. de Foucauld, *op. cit.*, p. 344.

téger surtout les gouverneurs, les notables, les gens religieux, les hommes de mérite et de science, les personnes de distinction et tous les faibles. Les habitants acquérèrent, grâce à lui, une force remarquable ; leurs aptitudes se développèrent ; la sécurité devint parfaite ; ils se rendirent ainsi illustres aux yeux des autres peuples qu'ils dépassèrent par leurs qualités. La justice de cet imâm remarquable qu'était Moulay El-Hasan avait accompli ces prodiges.

C'est que ce prince, en effet, se préoccupait assidûment du bonheur de ses sujets et ne négligeait rien pour améliorer leur situation, une fois qu'il s'était rendu compte de ce dont ils avaient besoin. Puisse Dieu l'aider dans sa tâche !

Le poète dit encore ces vers :

« A cette époque l'obéissance la plus complète au souverain existait dans le Soûs, le Haouz et le R'arb ; de tous côtés la soumission était parfaite. »

Le poète veut dire par là que, comme nous l'avons déjà dit, les gens du Soûs possédaient la force et le courage qui leur ont permis de pénétrer dans les montagnes les plus difficiles d'accès. On peut dire que ce sont eux qui se conforment le mieux aux préceptes imposés par la loi religieuse ; ceci ne les empêche nullement d'obéir au Makhzen tant que le Makhzen est lui-même d'accord avec la loi.

Ils étaient nombreux et bien armés, ce qui a contribué à étendre leur influence. Ils obéissent au sultan mieux encore que les autres tribus arabes ou berbères ; ils agissent comme les habitants de Syrie qui peuvent être cités comme exemple d'obéissance et de fidélité au souverain.

L'obéissance des gens du Soûs est une chose évidente dans les territoires de l'Ouest, notamment dans le Haouz qui s'étend de Rabât El-Fath jusqu'au Soûs et comprend une partie du Soûs inférieur ; d'ailleurs nous avons indiqué ses limites précédemment. Les Marocains donnent la dénomination de R'arb à ce qui se trouve entre l'Ouad Ouarr'a

sont promulgués, et accepte toute décision motivée par l'état de choses. »

La bonne conduite que mènent les gens du Soûs leur permet, en effet, une fois l'évaluation faite, de prélever volontairement sur leurs biens, la dîme exigée. Ils prélèvent de même la zakât sur leurs troupeaux de moutons et de vaches et en versent le prix à qui de droit.

Toutes les fois qu'on promulguait des décrets touchant l'administration et que ces décrets se trouvaient conformes à la loi religieuse, ils les accueillaient favorablement ; de même ils se soumettaient à tout jugement rendu sur une affaire pour laquelle ils avaient demandé une décision. On ne peut imaginer un peuple plus soumis et plus pacifié.

Moulay El-Hasan, changeant ensuite de direction, fit route vers les grandes tribus berbères rebelles. Ce voyage suggéra ce vers au poète :

« Il tourna ses projets contre les Benî Mguïld, qui faisaient régner l'anarchie au milieu des plaines immenses. »

C'est-à-dire qu'après la pacification totale du Soûs, Moulay El-Hasan, dirigeant ses efforts et son zèle d'un autre côté, entreprit une expédition contre la tribu des Benî Mguïld ; c'est l'une des grandes tribus berbères qui font partie des Aït-Oumâloû, fraction des Çanhâdja. Il voulait marcher non seulement contre cette tribu, mais aussi contre toutes les tribus de cette fraction, telles que les Dhayân, les Soufyân, les Aït Chenmân, les Aït Yesry, et d'autres Berbères qui habitent les montagnes du Fazâz.

Ces peuples sont établis et retranchés dans les parties difficiles d'accès de ces montagnes, depuis que les Berbères possèdent le Maghreb, c'est-à-dire bien longtemps avant l'Islamisme. Cédant à leurs passions, ils se révoltèrent et se livrèrent à toutes sortes de déprédations. Ils n'ont point de chefs pour les empêcher de suivre leurs mauvais penchants. Ils ne reconnaissent aucun imâm, dans ces vastes plaines

d'un lieu à un autre ne peut que profiter à l'homme ; aussi les rois du Maghreb étaient-ils dans l'habitude d'entreprendre de nombreux voyages. C'est ainsi qu'ils purent faire rentrer dans l'obéissance les tribus rebelles et les forcer à remplir leurs obligations à l'égard de l'autorité chérifienne. Les routes étaient soigneusement gardées, et l'on y trouvait des emplacements favorables à une halte. Le châtiment ne faisait point attendre le rebelle, aussi tout germe de corruption ne tarda-t-il pas à disparaître.

Le Makhzen devint alors un guide sûr pour le peuple chez qui ne se manifestait plus aucune trace d'opposition ou de désobéissance. C'est là un miracle par lequel Dieu a manifesté sa bonté suprême. Pour l'accomplir Il s'est servi d'hommes sages tels que notre sultan ; aussi doit-on se conformer à la volonté de ce dernier et le suivre partout, quelle que soit la distance à parcourir, quelles que soient les difficultés de la route. Son heureuse étoile l'a conduit au sommet du bonheur ; grâce à sa force, son renom s'étend jusqu'aux confins de la terre. Il a placé sa confiance en Dieu qu'il craint et respecte. Celui qui ne cherche d'appui qu'en Dieu voit augmenter la puissance de ses armées, et les choses cachées lui sont révélées ; tel est le portrait de notre Maître et Seigneur, le sultan, par la venue duquel Dieu rehaussa la gloire du Maghreb. La paix et la guerre sont placées dans sa main et Dieu l'a comblé de bienfaits. Il administre son peuple conformément à la volonté divine.

Les sultans se transmirent l'autorité de père en fils acquérant ainsi une influence prépondérante dans le monde.

Le fils d'Alî, le descendant de la fille du Prophète, notre Maître chéri, dirigea les affaires de notre pays avec la plus haute compétence. Puisse Dieu augmenter sa puissance !

On peut lire, sous le titre de رنات المثنى, le récit d'une seconde victoire au pays des Mguïld, car les gens de cette

ignorance des clauses du traité de Tétouan. Circonstance aggravante, le tombeau de Sîdî Ouâriech, saint fameux, s'élevait sur le terrain, objet du litige ; et c'était un lieu de refuge et de prière, très en honneur auprès des tribus.

D'un autre côté les Espagnols, autorisés par le traité de Tétouan, désiraient reculer leurs frontières de manière à se procurer des pâturages en quantité suffisante.

Il en résulta un soulèvement général de toutes ces tribus, le refus des Espagnols d'abandonner le terrain où se trouvait le tombeau du saint les ayant fortement irritées. Les Musulmans assouvirent leur vengeance d'une manière terrible ; ils ne se décidèrent à mettre un terme à leurs excès, que lorsque Moulay El-Hasan leur envoya son frère Moulay 'Arafa accompagné de soldats pour leur ordonner de s'abstenir de persévérer dans leur lutte. Moulay 'Arafa ne se retira que lorsque les Espagnols eurent obtenu entière satisfaction, c'est-à-dire après qu'on les eut mis en possession de ce qu'ils réclamaient légitimement ; puis il pénétra chez les Zénata, promoteurs de ces troubles ¹.

1. Ce conflit de Melilla eut lieu dans les derniers mois de 1893 après une période relativement calme de 30 ans, pendant laquelle on n'eut à relever que quelques cas de blessures et d'injures entre les gens de Melilla et les tribus environnantes.

Depuis que Pierre Estapiñan, officier attaché à la maison du duc de Medina-Sidonia, s'en était emparé en 1496, la situation de Melilla se trouvait réglée, dit Rouard de Card (*Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIII^e et le XIX^e siècle*) par :

1^o L'article 19 du traité de paix et de commerce du 28 mai 1767, qui s'opposait aux agrandissements que Sa Majesté Catholique demandait à effectuer dans les quatre présides qu'elle possédait au Maroc, mais promettait de renouveler les limites des dits présides et de les marquer avec des pyramides de pierre ;

2^o La convention d'amitié et de commerce entre le roi d'Espagne et l'empereur du Maroc, signée à Aranjuez le 30 mai 1780 ;

3^o L'article 15 du traité de paix, amitié, navigation, commerce et pêche, signé à Mekinès le 1^{er} mars 1799 —, par lequel le sultan du Maroc promet de réprimer les tribus turbulentes des environs des pré-

une solution par le paiement d'une indemnité de 4 000 000 de rials, prix du sang versé. La paix fut ainsi rétablie¹.

Le gouvernement ni le général Macias ne furent satisfaits des raisons du chérif, car Martinez Campos fut mis à la tête d'une armée de 22 000 hommes de toutes armes.

Le peuple espagnol attendait le moment de châtier l'insolence des Riffains; les troupes étaient suffisamment nombreuses pour le faire. Son espoir fut déçu. Les Riffains, cette fois, soit peur du nombre des Espagnols, soit respect pour la parole du frère du sultan, se gardèrent de tout acte d'hostilité et la campagne de Melilla demeura en expectative. Les soldats ne purent venger leurs frères morts. La dislocation des troupes eut lieu et chacun retourna dans la Péninsule. Avant le départ cependant, les chefs des tribus vinrent s'humilier devant le général en chef, promettant de s'amender à l'avenir.

On prit pour argent comptant ces banales protestations de repentir, et jugeant que les notes diplomatiques seraient plus efficaces que les balles, on chargea un ambassadeur extraordinaire d'aller terminer cette affaire auprès du sultan du Maroc. Cf. P. Castellanos, *Historia de Marruecos*, p. 622-626.

1. « Martinez Campos, dit P. Castellanos, *op. cit.*, p. 626-627, s'était rendu à Mazagan pour de là gagner Marrakech; il débarqua à Mazagan le 22 janvier 1894. Après y avoir passé le soir et la nuit, il entreprit son voyage qui fut fatigant et pénible par suite du froid et de la pluie des premiers jours. Le 29 l'ambassade fit son entrée à Marrakech, le 31 eut lieu en plein air et dans l'enceinte habituelle la réception solennelle. Martinez lut un discours indiquant le motif de sa venue. Le sultan répondit que les Riffains coupables seraient châtiés. — Quand sera-ce? répondit Martinez avec vivacité. — Le sultan assura que ce serait dès qu'il pourrait réunir une bonne armée indispensable pour une pareille entreprise.

« Cette première réception se passa en pures cérémonies, il y eut ensuite différentes conférences privées entre le sultan, entre l'ambassadeur et le ministre El-Gharnet et son adjoint Mohammed Torrès Essefar. La diplomatie marocaine déploya son astuce, appuyée d'ailleurs par les intrigues de certains agents de nations étrangères qui voulaient empêcher l'Espagne de sortir la tête haute de cette passe difficile.

« Les entrevues se succédaient fréquemment; les courriers allaient et venaient, presque toutes les puissances prirent parti en l'affaire, quoique avec une certaine dissimulation, nous donnant raison pu-

UN RÉCIT MAROCAIN DU BOMBARDEMENT DE SALÉ PAR LE CONTRE-AMIRAL DUBOUR- DIEU EN 1852.

Parmi les manuscrits et documents que la mission scientifique a acquis à Rabât, figure une feuille volante qui porte, au recto, un récit inédit du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu en 1852. Ce récit d'un témoin oculaire, indigène musulman fixé à Rabât, reflète assez bien les sentiments de la population à l'égard du chrétien ainsi que les croyances qu'elle a en l'appui effectif, en l'intervention efficace des saints de l'Islam venant à son secours contre l'infidèle ; il plaide enfin la cause des gens de Rabât à qui leurs voisins de Salé reprochent encore durement leur inaction et leur pusillanimité lors de ces graves événements.

A ces différents titres cette pièce méritait d'être traduite.

Elle est suivie d'un appel à la guerre sainte qui n'est pas moins curieux, étant donnée la comparaison toute en faveur de l'Islam que l'auteur cherche à établir entre le nombre et la qualité des armées européennes et ceux des forces que le sultan du Maroc pourrait mettre en ligne en proclamant la guerre sainte.

I. — BOMBARDEMENT DE RABÂT ET SALÉ RACONTÉ PAR EL-HÂDJ EL'-ARBY EL-HLOU ORIGINAIRE DE TÉTOUAN ET DEMEURANT A RABÂT.

Voici le récit de l'expédition que firent les Français aux

deux villes de Rabât et de Salé. Elle eut lieu le mardi qui commençait le mois de Çafar de l'année 1268¹. Il arriva ce jour-là quatre navires et une frégate de grande dimension, auxquels vint se joindre un sixième bateau, le mercredi matin². Cet événement fit naître une grande agitation dans les deux villes. Les tours se remplirent bientôt d'artilleurs que vinrent aider tous ceux qui, dans le pays, avaient confiance en Dieu. Chacun voulait prendre part à la défense car il savait que Dieu l'en récompenserait. Les musulmans s'ingénierent donc à fortifier les tours du mieux qu'ils purent et tout le monde s'acquitta de cette tâche avec le plus grand zèle. Puis une barque sortit pour aller parlementer avec l'ennemi de Dieu et voici ce que dit l'infidèle (que Dieu le maudisse!) : « Je viens pour l'affaire des céréales qui m'ont été enlevées par la ville de Salé³. Si les gens de cette ville veulent bien réparer leurs torts, aucun mal ne leur sera fait. » Puis il ajouta : « Quant aux gens de Rabât, nous n'avons aucun démêlé avec eux. » — Les gens de Salé répondirent qu'ils allaient consulter le prince⁴ ;

1. Ère chrétienne : 1852.

2. Parmi ces navires se trouvaient *le Henri IV*, *le Gomer*, *le Sané*, *le Narval*.

3. « Au commencement d'avril 1851, les Salétins, du consentement des autorités locales, pillèrent un brick français naufragé à Bou-Regreg » (Godard, *Description et histoire du Maroc*, t. II, p. 622). Ce nouveau grief venait s'ajouter à ceux accumulés déjà depuis un certain temps : « Un courrier du chargé d'affaires de France avait été arrêté, puis assassiné dans sa prison ; un cadi avait condamné à la bastonnade un sujet algérien, au mépris des droits du consul de France, et il ne fut puni que d'une apparence de destitution ; un sujet romain, protégé français, avait été assassiné ; un des attachés à la mission française, volé, et le gouvernement marocain avait éludé l'obligation de punir les coupables, parfaitement connus » (Godard, *op. cit.*, t. II, p. 621).

4. « Le pacha de Salé demandait en effet six jours pour en référer à l'empereur, qui avait eu huit mois pour se prononcer » (Godard, *op. cit.*, t. II, p. 623).

TÉTOUAN

DEUXIÈME PARTIE

HISTORIQUE (*Suite*)

CHAPITRE IX

LES NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES DU MAROC AVEC L'ESPAGNE A LA VEILLE DE LA GUERRE DE 1859 A 1860.

SOMMAIRE. — 1° Traité signé à Tétouan concernant les présides du Rif. — 2° Les négociations qui précédèrent la guerre de 1859-1860. — 3° Adresse du Maroc à l'Europe. — 4° Adresse de l'Espagne à l'Europe. — 5° Communication du Maroc à l'Angleterre. — 6° Appréciation de la correspondance qui précéda la guerre de 1859-1860 avec l'Espagne.

§ 1. — *Traité signé à Tétouan concernant les présides du Rif.*

Si les événements qui se déroulèrent au Maroc, à Tétouan, ou à propos de Tétouan, dans le cours du XIX^e siècle, ne présentent à peu près aucune importance et bien peu d'intérêt seulement, hormis ceux qui sont relatifs à la guerre avec l'Espagne, de même tout l'intérêt des négociations diplomatiques des deux pays pendant ce laps de temps se résume presque dans le différend qui précéda cette guerre.

I

*Du Consul général Blanco del Valle au Ministre
Mohammed El-Khatib.*

5 septembre 1859.

La récente agression, non motivée, des Anjera contre la place forte de Ceuta, l'injure faite au drapeau espagnol sont de telle nature que nul gouvernement soucieux de son honneur ne pourrait le supporter.

En conséquence le ministre El-Khatib est prévenu que la reine d'Espagne est décidée à réclamer les satisfactions honorables et suffisantes qu'exige la gravité de l'offense faite à l'honneur de la nation.

Il serait peu en rapport avec la gravité des faits que de s'en tenir aux assurances d'amitié souvent prodiguées par le Sultan, et de consentir à ce que la garnison espagnole, qui occupe un terrain lui appartenant, en déguerpit; se contentant que, d'autre part, les coupables de l'agression soient sévèrement châtiés.

Sans vouloir blesser El-Khatib en doutant de la franchise et de la justesse de ses protestations, cependant le consul fait observer que des actes ont eu lieu qui prouvent combien le Sultan manque de la puissance et de l'autorité nécessaires pour obtenir obéissance des sujets de cette partie de son empire.

« Portez un moment votre attention, dit le consul, sur les agressions dont les Rifains se sont si souvent rendus coupables contre les forteresses de Melilla, d'Alhucemas, de Peñon; puis tournez vos regards vers Ceuta, qui, souvent aussi, fut le but des incursions des deux tribus qui vivent au voisinage de la ville, et dites-moi si, à ces agressions aussi graves, aucune fin ne doit être apportée; enfin si,

Par ordre de la Reine, si, à l'expiration dudit délai, les réclamations n'ont point reçu satisfaction, le représentant de l'Espagne sortira du territoire marocain.

Signé : BLANCO DEL VALLE.

Une réponse de Khatib, datée du 15 septembre, et une dépêche du consul général, du 12, manquent dans les communications d'El-Khatib. Schlagintweit n'a pu s'en procurer copie à Madrid. Il émet l'opinion que ces pièces étaient seulement relatives à la prolongation du délai.

II

Du Consul général Blanco del Valle au Ministre El-Khatib.

3 octobre 1859.

Le gouvernement de la Reine a ratifié la prolongation des deux délais accordés par l'entremise du Consul, suivant dépêche du 12 courant, ainsi que le demandait El-Khatib dans une lettre du 16 de Safar, correspondant au 15 septembre. Mais le délai actuel expire irrévocablement à la date stipulée : il est donc inutile d'espérer obtenir une nouvelle prolongation ; le délai actuel expire le 15 octobre. Dans l'intervalle, la cour de Madrid espère recevoir une réponse satisfaisante du Sultan au sujet des réclamations dont, à cause des circonstances du moment, le règlement n'a pas encore eu lieu. On espère que preuve sera faite alors de l'amitié qui règne entre les deux États et qu'aucune occasion de rupture ne se produira.

Le Consul le répète, il est absolument inutile d'espérer un nouveau délai. Le gouvernement de la Reine est décidé à ne pas se contenter de simples excuses ; il ne saurait l'admettre ; il ne veut pas laisser ternir son honneur aux yeux des autres nations, alors que l'offense faite au drapeau

VI

*Le Ministre Mohammed El-Khatib au Consul général
Blanco del Valle.*

Tanger, 11 octobre 1859.

El-Khatib a reçu, la veille, une lettre du Sultan lui ordonnant d'accéder aux réclamations de l'Espagne et de régler tous les différends avec cette nation conformément aux désirs de son représentant. Les réponses du Sultan relatives aux éclaircissements et explications demandés par le Consul général dans la lettre du 5 octobre ne sont pas encore arrivés. On ne pouvait avoir une réponse à la date de ce jour. Trop peu de temps s'est encore écoulé. Mais, ayant reçu pleins pouvoirs du Sultan, El-Khatib n'attend pas la réponse de celui-ci et fait savoir au Consul que les réclamations présentées par lui dans ses lettres du 5 septembre et du 5 octobre sont agréées ; l'exécution suivra, dès l'approbation du Sultan obtenue, de façon à conserver la bonne entente entre les deux pays.

Signé : MOHAMMED EL-KHATIB.

VII

*Le Consul général Blanco del Valle au Ministre
Mohammed El-Khatib.*

Tanger, 13 octobre 1859.

Félicitations à El-Khatib pour les pleins pouvoirs qui lui ont été conférés et qui lui permettent de régler à l'amiable une question si désagréable et depuis si longtemps pendante.

dans la lettre du Consul datée du 5 octobre, il est question du droit de l'Espagne d'élever des ouvrages de fortification, comme elle l'entendrait, dans l'étendue des limites du territoire de Ceuta ; cela, ainsi que l'opinion de personnes connaissant la contrée, avait fait croire à El-Khatib qu'il s'agissait de hauteurs intérieures à la ligne de fortification. S'il en est autrement, le Consul est prié d'indiquer clairement qu'il demande l'élargissement du territoire et l'extension des limites jusqu'aux hauteurs nécessaires pour l'établissement des fortifications de la place, car la cour du Maroc désire éviter tout ce qui serait de nature à ternir la bonne intelligence entre les deux nations.

Signé : MOHAMMED EL-KHATIB.

IX

*Le Consul général Blanco del Valle au Ministre
Mohammed El-Khatib.*

Tanger, 16 octobre 1859¹.

La note d'El-Khatib, datée du 13, a aplani les difficultés

1. La veille était arrivée une communication de lord John Russell à lord Buchanan dont voici la traduction (cf. Baudoz et Osiris, p. 339) :

Lord John Russell à lord Buchanan.

Foreign Office, 15 octobre 1859.

Monsieur, le gouvernement de S. M. a pris connaissance de la note qui vous a été adressée le 6 octobre par M. Collantes, dont une copie était contenue dans votre dépêche du jour suivant, en réponse à la demande d'explications que ma dépêche du 22 septembre vous prescrivait d'adresser touchant les intentions du gouvernement espagnol, dans le cas de l'occupation de Tanger par les forces espagnoles.

Vous avez été invité à demander au gouvernement espagnol une

finale de régler les questions pendantes ; soutenue par son droit, elle est pleinement confiante dans l'assistance de Dieu.

Signé : BLANCO DEL VALLE.

XII

*Lettre du Ministre Mohammed El-Khatib au Consul général
Blanco del Valle.*

24 octobre 1859.

Accusé de réception de la lettre du Consul du même jour. El-Khatib regrette que le Consul ait cru qu'il ne voulait pas tenir les promesses qu'il avait faites, alors qu'au contraire il était de bonne foi et désireux de conserver la paix, tout aussi bien que les membres du gouvernement espagnol. Quant aux accusations émises par le Consul, accusant El-Khatib de n'avoir pas exécuté ses promesses, El-Khatib pourrait s'en laver ; il lui suffit de rappeler que, dans la correspondance comme dans la conservation, beaucoup d'expressions ont été employées d'où sont nées, de part et d'autre, des méprises. Son intention n'est pas cependant d'accroître la mésintelligence en entamant une discussion au sujet des reproches qui lui sont faits. La correspondance échangée est le document justificatif auquel il a recours ; et, comme il espère encore pouvoir faire intervenir un arrangement à l'amiable, il laissera de côté tout dissentiment relatif à la culpabilité de celui-ci ou de celui-là. Mais, en même temps, il doit faire une remarque au sujet de l'assertion du Consul relative aux regrettables procédés des Anjera. Il concède que cette peuplade sauvage a commis une grave offense en transgressant les limites bien connues du territoire espagnol, et en se livrant à des actes d'inimitié contre la garnison de

verneur de la ville a commencé d'élever des constructions en un lieu où il n'y en avait pas autrefois. Il demande aux représentants des gouvernements de donner à ceux-ci un compte rendu suffisant de ce qui s'est passé. Ils ont assez d'expérience des choses et connaissent assez bien les habitants des villes du Nord du Maroc, pour savoir que ceux-ci ne demandent qu'à demeurer en bonnes relations avec toutes les nations. A la mort du défunt sultan, alors que se produisaient quelques désordres, aucun Européen ne fut l'objet d'aucune molestation de la part de qui que ce soit. A Mazagan, des Musulmans combattirent pour défendre les biens des Européens contre les indigènes soulevés. El-Khatib désire que les consuls instruisent de tout cela leurs gouvernements, les priant de ne point accorder confiance aux dires de ceux qui n'ont du pays aucune connaissance ou qui nourrissent des sentiments injustes à l'égard de ses habitants.

Le désir de la cour marocaine est de conserver de bonnes relations avec les gouvernements européens; toutefois elle proteste à nouveau contre l'injuste entreprise des Espagnols dans ces conjonctures, car ils ne s'en sont tenus ni à ce qu'ils réclamaient d'abord, ni à ce qu'ils promettaient.

La lettre se termine par une invocation au témoignage et à la puissance de Dieu, aux sentiments « d'humanité, de justice du monde entier, etc. »... phrases un peu théâtrales et destinées évidemment à la galerie.

La signature est de Si Mohammed El-Khatib et la date du 27 Rabî' I 1276 = 25 octobre 1859.

§ 4. — *Adresse de l'Espagne à l'Europe*¹.

De son côté, pour justifier la déclaration de la guerre, le

1. *Op. cit.*, p. 198 et q. seq. — Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 333.

son honneur et de ses intérêts compromis. Forte de son bon droit, elle croit fermement avoir donné des preuves de sa modération. Sans entente avec aucune puissance étrangère, sans arrière-pensée ambitieuse, elle cherche seulement à mettre fin, par la guerre, à l'intolérable situation faite à ses places fortes d'Afrique par les actes d'hostilité inouïs des Marocains.

L'Espagne a cherché à entretenir de bons rapports avec le Maroc, et, dans ce but, elle a, en un siècle, conclu avec lui quatre traités qui auraient pu contribuer à éviter tout conflit. Le peu de sagesse et la négligence du gouvernement marocain en ont constamment causé la transgression. L'heure est enfin venue de lever une difficulté si compromettante pour l'une comme pour l'autre nation : et ce que la raison, les efforts incessants des nations civilisées n'ont pu faire, ce sera la puissance des armes, mise au service du bon droit, qui l'obtiendra.

Daté de Madrid, 29 octobre 1859.

Signé : Calderon COLLANTES, ministre des Affaires étrangères.

§ 5. — *Communication du Maroc à l'Angleterre*¹.

En même temps le gouvernement marocain faisait remettre un document analogue au chargé d'affaires anglais à Tanger, *Drummond Hay*, avec prière de se charger de le communiquer aux diverses cours européennes.

« Le Maroc a reçu une expédition d'un document, daté du 29 octobre, émanant du ministre d'Espagne et adressé aux représentants des puissances étrangères. Dans ce document sont relatées les questions pendantes entre l'Espagne et le Maroc avant la déclaration de la guerre, de même

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 202.

qu'il y est fait allusion aux affaires du Rif, sujet dont El-Khatib n'avait pas entretenu les représentants des puissances étrangères au Maroc dans la lettre qu'il leur a précédemment adressée. Le ministre marocain communique le présent écrit au consul d'Angleterre, Drummond Hay, pour lui présenter un compte rendu fidèle de ce qui a été fait relativement à cette question, en le priant d'en faire part à son gouvernement. Il lui demande en même temps si celui-ci ne pourrait pas à son tour le porter à la connaissance des puissances, parce que, pour le moment, tous leurs chargés d'affaires ou représentants ont quitté Tanger.

« Si, dans la lettre à laquelle il est fait allusion ci-dessus, El-Khatib n'a pas parlé des affaires du Rif, c'est que toutes les questions pendantes relatives à ces affaires avaient été réglées avec le représentant de l'Espagne et que, au mois d'août, un traité était intervenu. El-Khatib est surpris que, rien de spécial ne s'étant produit à propos des négociations sur la question du Rif, le ministre des Affaires étrangères d'Espagne ait mis en avant ladite question comme une des principales sources du conflit. Pour lui, il ne voulait plus parler d'une question déjà réglée. Mais le ministre espagnol ayant présenté les agissements des Rifains comme une importante atteinte aux droits des nations, il croit nécessaire d'en donner une analyse simple mais suffisante.

« Les pirateries des gens du Rif sont bien connues. Ils ont, dans les trente dernières années, attaqué vingt bateaux. Mais, depuis quatre ans, aucune agression n'a eu lieu, ni de leur part, ni de celles d'autres pirates marocains. Le sultan défunt, Moulay 'Abd Er-Rahman, s'était efforcé d'y mettre fin. Cependant la nature du Rif permet à ses habitants de vivre dans la désobéissance du souverain. Aussi, chaque fois qu'à l'occasion d'un de leurs méfaits, une puissance victime de leurs pirateries déclarait vouloir intervenir

naît l'esprit de droiture apporté par El-Khatib dans ses négociations avec lui, verbalement ou par écrit. Le représentant de l'Espagne prétend le contraire ; il méconnaît ainsi les intentions du ministre, parfaitement droites cependant, son désir de tout régler au mieux des intérêts de chacun.

« Si l'Espagne nie la bonne foi dont il a fait preuve dans les négociations relatives aux affaires du Rif et son désir de les terminer à la satisfaction générale, il est prêt à communiquer au monde entier la correspondance échangée. Il a même l'intention de produire la correspondance échangée par lui avec ses amis d'Angleterre et du reste de l'Europe pour permettre à tous de juger et de distinguer le bon droit de l'injustice dans cette occasion. »

§ 6. — *Appréciation de la correspondance qui aboutit à la guerre de 1859-1860.*

Un examen suffisant de la correspondance échangée entre les représentants du Maroc et de l'Espagne convaincra aisément, dit Schlagintweit ¹, que, malgré les bonnes intentions apparentes du Maroc, cependant celui-ci a fait naître constamment des obstacles, présenté des protestations, surtout au sujet de la mise à exécution des mesures à prendre. Toutefois l'Espagne aussi a des torts.

En premier lieu, ajoute-t-il, le vice résultant du manque d'organisation administrative du Maroc ressort clairement de cette correspondance ; on y reconnaîtra aussi quel était alors l'affaiblissement du pouvoir d'un souverain qui n'était plus despotique qu'en principe seulement. Avec un aussi fâcheux manque d'organisation des rouages administratifs, avec un manque de culture presque complet, même chez

1. *Op. cit.*, p. 211 et q. seq.

CHAPITRE X

I. — LES NÉGOCIATIONS PENDANT LA GUERRE ET LE TRAITÉ DE PAIX.

II. — LES NÉGOCIATIONS APRÈS LA GUERRE.

SOMMAIRE I. — 1° Proclamation du maréchal aux habitants du Maroc. — 2° Premiers pourparlers de paix (11 février 1860). — 3° L'état d'esprit en Espagne du commencement de la guerre à la prise de Tétouan. — 4° Nouvelles négociations pour la paix (16 février). — 5° Évolution de l'état d'esprit des belligérants pendant les négociations. — 6° Conclusion de la paix ; les préliminaires. — 7° Effet produit en Espagne et au Maroc par l'annonce de la paix. — 8° Le traité de paix.

SOMMAIRE II. — 1° Ambassade de Moulay 'Abbās à Madrid (été 1860). — 2° Traité de Paris (30 octobre 1861). — 3° Paiement de l'indemnité de guerre. — 4° Résultats de la guerre de 1859-1860.

I

NÉGOCIATIONS PENDANT LA GUERRE ET TRAITÉ DE PAIX.

§ 1. — *Proclamation du maréchal O'Donnell aux Marocains*¹.

Parmi les documents relatifs aux négociations, à l'échange de vues diplomatiques, aux efforts pour le rétablissement de la paix ou l'atténuation des maux de la guerre, nous devons citer comme venant en première ligne, par ordre de date, la proclamation du maréchal O'Donnell aux habitants du Maroc. Elle n'eut aucun effet, cela va sans

1. Schlagintweit. *op. cit.*, p. 250.

dire ; mais, dans l'esprit de son auteur, elle pouvait empêcher la guerre de se généraliser par trop, ou, du moins, agir dans ce sens, si faiblement que ce fût.

En voici le texte. La proclamation est des premiers jours de décembre 1859, après le combat du Serrallo.

« Habitants du Maroc,

« Bien que je pénètre dans votre pays, nous ne sommes ni vos tyrans, ni vos ennemis. Votre empereur a refusé de nous faire notre droit, nous a contraints de prendre les armes pour l'obtenir. C'est lui qui a brisé l'amitié que les Espagnols vous avaient constamment témoignée. Mais ne craignez pas que nous mésusions de notre victoire ni de votre soumission. Les soldats espagnols sont généreux dans la victoire ; votre soumission vous donne droit à notre estime et à notre amitié.

« Demeurez en pleine confiance occupés à vos travaux habituels.

« Je vous promets le secours et l'assistance de mes soldats ; je vous promets le respect de votre religion et de vos coutumes.

« Le soldat espagnol, fidèle à sa Reine et à sa Patrie, n'est à craindre que dans les combats.

« Au quartier général, colline de l'Otero,

« Décembre 1859.

« O'DONNELL ».

§ 2. — *Premiers pourparlers de paix* (11 février 1860)¹.

Il faut ensuite arriver à la prise de Tétouan pour trouver de nouveaux documents relatifs à la paix.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 207 à 225. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 340-344. — Alarcon, II, p. 149 à 152, 171 à 190, 199 à 201.

des arcs de triomphe, les feux d'artifice éclataient partout ; et toutes ces réjouissances auxquelles tous prenaient part, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes à quelque condition qu'ils appartenissent, imprimaient nécessairement dans les esprits cette conviction qu'il y avait quelque chose d'important de changé et que le mieux allait suivre¹. La Reine envoyait à l'armée l'expression de son admiration et de sa reconnaissance, et le maréchal O'Donnell, « qui avait conduit l'armée de victoire en victoire au faite de la gloire », était fait comte de Tétouan, grand d'Espagne de première classe ; Ros de Olano, marquis de Guad-el-Jelu.

Cet enthousiasme était le résultat naturel de l'état d'esprit en Espagne depuis les débuts de la guerre. En décembre, malgré ce qu'ils devaient bien savoir des conditions de la campagne, certains journaux parlaient de coloniser et de conserver le pays après avoir pris Tétouan. Ils prévoyaient la nécessité de lever de nouvelles troupes².

L'énervement qui commençait à naître pendant que les troupes combattaient autour du Serrallo fut dissipé par la première victoire évidente. La nouvelle du succès de Cas-

1. Schlagintweit, p. 330-331.

2. Voyez par exemple ces passages de G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 58-59. « La *Gaceta militar* parle de conserver et de coloniser les pays après avoir pris Tétouan ; elle prévoit les nécessités de lever de nouvelles troupes afin de pouvoir y laisser une division complète » (décembre 1859) ; et du même, p. 60 : On parle d'augmenter l'armée d'expédition ; « on ne s'en tiendra pas à une nouvelle division de réserve ou à un appel de volontaires pour remplir les cadres. On parle de diriger 20 000 hommes sur les ports d'embarquement et de porter à 80 000 hommes l'effectif de l'armée d'occupation. »

Le commencement des grandes opérations serait différé jusque-là. Il en est résulté un certain froid en Espagne. Mais l'enthousiasme a repris le dessus. « La grandesse d'Espagne a adressé une députation à la reine pour lui déclarer qu'elle était prête à contribuer par toute espèce de sacrifices au meilleur résultat de la guerre d'Afrique. » (Décembre 1860).

mot répondait du moins à la situation dont il était la frappante expression.

Les plus sages, O'Donnell avec eux, peut-être, résistant à l'éblouissement du succès, pensaient ce qu'exprime Schlagintweit¹.

« Tétouan offrait aux troupes, quoique insuffisamment fortifiée, une place d'armes sûre et un point d'appui pour les opérations futures ; au point de vue politique, la mainmise sur une ville aussi importante devait faciliter les négociations pour la paix, mais rien de plus. Mais à côté de ces sages, que l'intervention même occulte, même seulement possible de l'Angleterre avait rappelés à la réalité, il y avait les exaltés, nombreux encore, qui ne voulaient pas déchoir de leur beau rêve². Des journaux parlaient encore

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 330.

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 118. — La masse du peuple se montrait d'ailleurs peu désireuse de la paix : « On a réveillé ses instincts belliqueux, dit G. de Lavigne, elle a été bercée de projets de conquête, on lui a fait entrevoir l'Espagne reprenant, à l'aide de ses gloires nouvelles, une partie de son ancienne prépondérance ; elle caresse l'idée de ne plus voir sur le vieux sol espagnol *rien qui ne soit espagnol*, et pourrait bien aujourd'hui se plaindre d'être trop brusquement ramenée à d'offensantes réalités.

« On use à Madrid, pour exciter ou sonder l'opinion populaire, d'un vieux moyen, célèbre à Rome : la Puerta del Sol, ce forum madrilègne, ne possède pas les statues de Pasquin et de Marforio ; mais aux coins des rucs, sur les volets des boutiques, on voit souvent affichés des *pasquinés* en prose ou en vers, qui font appel aux sentiments de la foule. « De stupides pasquinades, dit un journal, prétendent que dans les hautes régions du gouvernement on désire la paix à tout prix, pour réserver à d'autres entreprises notre glorieuse armée. N'en croyez rien, c'est une imputation insidieuse ; notre reine est fière de voir nos armes triomphantes et admirées en Europe et si ardents que puissent être les désirs de nos ministres de couronner une brillante campagne par une paix glorieuse, Isabelle veut aussi ne pas laisser stériles tant de grands sacrifices et tant de sang répandu. » G. de Lavigne, p. 118-119.

On doit avouer, cependant, que la tentative du comte de Monte-

d'ouvrir les yeux au peuple et « lutter avec énergie contre cet enthousiasme qui, selon l'expression d'Alarcon, devait être si fatal ¹ à l'Espagne ». Mais, les uns et les autres, ils n'obtinrent guère d'autre résultat que de se faire accabler d'invectives et accuser de vénalité par les partisans de la guerre à outrance.

Le maréchal, cependant, ne se voyait pas sans inquiétude obligé de continuer une campagne qu'il désapprouvait maintenant. Il sentait l'armée fatiguée; il voyait approcher l'époque des premières chaleurs qui rendraient la tâche plus pénible pour les hommes; il comprenait les difficultés de la marche en avant, comme nous l'avons exposé ci-dessus ²; il redoutait qu'une entreprise contre Tanger n'entraînât à des complications diplomatiques. Ainsi s'explique son mot prononcé d'un « ton moitié sérieux, moitié badin » le jour où Nuñez de Arce vint avec Navarro prendre congé de lui : « Messieurs, dites à Madrid que si nous nous perdons, mon armée et moi, on devra nous chercher dans le désert du Sahara. » Il y avait « au fond de cette phrase une sanglante critique de la situation politique », dit Yriarte ³.

Mais puisque lui-même était impuissant à persuader le pays de la nécessité de la paix, il fallait aller de l'avant; et la paix n'aurait pas eu lieu peut-être, après Oued'ras, aux conditions accordées par l'Espagne sans l'intervention de l'Angleterre. Le fait est connu, mais les détails ne le sont pas.

1. Yriarte, p. 281.

2. Beaucoup considéraient la marche sur Tanger comme très difficile déjà, l'armée comme insuffisamment forte pour l'exécuter; à plus forte raison pour ce qui concernait la marche sur Fès dont on parlait en Espagne. Cf. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 114-115.

3. Yriarte, p. 282.

l'Océan, à Santa Cruz la Pequeña, le territoire suffisant pour la formation d'un établissement comme celui que l'Espagne y a possédé antérieurement.

Art. 3. — S. M. le Roi du Maroc ratifiera dans le plus bref délai possible la convention relative aux places de Melilla, el Peñon et Alhucemas, que les plénipotentiaires de l'Espagne et du Maroc ont signée à Tétouan le 24 août 1859.

Art. 4. — Comme juste indemnité de frais de guerre, S. M. le Roi du Maroc s'oblige à payer à S. M. la Reine des Espagnes la somme de 20 millions de piastres. Le mode de paiement de cette somme sera stipulé dans le traité de paix.

Art. 5. — La ville de Tétouan, avec tout le territoire qui formait l'ancien pachalik du même nom, demeurera au pouvoir de S. M. la Reine des Espagnes comme garantie de l'exécution de l'obligation spécifiée dans l'article ci-dessus jusqu'au parfait paiement de l'indemnité de guerre. Aussitôt après que ledit paiement aura été effectué intégralement, les troupes espagnoles évacueront immédiatement ladite ville et son territoire.

Art. 6. — Il sera conclu un traité de commerce dans lequel seront stipulés, en faveur de l'Espagne, tous les avantages qui auraient été concédés ou qui le seraient à l'avenir à la nation la plus favorisée.

Art. 7. — Pour éviter, à l'avenir, des événements comme ceux qui ont occasionné la guerre actuelle, le représentant de l'Espagne au Maroc pourra résider à Fès ou sur le point qui conviendra le mieux pour la protection des intérêts espagnols et le maintien des bonnes relations entre les deux États.

Art. 8. — S. M. le Roi du Maroc autorisera l'établissement à Fès d'une maison de missionnaires espagnols comme celle qui existe à Tanger.

Art. 9. — S. M. la Reine des Espagnes nommera immédiatement deux plénipotentiaires qui, avec deux autres

Du côté des Marocains même ¹, ce traité semblait un peu inattendu lorsqu'il se produisit, et plus inattendue encore était leur initiative en cette matière. Sans doute Tétouan était aux mains des Espagnols ; mais ceux-ci n'y pouvaient demeurer qu'au prix des plus grands sacrifices tant que l'armée marocaine tiendrait la campagne. Or, bien que vaincue à Ouedr'as, cette armée occupait au Fondaq une forte position. Bien assurée de pouvoir faire ses approvisionnements avec facilité dans la banlieue de Tanger ou dans le R'arb, elle avait devant elle un ennemi qui s'affaiblissait d'autant plus qu'il s'éloignait davantage de sa base d'opération, et qui, s'il avait éprouvé le moindre échec, se trouvait exposé à se voir coupé de ses communications,

réaux ! » Le traité n'est donc pas sérieux ? » G. de Lavigne, p. 170-171.

Mais la note dominante c'était la désillusion et même l'anxiété.

« La paix avec le Maroc est signée, mais avec des particularités qui paraissent laisser dans les esprits de vives inquiétudes ; les plénipotentiaires marocains, chargés, aux termes de l'acte préliminaire, d'arrêter les clauses du traité et de signer au nom de l'empereur, se sont d'abord fait attendre longtemps ; puis, lorsqu'ils sont arrivés en grand apparat, porteurs de présents pour la reine, pour le maréchal O'Donnell, pour les principaux chefs de l'armée, on s'est aperçu qu'ils n'étaient pas munis des pouvoirs nécessaires. On vit le moment où le traité ne pourrait être conclu, où il faudrait peut-être recommencer à combattre et dans une saison déjà trop chaude. A défaut des plénipotentiaires, il a fallu l'intervention du prince Muley-'Abbas, qui s'est porté fort de la parole de son frère ; les pouvoirs ont été régularisés tant bien que mal sous la seule garantie du prince ; le traité a été signé. Les 400 millions de réaux, tout prêts, disait-on, seront payés dans un délai dont le dernier terme serait fixé au 1^{er} janvier 1861 ; mais l'empereur peut dire dans quelques jours, une fois le maréchal parti, une fois la plus forte partie de l'armée rentrée de l'autre côté du détroit, qu'il n'a pas autorisé le traité, qu'il en refuse la ratification. L'anxiété est grande, et l'Espagne, jouet de la cautèle barbaresque, sera peut-être exposée à se contenter de sa gloire. » G. de Lavigne, p. 173.

1. Schlagintweit, p. 368.

§ 8. — *Le Traité de paix*¹.

Un officier du ministère d'État, M. Francisco Merry y Colon, était venu s'établir à Tétouan avant la bataille d'Ouedr'as², lors des pourparlers engagés avec Moulay 'Abbàs, pour assister le maréchal de ses conseils. C'est donc en pleine connexion d'idées avec le gouvernement, et sans rien prendre sous sa responsabilité, que O'Donnell signa le traité de paix à Tétouan, le 26 avril, après avoir, auparavant, signé les préliminaires de paix, que nous avons vus ci-dessus. Ce traité fut dressé en quatre expéditions, en espagnol et en arabe, par les soins des plénipotentiaires : le *maréchal O'Donnell*, duc de Tétouan, d'une part ; de l'autre *Moulay 'Abbàs*, assistés de : pour l'Espagne, *Luis Garcia y Miguel*, lieutenant général et chef de l'état-major général de l'armée d'Afrique et *Tomas de Liguez y Bardaji*, majordome de la Reine ; pour le Maroc, *Mohammed El-Khatib*, ministre des affaires étrangères, et *El-Hadj Ahmed Ech-Chabli ben Abd El-Malek*, chérif.

Il est à remarquer que, dans ce traité, le souverain du Maroc est qualifié de *roi* et non d'*empereur*, comme dans les précédentes pièces analogues³.

Une convention explicative fut signée plus tard, à Tanger, le 4 mai 1861, par le consul général *Francisco Merry*

de leur devoir ; ils fuient honteusement. Vous autres Espagnols, vaillants ou non, vous marchez avec assurance ; la discipline vous soutient et vous rend victorieux. Chaque fois que nous combattons maintenant, nos armes seront humiliées. » G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 160-161.

1. Voyez Schlagintweit, p. 370. — Voyez aussi Baudoz et Osiris, p. 343. — Rouard de Card, *op. cit.*, p. 194.

2. Il y était arrivé le 17 février (Yriarte, *op. cit.*, p. 377).

3. Schlagintweit, p. 371, note.

ce traité en langue espagnole et arabe en quatre exemplaires : un pour S. M. Catholique ; un pour S. M. Marocaine, un qui restera en la possession du chargé d'affaires d'Espagne au Maroc, un qui restera en la possession du ministre des affaires étrangères de l'Empire du Maroc. Les plénipotentiaires soussignés ont signé et scellé de leur sceau respectif le traité. Madrid, le 30 octobre 1861.

(L. S.) Saturnino Calderon Collantes.

(L. S.) Le Calife du Prince des croyants (que Dieu lui soit favorable), El-'Abbâs (que Dieu le garde), Fils du Prince des croyants (à qui Dieu fasse miséricorde).

§ 3. — *Païement de l'indemnité de guerre*¹.

Le paiement de l'indemnité de guerre ne se fit donc pas sur les bases du premier traité. Alors que les 20 millions de douros auraient dû être versés intégralement au plus tard le 28 décembre 1860, au mois de septembre 1861 sept millions seulement avaient été payés de la façon suivante :

Juillet 1860 à Tanger. . .	3 650 000 d.
Août 1860 à Gibraltar. . .	1 350 000 d.
Septembre 1861 à Mogador .	2 000 000 d.

Fin août, d'abord², la commission de la dette avait perçu à Tanger près de 70 millions de réaux ; 30 autres l'attendaient à Gibraltar : cela devait compléter le premier versement. Le deuxième versement devait se faire à Tanger. Une lettre de Khatib au ministre des Affaires étrangères

1. Jerónimo Becker, p. 90. — Fidel, p. 172. — Budgett Meakin, *The Moorish empire*, p. 177. — J. Hooker and J. Ball, *Journal of a tour*, etc., p. 53. — Schlagintweit, p. 370. — G. de Lavigne, *passim*.

2. G. de Lavigne, p. 190.

CHAPITRE XI

I. — LES ÉVÉNEMENTS DEPUIS LA GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

II. — LA VIE INTÉRIEURE DE TÉTOUAN AU XIX^e SIÈCLE.

SOMMAIRE I. — 1^o Occupation espagnole. — 2^o Après l'occupation espagnole.

SOMMAIRE II. — 1^o Avant l'entrée des Espagnols. — 2^o Pendant la guerre hispano-marocaine. — 3^o Pendant l'occupation espagnole après la guerre. — 4^o Depuis l'occupation espagnole.

I

LES ÉVÉNEMENTS DEPUIS LA GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

Bien peu d'événements qui valent la peine d'être signalés se produisirent à Tétouan après la fin de la guerre avec l'Espagne. Le plus important, ce fut sans contredit l'occupation par les troupes espagnoles qui fit suite à cette guerre, et qui se prolongea jusqu'au paiement de l'indemnité.

§ 1. — *Occupation de Tétouan par les troupes espagnoles.*

Restées à Tétouan après le départ de l'armée d'expédition, suivant les conditions du traité de paix, en garantie du paiement de la contribution de guerre, les troupes espagnoles dont nous avons donné l'énumération¹ demeurèrent à peu

1. Chap. VII, § 10. Une erreur s'est glissée dans l'énumération

développer lentement au début du xix^e siècle ; il n'arrive cependant à devenir assez important que très tard.

En particulier le commerce avec l'Espagne, qui a repris à la fin du xviii^e siècle, au détriment de l'Angleterre, celui qui se fait avec la France, continuent à demeurer à peu près d'importance purement locale, si l'on en excepte le trafic qui porte sur un petit nombre d'articles demandés par Marseille ou Barcelone ; mais il croît lentement, insensiblement pour devenir enfin à peu près ce qu'il est maintenant. La prise de Tétouan a dû certainement marquer une recrudescence des transactions ; mais aucune statistique ne permet de l'établir d'une façon positive et d'indiquer l'importance du bond qui se produisit dès lors, nous montrant par des chiffres l'écart entre les opérations avant et après. Aussi nous abstiendrons-nous d'en parler ici avec plus de développement, pensant devoir exposer le peu que nous en savons avec plus d'à-propos dans les chapitres qui traiteront de la situation économique à l'époque actuelle et dans ces dernières années. C'est en effet l'état actuel du commerce qui peut seul, à notre avis, éclairer ce que fut ce même état dans un passé tout récent.

Nous devons signaler seulement un marché intéressant passé par le Sultan peu avant 1859¹, avec une compagnie musulmane. Celle-ci avait obtenu pour deux ans le monopole du commerce des peaux et des cuirs de Tétouan et aux environs au prix de 25 000 mithqal².

Les marais situés entre la mer et les montagnes sur la route de Ceuta étaient loués 40 000 douros (par an?) par une entreprise qui se réservait ainsi le droit d'exploiter à son profit les sangsues dont ils étaient peuplés. Le montant de la location était versé aux mains du sultan³.

1. Godard, *le Maroc*, p. 99.

2. 1 mithqal valait 10 onces de o^{fr}, 16 chaque.

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 98.

tionnés, dont l'armée éprouvait un certain besoin ¹. — Des Français étaient accourus d'Algérie pour monter des hôtelleries, des restaurants : mais tout cela si hâtivement, avec si peu de soin, que tout était fort mauvais, quoique fort cher ; et, suivant l'expression de Schlagintweit², on ne voyait des marchandises françaises que le rebut, de la cuisine française que les choses les moins appétissantes³. Néanmoins tous, à l'armée, se trouvaient trop heureux d'en profiter, trop heureux de se donner ainsi l'illusion des usages européens. Ces tentatives commerciales furent favorisées par l'annonce, faite le 18 janvier, que la baie de Tétouan était port franc au sens le plus large du mot et pour toutes les nations, à dater de ce jour.

Tétouan devint, pendant quelque temps, le but de voyages de plaisir entrepris par les habitants des villes maritimes du sud de l'Espagne. « De Malaga, de Cartagène, d'Alicante, d'Almería, la traversée se fait en peu d'heures, écrit Lavigne, et de l'embouchure du rio Martin jusqu'à la ville, le chemin de fer, rapidement construit sur la berge du fleuve, est en pleine activité⁴. »

Mais, en même temps que les Espagnols s'efforçaient de modifier en la ville ce qui leur paraissait défectueux, à tort ou à raison, en même temps qu'ils entreprenaient, à côté de cela, un certain nombre de travaux d'une incon-

1. G. de Lavigne, p. 148.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 335.

3. Il y avait eu déjà une *Fonda francesa* au Martine (Alarcon, I, p. 270).

4. G. de Lavigne, p. 112-113. Et ailleurs, du même (p. 131-132) : « Cela n'empêche pas les trains de plaisir de Madrid à Tétuan, par le chemin de fer d'Alicante. L'un des bateaux à vapeur de la Compagnie Lopez a conduit, l'autre semaine, trois cents curieux à qui il a suffi de quatre jours pour cette visite. L'Espagne, et ses nouvelles possessions du Nord de l'Afrique, seront, cette année, le but des excursions de presque tous les touristes de l'Europe. »

et d'allégresse nous arrache des larmes d'enthousiasme et de joie.

« Au nom de Dieu et en celui de notre chère Espagne, dans notre belle langue castillane, sous la bannière triomphante de Jésus-Christ, que le premier journal de l'Empire du Maroc sorte aujourd'hui à la lumière et que l'immortel Gutenberg tressaille dans sa tombe en voyant la parole imprimée traverser ces horizons, pâle étoile aujourd'hui puisque c'est ma pauvre intelligence qui lui donne la lumière, mais qui un jour arrivera à être un brillant foyer de vérité qui répandra de splendides rayons d'amour et de justice dans l'esprit ténébreux des Africains !

« Mais ce n'est pas nous, agents aveugles et instruments de fatalité du sublime esprit qui anime aujourd'hui notre mère patrie ; ce n'est pas nous qui devons nous enorgueillir de la nouvelle conquête que réalise la civilisation de l'Europe, en plantant sa chaire sur le territoire qui, hier encore, appartenait au Maroc ; c'est l'Espagne dont le front doit ceindre un si noble laurier, l'Espagne qui, en peu de temps, avançant de campement en campement, traînant toujours la victoire avec elle, a fait passer le détroit de Gibraltar aux grandes merveilles du dix-neuvième siècle, aux plus sublimes conquêtes du progrès, aux œuvres les plus prodigieuses de la liberté, le télégraphe électrique, la vapeur et le chemin de fer, et qui aujourd'hui dresse une presse sur les vieux manuscrits des bibliothèques de Tétouan ; l'Espagne qui, au milieu de lacs de sang, de nuages de poudre, de monceaux de cadavres amoncelés par la peste, de tourmentes et de naufrages, a donné au peuple marocain l'exemple de la charité et de la noblesse, de la générosité et de la largesse, de la tolérance pour tous les rites et toutes les religions, du respect pour la propriété et des usages de piété à l'égard du vaincu, d'amour pour celui qui souffre, d'admiration pour le courage malheureux, et qui, profitant des courts intervalles où se taisait la voix

sommairement les travaux faits par les Espagnols depuis leur entrée dans la ville¹.

Le premier numéro du journal parut le 1^{er} mars 1860 ; ce fut aussi le dernier ; le temps manquait à Alarcon pour le rédiger ; « ensuite les presses portatives de l'état étaient employées pour le service de l'état-major général : il est regrettable que toutes les souscriptions qui arrivaient en masse n'aient pas pu être recueillies ; c'eût été une affaire sérieuse pour celui qui aurait entrepris la publication permanente de l'*Écho de Tétouan*. Des lettres arrivaient de toute part ; l'un voulait être courtier sans rétribution, uniquement pour coopérer à l'œuvre ; celui-ci offrait le papier ; celui-là voulait envoyer une presse². »

Au milieu de toutes ces transformations, Tétouan parut d'abord avec une vie nouvelle et plus intense. Les uniformes espagnols mêlés aux vêtements d'un caractère si particulier des Musulmans et des Juifs, le bruit des troupes, le passage des chameaux, des mules lourdement chargés lui communiquaient une animation pittoresque. Aux coins des rues, les simples d'esprit, les mendiants désœuvrés psalmodiant des prières, faisaient contraste ; la voix des muezzins coupait la journée de ses appels mélancoliques et marquait les heures³.

Mais certains quartiers demeuraient silencieux, et bientôt les immondices reprirent presque partout possession des rues, malgré les belles résolutions de propreté du premier moment, malgré les soins donnés à la voirie dans les pre-

1. Le journal d'Alarcon « annonce... que Madame la duchesse de Tétuan est venue rejoindre le général en chef... L'*Echo* dit encore que la compagnie dramatique de Cuidad Real a demandé au général Rios l'autorisation de venir donner des représentations à Tétuan. » G. de Lavigne, p. 148-149.

2. Yriarte, p. 233.

3. Schlagintweit, *loc. cit.*

tout ce que faisaient les Espagnols ; « l'ennemi n'existait pas pour eux. Le remarquer et lui rendre hommage, ç'eût été constater l'état d'asservissement où la ville était plongée et reconnaître le vainqueur. Aussi, lorsqu'un Espagnol venait au-devant d'un Maure, celui-ci l'évitait ; on sentait que c'était une souffrance pour lui de rencontrer cet être d'un pays différent, d'une autre religion¹. »

§ 3. — *Tétouan pendant l'occupation espagnole après la guerre.*

Les travaux entrepris pour la transformation de Tétouan pendant que l'armée d'expédition l'occupait, continuèrent d'abord lorsqu'elle fut partie, laissant à la division d'occupation le soin de garder la ville. Mais dès le jour où le traité fut ratifié, les Marocains réclamèrent contre les changements opérés par le général Rios². « Ce n'est plus une conquête, disait Muley-Abbas, c'est un gage ; ce n'est pas votre propriété, c'est notre ville ; elle nous reviendra demain ; laissez-la telle que nous vous l'avons confiée. » En conséquence les travaux furent arrêtés un instant ; « mais les chaleurs et l'épidémie survenant » obligèrent à « continuer une œuvre d'assainissement et d'amélioration d'où dépendait le salut de l'armée³ ».

Il est certain seulement qu'on mit plus de discrétion dans l'œuvre entreprise⁴. Malgré tout, le souci de la santé

1. Yriarte, p. 207.

2. G. de Lavigne, p. 183.

3. *Ibid.*

4. « Tétouan ne devant pas rester à l'Espagne, on a arrêté les démolitions un peu intempestives que le général Rios y avait entreprises, dans le but d'ouvrir des voies à l'Européenne au milieu du dédale des ruelles arabes. Muley Abbas est intervenu lui-même pour

publique n'était pas, probablement, le seul mobile du gouverneur dans cette œuvre, car, nous le verrons bientôt, un grand nombre de personnes en Espagne étaient persuadées que Tétouan demeurerait colonie espagnole. « Cette frayeur des Maures, écrivit de Lavigne¹ en août 1860, de voir les vainqueurs s'établir en maîtres dans cette conquête de *convention*, s'est manifestée dans deux circonstances notables. La transformation, peut-être impolitique, d'une mosquée en chapelle catholique, qui a soulevé des colères de nature à devenir fatales aux occupants, s'ils cessaient un jour d'être sur leurs gardes ; puis l'établissement d'un cimetière chrétien. Ces deux circonstances ont été l'objet d'une correspondance dans laquelle se laissent voir les préoccupations du gouvernement impérial. Le commandant militaire de Tétouan, pour préserver le nouveau cimetière de toute violation, avait offert d'en acheter le terrain, afin qu'il pût rester propriété de l'Espagne, même après l'occupation : mais les Maures ne peuvent consentir à voir leurs ennemis rester maîtres d'une parcelle de ce sol, d'où ils se hâteront d'effacer aussitôt que possible leur souvenir. Muley-Abbas s'est donc empressé de déclarer que l'empereur lui-même indemniserait les propriétaires du terrain, et qu'il placerait les sépultures espagnoles sous sa protection directe, ainsi

mettre un terme à cette profanation de la ville sainte. L'église redeviendra mosquée ; la porte du Cid reprendra son vieux nom et il y aura sans doute dans l'esprit des habitants quelques haines de plus, à l'adresse des vainqueurs qui ont osé toucher à l'arche sainte.

« Au milieu des offres auxquelles avaient donné lieu les succès de l'armée, nous avons remarqué celle d'un fabricant de faïences de Malaga, qui, huit jours après la prise de Tétouan, demanda au général en chef la liste des nouvelles dénominations des rues et des places de la ville, afin de faire fabriquer des plaques destinées à conserver ces noms d'une manière indélébile. Que va devenir l'œuvre patriotique du faïencier de Malaga ? » G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 171-172.

1. P. 183-184.

Juifs d'abord, puis les Espagnols, enfin les Musulmans eux-mêmes allaient élever des constructions nouvelles sur le modèle de celles que l'on rencontre dans les villes du Sud de l'Espagne. Une mission évangélique protestante était créée peu après (1887)¹.

Dans ces dernières années, en avril 1898, le baron *Schenk de Schweinberg* était envoyé par l'Allemagne auprès du Sultan ; certains journaux parlaient alors de la construction de batteries par des ingénieurs allemands à l'embouchure de la Moulouya ainsi qu'à celle de l'Oued Martine².

Cela ne s'est point fait, sans doute ; mais cela peut se faire, cela fut sur le point de se faire. Tétouan porte au cœur l'indélébile empreinte de sa défaite et de l'invasion européenne, commencée par la force, continuée par la paix : rien ne l'effacera. Félicitons-nous seulement que, discrète encore, comme nous l'avons dit une première fois, elle nous ait laissé subsister l'image encore bien reconnaissable et bien nette d'une vieille ville andalouse musulmane.

A. JOLY.

1. Budgett Meakin, *The Moorish empire*, p. 327.

2. Bomanin, *La Question du Maroc*, p. 109. — C'était la seconde fois qu'il était question d'augmenter les défenses du pays ; la première fois, même, un commencement d'exécution avait suivi ; car Moulay Mohammed, à la fin du XVIII^e siècle, avait fait venir de Constantinople des fondeurs et des canonnières pour monter à Tétouan une fabrique de bombes ; mais la durée de cet établissement fut éphémère. Cf. Godard, *le Maroc*, p. 79.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.
